

SÉRIE NOIRE
sous la direction de Marcel Duhamel

DONALD E. WESTLAKE

Festival de crêpe

*Traduit de l'américain par
Jean Rosenthal*

nrf

SÉRIE NOIRE
SUSPENSE

DONALD E. WESTLAKE

Festival de crêpe

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN

PAR JEAN ROSENTHAL



GALLIMARD

OceanofPDF.com

Titre original :
PITY HIM AFTERWARDS

© *Donald E. Westlake, 1963.*
© *Éditions Gallimard, 1965,*
pour la traduction française.

OceanofPDF.com

CHAPITRE PREMIER

Plaqué contre le flanc de la colline, le fou se trouvait caché par l'obscurité et par les arbres. Quand il écarquillait les yeux, par-dessus son épaule gauche, il pouvait distinguer les lumières qui, deux par deux, traversaient le creux de la nuit. Seul, le phare tournant rouge, sur le toit de la voiture de police, ne se mettait pas en route. L'ambulance avait désormais disparu, l'embouteillage s'était dissipé, mais la voiture de police n'avait pas bougé.

La colline, en pente raide de ce côté-là, était toute tapissée d'une herbe drue. Au-dessous de lui, il devinait la masse sombre des arbres; il y en avait aussi un peu plus haut, mais là, sur cette bande de terrain abrupte à flanc de coteau, il ne poussait que de l'herbe. De ce fait, le sol était doux au toucher et légèrement humide.

C'était la nuit de la nouvelle lune; les étoiles disposaient pour elles seules de tout le ciel sans nuage. Le fou, toujours collé au flanc de la colline, formait une tache sombre sur le sol. Les doigts enfoncés dans la terre, il regardait sans cesse par-dessus son épaule gauche. La valise était posée sur l'herbe à côté de lui.

D'autres lumières rouges apparaissaient maintenant, dans le sillage des phares. Le fou se redressa; il faillit bien perdre alors l'équilibre et dévaler la pente, puis il se mit à contempler fixement d'un œil plein de haine les feux tournants rouges. Il y en avait trois de plus, trois autres voitures de police qui s'étaient rangées auprès de la première...

Il voyait vaguement des hommes circuler entre ces phares tournants. Sur ces entrefaites, des lumières d'un autre genre firent leur apparition. On eût dit de minuscules clous lumineux qui perçaient les ténèbres. Des lampes de poche. Des hommes munis de torches électriques traversaient la route et se mettaient à escalader la colline, en se déployant en éventail. Il les perdit de vue parmi les arbres, et n'aperçut plus qu'une brève lueur qui pointait soudain ici, puis là, puis plus haut.

Ils s'élançaient à sa poursuite !

Le fou posa la tête par terre ; il appliqua son front brûlant contre la fraîcheur humide de l'herbe. Une vague de désespoir l'envahit. Il s'était échappé juste après le dîner et il allait être repris avant minuit ! Ils ne manqueraient pas de lui faire payer cher cette évasion. On allait le mettre au régime de l'électrochoc quotidien. Tous les jours, il se verrait mourir et renaître ; disparaître au milieu de cris déchirants et revenir complètement sourd, avec force crispations convulsives à la clé, sous le regard glacial et les yeux bleus du docteur Chax. (Il n'y avait pas de docteur Chax ; tous les médecins incarnaient le docteur Chax ; tous avaient des yeux bleu de glace, des voix à la fois tristes et chaleureuses, et tous lui disaient tout en le torturant que c'était pour son bien ; il avait inventé le nom : docteur Chax. C'était le symbole, l'indicatif de tous les docteurs.)

Des voix montaient jusqu'à lui, au flanc de la colline, dans l'air frisquet. L'herbe était fraîche contre son front. Par bouffées, des bribes de conversations s'élevaient dans le noir. On entendait des hommes grimper à l'aveuglette en se heurtant aux branches.

Il leva la tête et regarda en l'air, pour examiner la crête de la colline, couronnée d'arbres, elle aussi. Ses yeux brillèrent légèrement au clair de lune.

Non, il ne reviendrait pas chez le docteur Chax. Jamais de la vie !

Il remonta la jambe gauche, puis la droite, fit avancer aussi la main gauche, puis la droite. À quatre pattes, puis debout, courbé en deux, le buste incliné parallèlement à la pente, il fit trois pas en chancelant et, toujours en évitant de justesse de tomber à la renverse dans la direction du clignotement des lampes de poche, là-bas sous les arbres.

Il se souvint alors de la valise, restée là où il l'avait posée, à trois enjambées au-dessous de lui. Il secoua pesamment la tête, de droite et de gauche, avec des grimaces et des grognements exaspérés, puis il se pencha encore plus en avant et se mit à marteler la pente herbue à grands coups de poings.

Et pourtant, il lui était impossible de faire autrement. Il lui fallait bien revenir sur ses pas. Il ne pouvait pas se passer de la valise.

À plat ventre, il se laissa donc glisser jusqu'à la valise et la saisit de la main droite. Il jeta alors un rapide coup d'œil au-dessous de lui, aperçut les lampes électriques qui s'élevaient de plus en plus près de lui, presque à la lisière du bois et poussa un grognement sourd.

Il refusait de dire quoi que ce soit aux médecins et ne pouvait pas s'adresser aux autres malades; il n'avait donc personne à qui parler. Alors, il avait pris l'habitude de se parler tout seul, mais la plupart du temps sans prononcer les mots; simplement, dans sa tête. De ces monologues ne surnageaient que de vagues grognements, particularité assez courante chez des hommes qui vivent ou travaillent seuls. Ce n'était nullement un symptôme de sa démence, mais tout simplement de sa solitude.

Il se mit à remonter la déclivité à la façon d'une araignée plus ou moins estropiée, en traînant la valise derrière lui. Il se hâtait de son mieux, en soufflant bruyamment. Quatre ans de vie sédentaire à l'hôpital psychiatrique lui avaient fait perdre toute sa forme.

Il ne ralentit point lorsqu'il atteignit la lisière des bois du dessus; il se hissa parmi les arbres, en s'accrochant aux troncs et aux broussailles de la main gauche, en s'élevant d'une brève secousse après chaque prise, la valise cahotant et brimbalant.

Le terrain devenait plus inégal, plus accidenté; il était sillonné de grosses racines et parsemé de pierres; par-ci, par-là, des trous pleins de débris de feuillage et de brindilles constituaient autant de redoutables chausse-trapes. Mais la pente était moins raide et il avançait en trébuchant et en haletant, poursuivi par le docteur Chax qui, lui, planait sans effort derrière lui, à un mètre au-dessus du sol. Sa longue blouse blanche flottait comme une chemise de nuit; lui, au moins, n'était pas encombré par une lourde valise, il pouvait voler au lieu de ramper au ras du sol. Mais, malgré ces avantages injustes, le

docteur Chax avait beau être sur ses talons, il n'arrivait jamais à le rattraper vraiment.

La main tâtonnante du fou empoigna un morceau de bois sans écorce qui lui barrait la route. Il poussa un grognement de surprise, serra plus fort et se hissa un peu plus haut.

C'était une barrière. Une clôture quelconque. Sous les arbres, il faisait nuit noire. Mais devant lui, il découvrait une étendue grisâtre ; on eût dit que la barrière entourait une sorte de clairière au sol nivelé.

Deux barres de bois horizontales, l'une à cinquante centimètres du sol, et l'autre à un mètre constituaient cette clôture. Le fou passa la valise sous la barre inférieure qu'il enjamba ensuite, puis il se redressa de l'autre côté.

Il se trouvait sur du gravier, au coin d'un parc de stationnement servant de point de vue, à proximité d'une petite route goudronnée. Il n'y avait pas de circulation sur la route et, comme c'était un lundi soir, aucune voiture n'était garée sur le terre-plein. Mais, pendant le week-end, ce devait être un rendez-vous d'amoureux. Et de flics !

Il eut envie de continuer à courir, mais il était essoufflé et souffrait d'un point de côté. Il s'appuya à la barre supérieure de la clôture, plié en deux, pour essayer de reprendre haleine. En attendant que la douleur se dissipe, il tendait l'oreille, pour suivre la progression de ses poursuivants. Mais ils avançaient plus prudemment et le cherchaient dans les creux et derrière les arbres. Il avait pu ainsi les distancer, il ne voyait même plus le faisceau de leurs lampes électriques.

Lorsque son point de côté commença à se calmer et qu'il eut moins de mal à respirer, il se redressa et s'éloigna de la barrière. La valise à la main, il traversa le terre-plein dont le gravier crissait doucement sous ses pas et gagna la route goudronnée. Il remarqua la double ligne blanche, au milieu de la chaussée, qui tranchait légèrement dans l'obscurité. Il se planta un instant sur la ligne blanche et fit le point de la situation.

Il avait commencé par monter. On s'attendait donc à le voir continuer. Pour égarer ses poursuivants, il lui suffisait désormais de dévaler la route.

Il n'éprouvait plus la même impression de nécessité pressante, absolue. Il les avait distancés et s'était montré plus malin qu'eux. Il

descendit donc la route d'un pas normal, en marchant bien au milieu de la chaussée, sur la ligne blanche. Il ne passait pas la moindre voiture.

Il marcha vingt minutes, puis il arriva à proximité d'une maison et d'un garage. Il y avait de la lumière dans le bureau du garage, une simple pendule lumineuse, mais l'établissement était fermé. Les lampes des pompes disposées à l'entrée, les projecteurs placés à chaque extrémité de la piste et la grande enseigne lumineuse, tout était éteint.

La maison s'élevait derrière le garage ; c'était une vieille baraque en bois, à un étage ; des rais de lumière filtraient sous les fenêtres du rez-de-chaussée. Elle devait être habitée par les gens qui tenaient le garage.

Le fou se glissa furtivement devant le garage pour gagner la maison. La pendule lumineuse, sur le mur du bureau, indiquait minuit cinq. Le fou portait un complet gris foncé, vieux, froissé, informe ; la veste n'était pas boutonnée et les manches étaient trop courtes. Il était coiffé d'un chapeau en piteux état, qu'il avait trouvé sur un tas d'ordures, au bord de la route en s'échappant de l'hôpital psychiatrique. Le chapeau, de toute évidence, avait été jeté parce qu'il faisait trop vieillot. Le bord était beaucoup trop large pour la mode actuelle. La valise qui lui imposait cette démarche titubante et cette attitude courbée en deux, était noire, volumineuse et fermée par des courroies. La valise provenait de l'automobiliste qui l'avait emmené, en stop ; le chapeau, d'un dépôt d'ordures, le complet, du placard du concierge, dans le sous-sol de l'hôpital.

La maison s'élevait sur une petite butte dominant la route ; des dalles d'ardoise grossièrement taillées formaient les marches donnant accès à la véranda. Elles étaient bordées de jardins de rocailles.

Le fou abandonna la valise par terre auprès du perron ; puis il s'engagea sans bruit sous la véranda et avança jusqu'à la fenêtre la plus proche. Il regarda par la vitre et aperçut un vieil homme au torse puissant, endormi dans un fauteuil. Le fauteuil était garni d'une housse marron à grandes fleurs blanches. Le vieillard portait une chemise de flanelle à carreaux foncés, aux manches retroussées, un

pantalon de travail gris et des chaussettes de laine noire, mais pas de chaussures.

La pièce bénéficiait d'un double éclairage. Une lampe était posée sur une table, près du vieillard endormi. La lumière faisait luire la peau de ses mains noueuses croisées sur son ventre. Par ailleurs, à l'autre extrémité de la pièce, un récepteur de télévision diffusait une émission publicitaire.

Le fou tourna autour de la fenêtre pour bien examiner le reste de la pièce : le vieillard était seul. L'évadé s'accroupit alors sous la véranda. Que faire ? Il avait besoin d'un refuge, d'une planque sûre en attendant le lever du jour. Mais il fallait que ce soit à l'intérieur, dans un endroit où ses poursuivants ne songeraient pas à venir le chercher. Oui, il fallait que ce soit à l'intérieur de cette maison-là...

Le fou poussa un petit gémissement et secoua la tête. Il était fort attristé de voir que les êtres humains étaient si méchants et le poussaient à de tels excès.

Le fou était accroupi sur ses talons, le dos appuyé aux planches de la façade, entre la porte et la fenêtre. Il aurait voulu pouvoir aller simplement frapper à la porte et dire au vieillard : « Je vous demande pardon, monsieur, mais j'aimerais beaucoup me cacher ici jusqu'à demain matin, si vous permettez » Ah ! si seulement le bonhomme avait pu lui répondre « Mais bien sûr ! Est-ce que nous ne sommes pas tous frères ? »

Mais il se garderait bien de dire ça.

Et s'il acceptait, ce serait seulement parce qu'il l'aurait reconnu, tout comme le conducteur de l'auto, et qu'il se serait bien promis de téléphoner au docteur Chax dès qu'il pourrait s'éclipser.

Les gens étaient comme ça.

Prenez l'automobiliste, par exemple. À première vue, il avait eu l'air bien gentil. Mais, à l'expérience, il s'était révélé n'être qu'un faux jeton !

Le fou marchait alors au bord de la route. Il n'essayait pas vraiment de faire du stop ; il savait bien que c'était le moyen d'attirer l'attention et de tomber sur un ostrogoth qui téléphonerait à la police en disant : « Un individu a l'air suspect cherche à faire de l'auto-stop sur la route. » Il s'était donc contenté de cheminer sur le bas-côté de la route,

avec son complet volé, son chapeau et ses chaussures à semelle de caoutchouc, les siennes, les seules chaussures qu'on lui laissât porter à l'hôpital, lorsque la voiture s'était arrêtée. C'était une Plymouth datant de huit ans et fort bruyante. Le conducteur avait dit : « Vous voulez que je vous dépose au prochain patelin ? »

Il était monté. Il avait pourtant hésité une seconde. L'automobiliste risquait de se montrer trop curieux... « Vous allez où ? – D'où venez-vous ? » Mais lui, il connaissait la musique ; il saurait bien lui raconter quelques bobards...

Il avait appris ça à l'hôpital psychiatrique. On l'avait enfermé là, non pas parce qu'il était fou – il savait bien ce que c'était que d'être fou, et il ne l'était pas – mais parce qu'il n'avait jamais appris à mentir. Tous les gens qui croyaient n'être pas fous, ils racontaient des mensonges à longueur de journée. C'était comme ça que ça se passait. De petits mensonges, de gros mensonges.

Mais lui, il savait reconnaître la vérité ; il disait la vérité ; alors on avait raconté qu'il était fou et on l'avait enfermé chez les dingues. Il y avait appris qu'on gagnait toujours à être malin. Il fallait savoir tromper les médecins, leur mentir. Et il avait appris à mentir.

Mais, malgré tout, on n'avait pas consenti à le remettre en liberté. Ses crises de rage étaient justifiées. Elles n'éclataient que lorsqu'on le provoquait, mais ils ne voulaient pas le reconnaître. Et, s'il avait appris à se passer de la vérité quand c'était indispensable, en revanche il ne consentirait jamais à apprendre à se passer de la logique et du bon droit.

C'est ainsi que, fort de toute l'astuce qu'on lui avait enseignée à l'asile, il était monté dans la Plymouth et s'était installé à côté du conducteur. L'homme roulait très vite ; la radio de bord déversait une musique douce et agréable. L'automobiliste ne posait pas de questions ; au contraire, il se plaisait à lui raconter sa vie.

C'était un acteur. Il allait retrouver une troupe qui devait interpréter onze pièces au cours d'un festival champêtre ; le soir, ils joueraient la pièce de la semaine, après avoir répété, l'après-midi, le spectacle de la semaine suivante.

Son compagnon était de ces gens qui adorent tellement leur métier qu'ils ne parlent que de ça. Ils roulèrent ensemble trois heures, sans

qu'il eût cessé de parler théâtre. Il expliqua au dément comment fonctionne, l'été, une troupe de festival; le genre de rôle que lui-même devait jouer et ce qu'avait été jusqu'alors sa carrière; il cita les noms de tous les gens qu'il connaissait dans les milieux de théâtre, raconta maintes anecdotes, etc. Au bout d'un certain temps il lui arriva de se répéter. Mais le fou n'en avait cure. C'était agréable d'écouter, et d'ailleurs ça l'intéressait; à un moment de son existence, il avait lui-même vaguement songé à embrasser la carrière théâtrale. Mais c'était dans une autre vie.

En fond sonore à l'interminable bavardage du conducteur, la radio jouait de la musique, diffusait des slogans publicitaires, des émissions d'informations et des bulletins météorologiques. Tout cela constituait un agréable accompagnement aux propos du comédien. Mais le bulletin d'informations de onze heures vint tout chambouler car on y parlait de l'évasion du fou et on y donnait son signalement.

Le conducteur avait tout de suite deviné. Le fou le sentit. Mais, pour essayer de lui donner le change, il avait dit : «Ma foi, voilà un signalement qui pourrait correspondre à l'aspect de n'importe qui. À moi. Même à vous !»

C'était vrai. Le conducteur et le fou avaient à peu près le même âge et la même taille. Leur chevelure n'était pas de la même couleur et de visage ils ne se ressemblaient absolument pas, mais ils avaient beaucoup de points communs quant à la silhouette et à l'allure générale.

L'automobiliste conduisait bien mais jouait vraiment mal la comédie. Il ne serait jamais devenu une grande vedette s'il avait vécu. Il avait tout de suite laissé percer dans sa voix sa nervosité, son entrain bidon, et il avait clairement dévoilé ses intentions quand il avait dit : «Je commence à avoir faim. Pas vous? Arrêtons-nous donc au prochain snack pour manger une paire de saucisses !»

Des faux jetons, tous autant qu'ils étaient !

Pourtant, qu'est-ce que ça pouvait lui faire, à lui? Ils étaient tous deux des êtres humains. Est-ce qu'ils n'auraient pas dû s'entraider? Pourquoi le conducteur se rangeait-il automatiquement du côté du docteur Chax, sans même accorder au fou la moindre possibilité de lui donner sa propre version de l'affaire ?

Il était si furieux qu'il s'était oublié au point de commettre une grosse bêtise. Il aurait dû attendre qu'ils s'arrêtent, dans le noir, non loin d'un snack. Mais la trahison que l'autre s'apprêtait à commettre lui avait paru si abjecte, elle lui avait inspiré une colère si violente qu'il n'avait pas pu attendre. Il avança les mains et les referma sur la gorge du conducteur. La Plymouth avait fait une formidable embardée et manqué de peu les voitures arrivant en sens inverse, avant d'aller s'écraser contre un arbre.

Mais, après ce geste stupide, il avait été malin. À peine la voiture immobilisée, avant même que les flammes ne commencent à jaillir, il s'était emparé du portefeuille et de la valise de l'automobiliste défunt. Puis il était descendu de voiture et s'était précipité dans la nuit, pendant que, derrière lui, les flammes s'ouvraient soudain comme une gueule gigantesque, engloutissant la voiture qui, brusquement, explosa.

Un badaud quelconque qui traînait par là avait dû le voir quitter la voiture et s'enfuir en courant en direction des collines où il avait pensé pouvoir se planquer jusqu'au départ de la police. Encore un qui se rangeait automatiquement du côté du docteur Chax !

Comme ce vieillard, sûrement ! Ils le faisaient tous, sans exception.

Le fou était accablé de tristesse. Il n'avait pas envie d'accomplir ce qu'il allait être obligé de faire, il le savait bien. Mais l'instinct de la conservation n'était-il pas la première loi de la nature ? Il ne pouvait pas se laisser arrêter par ses sentiments. Il ne fallait pas que, par faiblesse, il se fasse prendre et renvoyer aux tortures du docteur Chax...

D'ailleurs, son père lui avait souvent répété, n'est-ce pas, qu'on reconnaît un homme digne de ce nom à ce qu'il fait toujours ce qu'il doit faire, en toutes circonstances...

Mais c'était difficile ; affreusement pénible...

Tout en gémissant à mi-voix, le fou rampa sous la véranda jusqu'à la valise et en ôta une courroie de cuir. Elle avait deux ou trois centimètres de large ; elle était en cuir noir bien résistant et se terminait par une boucle de cuivre. Il l'enroula autour de son poignet gauche et regagna la véranda.

La porte de la maison était fermée à clé ; les deux portes-fenêtres du living-room étaient bouclées, elles aussi.

La tristesse commença à céder la place à l'irritation et l'irritation à la colère. Sa tâche était déjà bien assez difficile comme ça ! Il fallait maintenant qu'on vienne encore tout lui compliquer !

Il contourna la maison telle la bise d'hiver en quête d'une fissure par où se glisser. Il finit par découvrir une petite fenêtre de la cuisine, la seule, au rez-de-chaussée, à ne pas être fermée.

Ce fut toute une histoire de s'introduire par cette fenêtre. Elle était haute et juste au-dessus de l'évier, un évier à l'ancienne mode, profond et large, contre lequel il se cogna le coude gauche. La douleur lui fit serrer les dents ; il réussit quand même à se couler par la fenêtre et, de l'évier, à se laisser choir par terre où il resta un moment à quatre pattes, à se frictionner le coude. Il ne cessait de balancer la tête d'avant en arrière, d'un air éperdu, comme un serpent. Il avait perdu son chapeau en entrant. Il finit par le retrouver et le remit avant d'aller plus loin. Pour lui, c'était comme une sorte de déguisement.

La cuisine était plongée dans l'obscurité. Il en sortit et traversa un couloir dénué d'éclairage aussi et se retrouva dans une salle à manger d'où l'on percevait la lueur de l'unique lampe du salon voisin.

Le vieillard donnait toujours. Le poste de télévision marchait en sourdine, mais, à part ce vague murmure, la maison était silencieuse.

Le fou traversa sur la pointe des pieds le salon. Ses chaussures de tennis foulèrent sans bruit le tapis persan fané. Il passa derrière le fauteuil à fleurs où dormait le vieux bonhomme. Il tenait maintenant la courroie de cuir à deux mains ; il la fit glisser par-dessus la tête du dormeur et la serra brusquement autour de son cou.

Le vieillard s'éveilla et se mit à battre des pieds et des mains. Mais le fou avait une prise solide : il avait coincé le vieil homme contre le dossier du fauteuil, tout en maintenant la courroie contre sa gorge ; au bout d'un moment, sa victime se débattit plus mollement et bientôt plus du tout.

Le fou éteignit alors la lampe posée sur la table avant d'avancer, car il n'avait pas envie de voir le visage du vieillard. Il s'était déjà trouvé en présence de gens qui avaient été étranglés, et ce spectacle lui

donnait toujours la nausée. Le récepteur de télévision répandait une pâle lumière bleutée.

Il traversa la pièce dans la pénombre. Il avait repéré l'escalier avant d'éteindre, aussi se dirigea-t-il droit dessus en cherchant à tâtons un commutateur le long du mur. «En principe, se dit-il, personne ne s'affolera si on allume dans l'escalier. Les gens du premier étage croiront que c'est le bonhomme qui monte se coucher.»

Il tourna le commutateur et une lumière s'alluma sur le palier d'en haut. Il gravit rapidement les marches – elles étaient couvertes d'un tapis gris, très usé au milieu – et s'arrêta à l'entrée du petit couloir desservant le premier étage.

Il y avait quatre portes, deux fermées et deux ouvertes. Il alla y jeter un coup d'œil.

Une des portes ouvertes donnait sur la salle de bains. L'autre sur une chambre meublée d'un grand lit, mais où il n'y avait personne.

Il ouvrit la porte fermée, à sa droite, et découvrit la femme du vieillard endormie. Elle aussi s'éveilla, comme le vieux, mais elle ne se débattit pas avec la même énergie.

La porte fermée à gauche, donnait accès à une nursery. Il y avait un berceau, mais il était vide.

Le fou en fut tout heureux. Il aurait été vraiment navré si le berceau avait eu un occupant.

C'était donc là toute la maisonnée : le vieil homme et sa femme, un fils ou une fille marié et un petit-enfant. Le jeune couple et le bébé devaient être en visite, le fou s'en félicita. Pourtant, il lui était arrivé parfois de trouver que la meilleure solution serait de tuer tous les enfants. Alors la race humaine s'éteindrait. Mais c'était vraiment une tâche trop lourde pour un seul homme !

Il redescendit. La lumière du palier du premier lui permettait de voir à peu près dans le salon, suffisamment pour tirer le vieil homme de son fauteuil et le traîner en le tenant sous les aisselles. Il le hissa ainsi jusqu'au premier, ce qui le laissa une fois de plus hors d'haleine, pour le déposer sur le plancher, dans la chambre, avec sa femme ; après avoir refermé la porte, il redescendit, alluma dans le salon, éteignit la lumière du palier et déverrouilla la porte d'entrée. Il sortit, prit la valise, la ramena avec lui à l'intérieur de la maison et referma la

porte. Il tira alors les rideaux du salon, éteignit la lumière du palier ainsi que la télévision et ouvrit la valise qui était restée par terre.

Il était en sûreté désormais. En sûreté pour la nuit, dans cette maison. En sûreté aussi pour le lendemain, grâce au contenu de la valise : chemises, chaussettes, chaussures, pantalon de flanelle et complet bleu-gris. Il pourrait s'habiller convenablement, se raser et se rendre présentable. Ensuite, il pourrait aller n'importe où.

Mais où ?

Il s'assit en tailleur sur le parquet devant la valise, et fronça les sourcils, tout en cherchant une réponse à cette question. Tous ses projets jusqu'à ce moment-là, avaient eu pour objectif son évasion de l'hôpital psychiatrique. Il n'avait pas pensé à ce qu'il ferait ensuite, une fois qu'il serait libre.

Que pouvait-il tenter ? Où pourrait-il aller ?

Il ne pouvait pas rentrer chez lui. Il ne pouvait aller nulle part à proximité de chez lui. Mais alors où ? Il gardait d'assez nombreux souvenirs du monde extérieur pour savoir que c'était un monde de papiers et de chiffres. S'il essayait de trouver un emploi dans une localité quelconque, il lui faudrait une carte de Sécurité sociale ; on exigerait de lui une liste de ses précédents employeurs, on lui demanderait s'il avait fait son service militaire...

Il regardait la valise en essayant de penser à ce qu'il ferait demain. Il était seul et ne pouvait compter que sur lui-même. Personne ne l'aiderait. Il était seul et le monde entier était ligué contre lui ; tout le monde attendait l'occasion de le livrer au docteur Chax.

Il y aurait peut-être une solution s'il parvenait à quitter le pays, à passer au Mexique ou au Canada...

Mais combien d'argent avait-il ?

Il tira de sa poche le portefeuille qu'il avait pris au conducteur de la voiture et découvrit qu'il contenait quarante-trois dollars. Quarante-trois dollars, ce n'était pas assez. Il lui faudrait en trouver davantage.

Il y avait peut-être de l'argent dans cette maison. Il pouvait aussi essayer de dénicher les clés du vieux, pénétrer dans le garage et prendre l'argent du tiroir-caisse.

Il remit les quarante-trois dollars dans le portefeuille puis il s'arrêta et le considéra longuement.

Il n'y avait pas que de l'argent dans le portefeuille. Il contenait des cartes, toutes sortes de cartes d'identité, dans quatre étuis de matière plastique.

Il les sortit et les examina longuement, les retourna, les battit comme des cartes à jouer pendant qu'un sourire s'esquissait sur son visage.

Il y avait un permis de conduire.

Une carte de membre du syndicat des Acteurs.

La photocopie réduite et plastifiée d'un certificat de démobilisation.

Enfin, une carte de Sécurité sociale.

Il les regarda encore un bon moment, puis les étala doucement par terre et posa le portefeuille à côté, avant d'entreprendre une fouille minutieuse de la valise.

Il n'y avait à l'intérieur que deux choses intéressantes, deux grandes enveloppes jaunes. Dans l'une se trouvaient quatre lettres, toute la correspondance entre l'automobiliste défunt et l'impresario qui l'avait engagé pour la saison d'été. Dans l'autre, il découvrit une série de grandes photographies de l'acteur dans des poses théâtrales, les bras croisés et la tête penchée. Il y arborait un air extrêmement tragique, et les effets de lumière du photographe ne l'étaient pas moins. Au dos de chaque portrait était collé un résumé ronéotypé de la carrière théâtrale du défunt.

Le fou sourit et se mit à rire franchement en hochant la tête : il tapota même affectueusement la joue du personnage qui figurait sur ces photographies, car il avait vu tout de suite ce qu'il allait faire. Il allait prendre la place de l'automobiliste qu'il avait étranglé. Il allait se joindre à cette troupe de comédiens et il y serait en sûreté jusqu'à la fin d'août. À ce moment-là, il serait toujours temps de se décider pour la suite.

Oui, mais est-ce que c'était réalisable ?

Le fou pencha la tête de côté et se gratta le menton. Assis en tailleur parmi les affaires du défunt, un léger sourire aux lèvres, il avait l'air d'un enfant, au pied du sapin, un matin de Noël, d'un enfant à qui son brave oncle a demandé avec quel jouet il va commencer par jouer et qui cherche, le cœur tout joyeux, ce qu'il va bien pouvoir répondre.

« Oui, est-ce bien réalisable ? »

Il repensa à ce que conducteur lui avait dit. C'était la première fois que l'acteur participait à ce festival. Il ne connaissait aucun des autres comédiens engagés, pas plus que l'imprésario.

Mais il devait y avoir une photographie. Une de ces photos de studio portant son *curriculum vitae* collé au verso. L'homme avait dû en envoyer une en posant sa candidature.

Le fou se mordilla la lèvre inférieure, tout en lorgnant l'obscurité qui régnait dans la salle à manger. Est-ce qu'il saurait se débrouiller ? Pourrait-il surmonter l'obstacle de cette maudite photo ?

Et s'il s'était trompé de photo ?

«Tiens, il y a eu un cafouillage, dit tout haut le fou en souriant. Cette photo-là, c'est celle du copain qui loge avec moi. Nous avons expédié tous les deux nos portraits en même temps et j'ai dû me tromper de photo.»

Était-ce possible ? Oui, bien sûr, mais est-ce qu'on le croirait ?

Et s'il se faisait faire d'autres photos dans ce genre-là ? Demain matin, il pourrait se rendre à la ville la plus proche et aller faire prendre par un photographe des clichés dans le même style que les portraits du défunt... Il pourrait alors coller son *curriculum vitae* au dos de celles-ci et en donner une à l'imprésario pour remplacer dans ses dossiers celle qui lui avait été adressée par erreur.

S'il avait des photos d'aspect normal et les papiers nécessaires, est-ce que les organisateurs du festival ne seraient pas forcés de le croire ? Il ne leur viendrait même pas à l'esprit qu'il n'était pas le comédien qu'ils attendaient !

À moins, évidemment, qu'ils aient déjà appris que le conducteur de la voiture était mort.

Mais seraient-ils au courant ? La troupe devant jouer à plus de six cents kilomètres d'ici, dans un autre État, à Cartier Isle. Le défunt habitait à près de cinq cents kilomètres, dans la direction opposée, et dans un État tout différent...

Il faudrait d'ailleurs un bon moment à la police pour découvrir l'identité du conducteur. La voiture avait explosé et le fou avait en sa possession les papiers d'identité du défunt.

Évidemment, si ça marchait, il faudrait qu'il joue, qu'il fasse du théâtre tout l'été. En serait-il capable ? Il n'avait aucune expérience

dans ce domaine.

Mais il possédait une bonne mémoire, une excellente mémoire. Il avait aussi une lucidité supérieure à la normale; comme il ne jouissait pas de toutes ses facultés, celles qui subsistaient étaient douées, de ce fait, d'une pénétration beaucoup plus forte. Il avait une mémoire à court terme vraiment excellente. Certes, il avait tendance à oublier au bout d'un mois ou deux, à oublier beaucoup plus complètement qu'un esprit normal; en revanche, il se rappelait les événements récents plus rapidement et avec un bien plus grand luxe de détails qu'un esprit normal.

Il n'aurait donc pas de mal à apprendre les rôles. Sans compter qu'il se souvenait de beaucoup de choses que lui avait racontées l'automobiliste.

Bah! Est-ce que jouer la comédie, ce n'était pas tout simplement savoir se débrouiller? Il s'y était bougrement entraîné, à ce genre de sport! Il était sûrement plus malin que l'acteur, car il avait deviné ses intentions tout de suite; l'acteur, lui, n'avait compris que trop tard que son compagnon avait lu dans ses pensées.

Il acquiesça. En tout cas, il allait essayer. Au pire, s'ils trouvaient qu'il était mauvais acteur, ils se contenteraient de le flanquer à la porte. Il ne risquait pas vraiment d'être démasqué; il lui suffirait de ne pas oublier de se montrer malin, de savoir mentir, de faire illusion.

L'automobiliste lui avait dit qu'on l'attendait au théâtre mercredi. On était lundi soir. Il avait donc toute la journée du lendemain pour se faire photographier, pour réfléchir à son plan et voir s'il n'avait rien oublié.

Mais il allait désormais être obligé de modifier ses projets; il ne pouvait pas rester là jusqu'au matin. Il fallait partir le plus tôt possible pour être en ville le matin et trouver un photographe.

Il se releva, ferma la valise et la monta au premier étage. Il entra dans la salle de bains, se déshabilla, prit une douche rapide, puis remit les vêtements de l'acteur. La chemise et la veste allaient parfaitement, mais le pantalon était trop étroit à la taille. Il s'abstint donc de boutonner le dernier bouton. Ça ne se verrait pas; la boucle de la ceinture cacherait cette petite négligence. Les chaussures étaient trop

grandes, mais ça n'avait pas d'importance. Ç'aurait été bien plus ennuyeux si elles avaient été trop petites.

Une fois lavé, rasé et habillé, il referma la valise, la laissa dans le couloir et entra dans la chambre où se trouvaient les corps. Il découvrit le trousseau de clés dans la poche droite du pantalon du vieillard et redescendit la valise au rez-de-chaussée. Il ramassa le portefeuille et remit les cartes à l'intérieur. Puis il examina les clés du bonhomme et eut un sourire satisfait en voyant la clé argentée portant les initiales G.M. C'était la clé de contact d'une voiture. Toujours souriant, il sortit.

Il trouva la voiture, une Chevrolet de cinq ans, rangée auprès du garage. Il jeta la valise sur la banquette arrière et s'installa au volant.

La voiture était pourvue d'une boîte automatique, ce qui était heureux pour lui. Il y avait si longtemps qu'il n'avait pas conduit ! Tout ce qu'il savait ou presque, en fait de conduite automobile, s'était estompé avec le reste de ses souvenirs d'antan. Mais avec une boîte automatique, il s'en tirerait. Il n'en conduisit pas moins d'une façon saccadée au début ; fort heureusement, il n'y avait pas d'autres voitures sur la route. Il lui fallut à peu près dix minutes pour s'habituer à l'accélérateur et au frein, mais il finit par avoir la voiture en main.

Dès l'instant où elle se mit à rouler d'une façon normale, il eut le temps de se rappeler qu'il n'avait pas pris l'argent dans la caisse du garage. Furieux de cet oubli, il se mit à frapper du poing sur le volant. Mais il ne voulait pas revenir. Il allait être obligé de ménager au maximum les quarante-trois dollars. Mais, après tout, quand ils seraient dépensés, il pourrait toujours s'en procurer d'autres.

Après avoir serpenté longuement à travers les collines, la petite route goudronnée finit par le conduire à une bourgade où il trouva un embranchement qui l'amena sur une route nationale, celle précisément qu'il avait déjà empruntée. L'endroit où il avait tué l'acteur se trouvait à vingt-cinq kilomètres environ dans la direction opposée à celle qu'il suivait.

Il roula toute la nuit, trop surexcité pour sentir la fatigue ; à huit heures et demie du matin, il arriva dans une ville de moyenne

importance et tomba sur un photographe en train d'ouvrir son magasin. Il entra, tenant à la main une photo du défunt et dit :

— Pouvez-vous me faire des photos de ce genre-là ?

Le photographe regarda le cliché et dit :

— Bien sûr. Vous êtes comédien ?

— Oui. Pour quand pouvez-vous me les faire ?

— Je devrais pouvoir vous les donner jeudi.

— Oh ! non ! C'est ce matin qu'il me les faut.

— Ce matin ? Vous savez, j'ai déjà trop de commandes urgentes. Je suis tout seul ici, vous comprenez, et je...

— Mais j'en ai besoin ce matin.

Le photographe prit un air sournois. Le fou s'en aperçut et sentit la colère monter en lui, mais il se maîtrisa.

— Un travail urgent comme ça, mon cher monsieur, reprit le photographe, ça vous coûtera chaud.

— Combien ?

— Combien d'épreuves voulez-vous ?

— Dix.

— Cinquante dollars.

— Bon, dit le fou, sachant dès lors qu'il allait être obligé de tuer le photographe.

Ça lui apprendrait à jouer au plus fin, à se montrer désagréable, et à ne pas vouloir aider son semblable alors que les êtres humains, c'est bien connu, sont tous frères ! Même s'il avait eu de quoi payer le photographe, le fou aurait quand même été obligé de le tuer.

OceanofPDF.com

CHAPITRE II

Mel Daniels arriva à Cartier Isle par le car du jeudi après-midi, avec un retard de vingt-quatre heures. Il s'était rasé pour être présentable, mais il avait encore la tremblote et une horrible migraine. Mel Daniels et sa « Gueule de bois enchantée », comme disaient les copains.

Le car descendit la grand-route pour gagner le centre de la ville et vint s'arrêter à la gare routière qui était aussi drugstore, snack-bar et kiosque à journaux. Terminus, tout le monde descend ! Mel et les quatre autres voyageurs dévalèrent sur le trottoir inondé de soleil, en portant leurs bagages. Mel avait la valise de son père, ultime survivante de toute une série de bagages assortis.

Il resta quelques instants à cligner des yeux sur le trottoir. Pas un nuage dans le ciel. Il mit sa main libre en visière devant ses yeux et s'empressa de gagner la relative pénombre du magasin.

Un petit homme chauve en veste blanche se tenait au comptoir des cigarettes, sur la gauche. Mel s'approcha et dit :

— Pourriez-vous m'indiquer le théâtre ?

— De l'autre côté du lac.

— De l'autre côté du lac ? répéta Mel. (Il posa la valise par terre et s'appuya sur la vitre du comptoir.) Ça fait combien de kilomètres ?

— Dix.

— Eh bien, dites donc ! Il n'y aurait pas un car qui aille par là ?

— Non.

— Je me demande comment je vais y arriver. (Sa gueule de bois lui inspirait une sorte d'humour de mauvais aloi ; imaginez un condamné à mort qui remarquerait que le bourreau a oublié de boutonner sa braguette !)

— Je n'en sais rien, dit le nabot. Vous êtes acteur ?

— C'est ce qu'on dit.

— Les autres sont tous arrivés hier. On a envoyé le break. Vous pourriez peut-être téléphoner, dit-il en désignant les cabines au fond du magasin.

— Oui, je peux essayer. Merci bien.

Il reprit la valise, l'emporta près des cabines et la déposa par terre. L'annuaire était fixé à un bout de ficelle pendu au mur ; c'était une petite brochure à couverture bleue.

Il repéra le numéro du théâtre, entra dans la cabine et composa le numéro. Une voix de femme, plutôt jeune, répondit. Lorsqu'il eut expliqué qui il était, elle ajouta :

— Oh ! Nous nous demandions ce que vous étiez devenu... Un instant.

— Qu'est-ce qu'un instant au point où nous en sommes ?

— Ça, c'est bien vrai, fit-elle en s'en allant.

Il attendit, non sans transpirer un tantinet dans la cabine téléphonique ; ses tremblements et sa migraine ne faisaient qu'empirer maintenant qu'il était debout et ne bénéficiait plus de l'atmosphère climatisée du car. Il avait envie d'une cigarette, mais il n'osait pas l'allumer, sachant d'avance l'affreux goût qu'elle aurait.

Le même voix revint au bout d'un moment et le pria d'attendre à la gare routière, car quelqu'un allait venir le chercher. Il la remercia, sortit de la cabine et s'approcha du comptoir du snack.

Le nabot en veste blanche vint lui demander ce qu'il désirait. Il commanda du café, puis changea d'avis et préféra du café glacé.

— Je n'ai pas de café glacé, dit le petit homme. J'ai du thé glacé.

— Très bien. Du thé glacé.

Ce breuvage lui fit plus de bien qu'il n'aurait cru, et il essaya des *Nabs*, petits sandwichs au beurre de cacahuète. Au bout d'un moment, il se hasarda même à allumer une cigarette ; elle n'avait pas plus

mauvais goût que d'habitude. À peu près comme celle qu'il fumait avant le petit déjeuner.

Vingt minutes après sa conversation téléphonique, une jeune fille en chemisette blanche, blue-jeans et chaussures de tennis, entra et dit :

— Mel Daniels, c'est vous ?

— Oui, plus ou moins.

— Venez.

Il prit sa valise et la suivit dans le soleil. Un break Ford bleu clair étincelait sous un panneau d'interdiction de stationner. Ils y prirent place et elle partit en direction de l'ouest du lac. Les voitures qu'ils croisaient étaient pour la plupart somptueuses, Cadillac, Rolls, Lincoln Continental, d'un éclat noir éblouissant.

— Mary Ann McKendrick, dit brusquement la fille. C'est mon nom.

— Félicitations. Vous savez déjà qui je suis.

— Je pense bien ! M. Haldemann est furieux.

— Des amis m'ont offert une soirée d'adieux. J'ai fait des adieux, des adieux, encore des adieux. (Il porta les mains à ses yeux.) J'aurais dû acheter des lunettes de soleil.

— Regardez donc s'il n'y en a pas dans la boîte à gants.

Il y fouilla et dénicha une paire de ces verres fumés adaptables à toutes les lunettes. Il se les posa sur le nez comme des binocles en disant :

— Un inspecteur vous demande !

Elle sourit et reprit :

— Vous avez préparé une excuse ?

— Pas vraiment.

— Bon. Je crois que, le mieux, c'est de lui dire la vérité.

— Ce cher M. Haldemann ! Il a été jeune, lui aussi !

— Il l'est encore, assura-t-elle, étrangement sur la défensive.

Il essaya de la dévisager, mais ses verres lui tombèrent du nez. Avait-elle des visées sur Herr Haldemann ? Difficile à tirer au clair !

Mais, bah ! il y aurait bien d'autres filles !

Ils étaient sortis de la ville maintenant, mais il ne voyait pas le lac. Il devait être à droite, mais la route de ce côté-là était bordée de hautes clôtures interrompues de loin en loin par des portails donnant accès à des routes privées. De temps à autre, il apercevait ainsi des bouts de

pelouses et d'étendues boisées du genre parcs de châteaux. C'était sans doute les propriétés qui allaient avec les somptueuses voitures.

De l'autre côté de la route, la campagne était plus sauvage, couverte de broussailles qui partaient à l'assaut des pentes abruptes des montagnes qui surplombaient la ville et le lac.

Il ferma les yeux. Son instinct l'incitait à bavarder avec elle, c'était une femme, bien agréable à regarder mais il n'en avait vraiment pas la force. Il dit simplement d'un ton vague :

— Faites-moi penser à vous parler demain.

— D'accord. (À sa voix, il comprit qu'elle recommençait à sourire.)

— Je vous raconterai l'histoire de ma vie.

— Ce sera pour moi une vraie fiesta !

Ils firent le reste du trajet en silence, Mary Ann McKendrick conduisant et Mel récupérant. Sous ses paupières closes, le monde lui semblait orange ; en son for intérieur, il était occupé à se dénouer les nerfs.

Il ouvrit les yeux au moment où, sous les pneus de la Ford, la surface lisse de la route goudronnée cédait la place au crissement rude du gravier. Devant lui se dressait une sorte de grange rouge,

mais d'un rouge comme il n'en avait jamais vu, plus rouge que le rouge chinois ou que celui des voitures de pompiers, un rouge si vif qu'il donnait l'impression que la grange était couverte d'un métal étincelant. Des lignes et des traînées blanches accompagnaient cette débauche de rouge et, sur la façade, on pouvait lire en grandes capitales blanches :

THÉÂTRE DE CARTIER ISLE

Un gravier gris-bleu couvrait tout le terrain qui séparait la grange de la route, et se prolongeait vers la droite, entre la grange et la maison. La maison – qu'il ne vit que lorsque ses yeux et son cerveau se furent habitués à cette grange si rouge – était une ferme décrépite, haute de deux étages et bardée de grandes baies vitrées. Visiblement il n'y avait pas eu assez de peinture, car les murs de planches étaient d'un gris délavé, couleur de bois d'épave.

Trois voitures étaient garées devant la grange : une MG rouge, qui semblait anémique dans ce décor, une vieille Dodge poussiéreuse et un cabriolet Continental blanc. Mary Ann McKendrick rangea le break auprès des autres véhicules et dit :

— Laissez votre valise ici. Vous feriez mieux d'aller voir tout de suite M. Haldemann.

— À vos ordres. (Il remit les verres dans la boîte à gants.) C'est là que je loge ? fit-il en désignant la maison.

— Mais oui.

— Je ferais mieux de m'acheter une croix !

Elle prit l'air étonné d'une brave fille qui n'a pas l'habitude de chercher midi à quatorze heures.

— Comment ça ? Pourquoi ?

— Je vais vous dire, fit-il. Un vampire arrive ; si vous lui agitez une Étoile de David sous le nez, il se fend la pipe et se fiche de vous.

— Tiens ! Je ne savais pas...

Est-ce qu'il y eut, à ce moment-là, un léger rafraîchissement de l'atmosphère ? Ou Daniels fut-il, une fois de plus hypersensible ? Et pourquoi, se demanda-t-il, toujours tenir à faire comprendre aux gens qu'il était juif dès l'instant où il leur était présenté ?

Ce n'était pas le moment de faire de l'introspection ; ça ne faisait que lui donner encore plus mal au crâne. D'ailleurs, Herr Haldemann attendait.

Il descendit de voiture.

— Où dois-je aller trouver le jeune M. Haldemann ?

— En entrant là-bas. Le bureau est tout de suite à droite.

— À tout à l'heure ! (Mais il avait l'impression qu'elle ne le blairait pas du tout.)

Il traversa le gravier de la cour et gagna l'entrée qui avait dû être empruntée intégralement à un défunt cinéma et greffée sur la façade de la grange, ce qui lui donnait un air bizarre, anachronique et pas tout à fait vrai. Huit portes vitrées alignées côte à côte renvoyèrent l'image de Daniels lorsqu'il gravit le perron.

À l'intérieur, le hall était extrêmement peu profond et très fonctionnel, avec son tapis rouge et son guichet à droite. Il n'y avait au fond que deux portes pour donner accès à la salle. La cloison qui les

séparait était couverte d'un montage de photographies en noir et blanc d'acteurs, d'actrices et de scènes extraites de diverses pièces. Des affiches collées au mur de gauche annonçaient le programme de la saison et les noms des comédiens de la troupe, dix en tout, six hommes et quatre femmes. Le nom de Mel Daniels figurait en troisième position en partant du bas ; seuls deux noms de femmes se trouvaient au-dessous.

Au guichet des billets trônait une capiteuse blonde qui lui souriait de l'air de quelqu'un qui sait apprécier la différence qu'il y a entre les filles et les garçons. Il s'avança et dit :

— Je cherche le bureau. Je m'appelle Mel Daniels.

— Oh ! C'est vous le vilain garçon !

— Vous n'avez encore rien vu, mon chou ! Où est le bureau ?

— Vous passez cette porte et c'est tout de suite à droite. Je m'appelle Prude Walker.

— Moi, je ne vous trouve pas du tout l'air prude.

Elle rit, en essayant vainement de prendre des airs de petite pensionnaire.

Mary Ann McKendrick pouvait aller se faire voir, désormais !

Il franchit la porte et sur sa droite en vit une autre portant l'inscription *Bureau*.

Ce n'était pas une petite pièce, mais elle était si encombrée de meubles qu'elle semblait minuscule. Elle contenait trois grandes tables et deux immenses bureaux ; un assortiment de chaises, de classeurs métalliques, de corbeilles à papier et de portemanteaux occupaient l'espace libre. Des journaux et des affiches traînaient un peu partout.

Un quidam d'environ trente-cinq ans, à la calvitie précoce, très grand et très maigre, à l'air fourbu, en pantalon de flanelle grise et chemise polo bleue, un crayon jaune derrière une oreille, était assis à un bureau et parlait au téléphone avec des accents désespérés. Il était seul dans le bureau.

— Mais j'ai absolument besoin de ce divan, disait-il. Nous l'avons payé, monsieur Gregory... je comprends bien, monsieur Gregory, mais...

Comme la conversation se prolongeait sur ce ton, Mel débarrassa une chaise d'une pile de programmes, les posa sur une table et s'assit. L'homme assis au bureau n'avait pas paru s'être aperçu de sa présence. Mel attendit quelques minutes, écouta ce qu'il pouvait entendre de la conversation tout en essayant de deviner ce qu'on disait à l'autre bout du fil, puis il alluma une cigarette. L'homme au téléphone poussa aussitôt un cendrier vers lui. Mel remercia de la tête et se carra sur son siège.

La discussion téléphonique se termina enfin. Le théâtre n'aurait pas le divan. L'homme raccrocha, regarda Mel, secoua la tête et dit :

— C'est tous les ans la même chose. C'est vous, Daniels, je suppose ?

— Exactement.

— Les acteurs sont fadas, Daniels. (Il n'avait pas l'air fâché, ni sarcastique, ni excédé.) Je ne sais pas pourquoi j'ai affaire à eux. L'un m'envoie par erreur la photo du copain qui habite avec lui, l'autre arrive avec un jour de retard... je ne sais vraiment pas...

— Je suppose que vous êtes M. Haldemann...

— Oui, je suppose... Je ne suis même plus sûr. Mary Ann vous a installé ?

— Elle m'a dit de venir ici d'abord.

— Oh ! Eh bien... (Il fouilla parmi les papiers qui encombraient son bureau.) Puisque vous êtes là... (Il ouvrit fiévreusement des tiroirs.) Il y a quelques formulaires à remplir, Mel... C'est Mel, n'est-ce pas ?

— Mel.

— Bon. Bob. Je veux dire : je m'appelle Bob.

— Salut !

— Bien. Ah ! voilà... Débarrassez un coin de la table. Ça ne va pas être long.

Il y avait un formulaire à remplir pour les archives du théâtre, un pour le syndicat des Acteurs et un pour les impôts. Celui-là, Mel le remplit en dernier lieu et leva les yeux vers Bob Haldemann en demandant :

— Pour les impôts. Je donne mon nom de théâtre ou mon vrai nom ?

— Quoi donc ? Oh ! le nom de l'état civil, bien sûr !

— C'est bien ce que je craignais.

Il écrivit soigneusement : Melvin D. Blum. Les formulaires dûment remplis, il les tendit à Bob Haldemann qui notait avec application quelque chose sur un bloc-notes jaune. Il prit les feuilles et dit :

— Asseyez-vous une minute, Mel.

Mel s'assit.

Bob Haldemann, tout en regardant le bout de crayon qu'il tenait à la main, demanda alors :

— C'est votre première saison d'été, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Voyons... Vos antécédents au théâtre... (Il touilla de nouveau parmi les papiers sur son bureau.) Je n'ai pas votre *curriculum vitæ* ici. Mais vous avez bien joué dans quelques pièces, n'est-ce pas ? Pas à Broadway, bien sûr...

— Exactement.

— C'est tout ?

— J'ai fait une tournée avec une troupe du Théâtre aux Armées.

— Tiens ? (Il avait l'air surpris.) Quel âge avez-vous ?

— Vingt et un ans.

— Vous êtes étudiant ?

— Je suis à mi-temps les cours de l'Université, à New York.

— Ah ! Et vous comptez faire une carrière théâtrale ?

— Bien sûr. (Il avait répondu sans la moindre hésitation, mais comment savoir ? Il ignorait encore ce qui l'intéressait vraiment, mais pourquoi se bousculer ? Il aimait jouer la comédie, ça lui permettait de rencontrer des filles, et, s'il pouvait gagner sa vie comme ça, pourquoi pas ?)

Bob Haldemann examinait toujours son crayon.

— Si vous êtes comme la plupart des jeunes comédiens que nous avons ici, vous n'êtes pas particulièrement intéressé par notre théâtre ni par cette saison de répertoire. Vous êtes ici pour deux raisons : prendre du bon temps avec les filles et recevoir une carte du syndicat des Acteurs, à la fin de la saison...

C'était à peu près ça, mais ce ne serait sans doute pas très diplomate de l'avouer. Mel garda donc le silence et attendit.

— Je ne vous le reproche pas, Mel. À votre âge, à votre place, je penserais la même chose. Mais je tiens à ce que vous vous intéressiez à

ce théâtre et à notre saison. Je veux de votre part un engagement total, Mel, pour les onze semaines à venir.

Nous avons un programme extrêmement dur : une nouvelle pièce toutes les semaines. Vous aurez un grand rôle dans quatre ou cinq seulement, mais vous participerez à tous les spectacles. Vous serez machiniste, vendeur de programmes ou accessoiriste. Vous aiderez à planter les décors ou à les démonter. Vous travaillerez sept jours par semaine et la plupart du temps quatorze heures par jour. Vous ne pouvez pas tenir le coup à ce rythme si vous vous fichez de ce qui se passe.

— Je crois que ce n'est pas pour le fric que je me suis fait embaucher, dit Mel en souriant.

— Je sais, répondit Bob Haldemann en souriant à son tour. Trente-cinq dollars par semaine, ça n'est pas payé pour le travail qu'on vous demande. (Il se leva brusquement.) Venez, je vais vous présenter et puis vous pourrez vous installer dans votre chambre.

— D'accord, merci.

Haldemann le précéda dans le couloir. Il l'emmena d'abord à l'atelier pour lui faire faire la connaissance du menuisier-décorateur, Arnie Kapow. Après quoi, il lui recommanda prudemment :

— Ne vous formalisez pas quand vous verrez Ralph, le régisseur. Il n'a peut-être pas beaucoup de tact, mais c'est un metteur en scène remarquable. Vous apprendrez beaucoup avec lui.

Le break était toujours garé devant le théâtre, avec les trois autres voitures. Haldemann fronça les sourcils en voyant la Dodge poussiéreuse et murmura :

— Tiens, Mary Ann est encore là ? (Il s'adressa alors à Mel.) Je vous rejoins dans une seconde.

Mel prit sa valise et se dirigea vers l'entrée où Haldemann s'était arrêté. Il passait la tête par l'entrebâillement d'une porte d'entrée. Mel s'aperçut que Mary Ann McKendrick était maintenant installée au guichet des billets, à la place de la plantureuse Prude. Mary Ann disait quelque chose, mais Mel était trop loin pour saisir. En revanche, il entendit Haldemann répondre :

— D'accord. À demain ! (Puis, apercevant Mel, il reprit.) Bon. Vous avez votre valise ? Oui, je vois. Parfait.

Ils traversèrent la cour pour se rendre à la maison.

— Mary Ann habite le pays ?

— Oui. Je pensais qu'elle serait partie à cette heure, mais elle a remplacé Prude pour quelques minutes.

Ils montèrent les marches un peu branlantes du perron et pénétrèrent dans la maison. Un couloir mal éclairé les accueillit. Des voix leur parvenaient, derrière des portes fermées, sur leur droite. Haldemann les ouvrit. C'étaient des doubles portes qui coulissaient dans le mur. Il passa la tête en disant :

— Excuse-moi, Ralph. Daniels est là.

— Quelle bonne surprise ! fit une voix rocailleuse, chargée d'ironie. Est-ce qu'il faut ordonner à la clique d'ouvrir le ban ?

Mel posa sa valise dans le hall et franchit le seuil.

Il se trouva dans une longue pièce formée par le salon et la salle à manger qu'on avait réunis en abattant une cloison et qui servait de salle des répétitions. Des chaises pliantes étaient éparpillées en désordre sur le parquet ; au bout de la salle on avait ménagé un espace vide où il n'y avait qu'un divan délabré et une table de cuisine.

Quatre hommes étaient installés au hasard sur des chaises pliantes. Un homme et une femme étaient plantés près du canapé, une brochure ouverte à la main. Un autre personnage se tenait debout, dans un coin, le cigare au bec.

Haldemann dit :

— Ralph Schoen, Mel Daniels.

Ralph Schoen était l'homme au cigare. Il était de taille moyenne et très gras. C'était le deuxième obèse que Mel rencontrait depuis son arrivée, le premier étant le décorateur-menuisier qu'il avait vu quelques minutes auparavant. Mais Arnie Kapow était un gars solide, consistant, alors que Ralph Schoen était comme un sac de lard, mou et flasque.

Son visage joufflu arborait une moue boudeuse et il avait de grosses mains boudinées. Il portait un complet gris, une chemise blanche et une cravate d'un rouge vif, desserrée au col, sa veste ouverte laissait voir une chemise toute froissée.

Il s'avança et ôta le cigare qu'il avait aux lèvres.

— Alors, c'est vous, Daniels ?

L'homme était d'un naturel foncièrement agressif ; il avait un aspect déplaisant, une voix désagréable, mais, en ce moment même, il s'efforçait d'être particulièrement provocant.

Mel avait une terrible envie de lui balancer son poing dans la figure. Mais il se contenta de dire :

— Oui, c'est moi.

— C'est merveilleux. Qu'est-ce que vous avez en fait de pratique, Daniels ?

— Comment ?

— Je vous demande : quelle pratique avez-vous du théâtre ? Vous avez joué des pièces, non ?

— Quatre pièces, mais pas à Broadway, si c'est ce que vous voulez dire.

— Combien de répliques ?

— De répliques ?

— Voilà ce que j'aime, fit Schoen en grimaçant. Il a la comprenette rapide, lui, au moins ! Je vais ralentir un peu le mouvement pour vous, Daniels. (Il leva une main potelée, tendit l'index et l'agita.) La première pièce que vous avez jouée, Daniels. Combien de répliques aviez-vous ?

— Deux.

Un autre doigt s'agita :

— La seconde pièce ?

— Aucune. Je figurais dans trois scènes de foule.

— Des scènes de foule ! Eh bien, dites donc ! Ils en font, des frais, dans les petits théâtres ! (Un troisième doigt se déplaça.) La troisième ?

— Cinq répliques.

— Et la quatrième ?

— Trois répliques.

— Et voilà ! C'est à ça que se borne toute votre expérience, votre expérience professionnelle, j'entends. Je ne m'intéresse pas aux pièces que vous avez pu jouer au collège.

— Oui, c'est tout. Ces quatre pièces.

— Avez-vous même une carte du syndicat des Acteurs, Daniels ?

— Non.

— Alors, dites-moi, Daniels, fit Schoen en ricanant. (Il avait revissé son cigare dans sa bouche et parlait tout en le mâchonnant.) Dites-moi, Daniels, croyez-vous vraiment que vous soyez prêt à faire vos débuts en grande pompe ?

— Je n'essaie pas de faire des débuts en grande...

— Ou alors est-ce que je me méprends sur votre compte ? Arrivez-vous tout simplement d'une partie du monde où l'on n'a pas le même calendrier que nous ? Est-ce que vous seriez originaire d'un pays situé de l'autre côté de la ligne internationale de changement de jour, Daniels ?

Mel ouvrit la bouche pour traiter Schoen de gros porc, histoire de se calmer les nerfs, mais Haldemann le devança en disant :

— Il est là, maintenant, Ralph. Je trouve qu'on peut passer l'éponge.

— Bien sûr, dit Schoen en souriant sans lâcher son cigare. J'ai hâte de vous voir entrer en scène, Daniels, dit-il. Votre partenaire donne la réplique, il y a un silence lourd d'attente, tous les regards sur scène se tournent vers la porte par où vous devriez entrer, et où êtes-vous ?

— Toujours ici à vous écouter, j'imagine !

Mais, déjà, Haldemann s'était empressé d'ajouter pour couvrir la réplique de Mel :

— Amie dit qu'il peut utiliser Mel aujourd'hui si tu n'as pas besoin de lui, Ralph.

— Besoin de lui ? Besoin de lui ? Miséricorde ! Non, sans vous attendre, nous avons fait la distribution du premier spectacle, Daniels. C'est vraiment dommage ! J'ai hâte de vous voir jouer.

Haldemann prit alors Mel par le bras.

— Venez, dit-il très vite. Vous verrez les autres plus tard.

Mel le suivit dans le hall. Haldemann referma la double porte et dit :

— Il fait plus de bruit que de mal, vous savez, Mel. Si vous avez peur qu'il vous asticote comme ça toute la saison, rassurez-vous, mon vieux. D'ici demain, il aura tout oublié.

— Ah ! Bon...

Haldemann eut un sourire crispé.

— Maintenant, vous n'avez qu'à monter vous trouver une chambre, dit-il. Mettez-vous en tenue de travail et allez voir Arnie.

— Entendu.

— Vous n’avez qu’à essayer les portes les unes après les autres. Chacun ferme sa chambre à clé. On ne sait jamais qui peut entrer dans la maison.

Ce qui voulait dire, songea Mel, qu’il avait dû y avoir de menus vols de commis. Et sans doute par un membre de la troupe plutôt que par quelqu’un de l’extérieur.

Il commençait à se demander s’il avait eu tellement raison de venir.

Haldemann s’en fut, avec un dernier sourire d’encouragement ; Mel prit sa valise et monta l’escalier. Il y avait six portes donnant sur le couloir du premier étage, cinq étaient fermées à clé. La sixième était celle de la salle de bains. Il monta donc au second.

Six portes, là aussi. Les deux premières étaient fermées, mais pas la troisième. Mel entra, regarda autour de lui et se figea sur place.

Prude Walker gisait sur le lit. Elle n’avait pour tout vêtement que des socquettes blanches et une manche de son corsage. Le reste de ses affaires, déchirées en lambeaux, étaient éparpillées dans la chambre. Elle avait les bras et les jambes écartés et les doigts crispés comme des griffes. Son visage était sillonné de traînées rouges ainsi que l’oreiller sous sa tête. Elle avait la gorge livide, marbrée d’ecchymoses violacées. Sa langue, sèche et enflée, pendait de sa bouche tuméfiée. Elle avait les yeux injectés de sang et fixes, telles deux billes sanguinolentes. Un rayon de soleil traçait comme une écharpe sur sa poitrine.

Mel tourna les talons, fit deux pas en trébuchant et se mit à vomir dans le couloir.

CHAPITRE III

Le fou avait oublié ce que c'est qu'une femme. Il oublia donc de se montrer malin.

Ça avait commencé avec Mary Ann McKendrick. Elle avait une jolie tête, mais c'était secondaire. Lui, c'était le corps qui l'attirait. Elle portait des blue-jeans collants et il croyait presque sentir au creux de ses mains le tissu rugueux, en s'imaginant lui caresser les jambes. Les mains moites, il ne cessait pas de la dévisager, de suivre ses mouvements, de la déshabiller du regard, de se voir en train de faire l'amour avec elle... Il essaya de se représenter plus particulièrement ses seins, mais la chemise blanche d'homme qu'elle portait était trop flottante pour permettre des observations précises.

Il ne la quitta pas des yeux pendant le speech inaugural de Haldemann au théâtre, le mercredi après-midi. Haldemann et Ralph Schoen étaient sur le plateau et les membres de la troupe occupaient les premiers rangs. Il y avait cinq comédiens, quatre comédiennes, l'électricien, le machiniste, le menuisier et Mary Ann McKendrick. Mary Ann McKendrick ne jouait pas. Elle était la secrétaire de Haldemann et s'occupait de la publicité du théâtre. Elle allait servir d'adjointe au metteur en scène pendant la saison et ferait office de souffleur lors des répétitions.

Mary Ann circula beaucoup au cours de cette première réunion du mercredi après-midi. Elle leur distribua à tous des formulaires à

remplir et donna des stylos à bille à ceux qui n'en avaient pas. De plus, pendant le petit discours de Haldemann, elle resta assise au bord de la scène, où le fou eut tout le loisir de la contempler.

Haldemann expliqua qu'ils auraient beaucoup de travail pendant l'été, qu'ils devraient se donner totalement au théâtre s'ils voulaient tenir toute la saison et, pendant qu'il parlait, le fou dévorait des yeux Mary Ann McKendrick.

Ensuite, Ralph Schoen prit la parole, pour dire que les troupes d'été passaient souvent pour être d'un cran au-dessous des compagnies d'amateurs; mais lui tenait à ce que ses comédiens soient de vrais professionnels. Les trois premiers rôles, Loueen Campbell, Richard Lane et Alden March, avaient tous, semblait-il, participé à d'autres saisons d'été à Cartier Isle et étaient connus du public local. Ralph Schoen comptait sur les nouveaux pour apporter à Loueen, à Dick et à Alden un appui digne de professionnels. Il n'accepterait pas moins.

Tandis que Schoen pérorait de sa voix rocailleuse, le fou guettait Mary Ann. Il se sentait en sûreté maintenant, et tout à fait à l'aise. Il avait un endroit où dormir, où manger et il aurait de l'argent toutes les semaines. Il avait un refuge sûr et un jeu complet de papiers d'identité. On l'avait accepté. Il pouvait se décontracter désormais et lorgner Mary Ann McKendrick en pensant aux femmes.

Ce n'était d'ailleurs pas à cause des femmes qu'on l'avait interné dans un hôpital psychiatrique. Il avait tué deux personnes, mais il s'agissait d'hommes, de collègues qui travaillaient avec lui.

Mais les quatre ans d'internement l'avaient changé. Auparavant, les contraintes de la civilisation exerçaient quand même sur lui une certaine emprise, si mince fût-elle; mais quand la civilisation s'était mise à l'attaquer, avec le docteur Chax et ses électrochocs, le pavillon des isolés et les infirmiers à la poigne rude, cette civilisation avait cessé d'avoir la moindre influence sur lui.

Il ne voyait aucune raison de ne pas profiter de tout ce qui lui faisait envie.

Une fois les laïus terminés, ils passèrent tous dans la pièce voisine pour déjeuner. Une certaine M^{me} Kenyon avait préparé le repas. C'était une femme du pays qui venait tous les jours, pendant la saison, pour faire la cuisine et le ménage. Ils s'assirent tous autour de la

longue table dressée dans la salle auprès de la cuisine et M^{me} Kenyon leur servit à déjeuner.

Ils étaient tous là, sauf Mary Ann McKendrick. Elle était du pays aussi, et ne prenait pas ses repas avec le reste de la troupe. Le fou jeta un coup d'œil circulaire sur la table, son désir encore aiguisé par l'absence de la première jeune femme qu'il avait convoitée.

Il y avait quatre femmes à table. Loueen Campbell, premier rôle féminin de la troupe, avait dans les trente-cinq ans; c'était une créature à l'air dur et qui avait perdu presque toute sa féminité. Il la regarda et détourna les yeux. Non, pas celle-là.

Linda Murchieson avait des cheveux d'un roux flamboyant, mais elle ressemblait à une enfant. Elle avait le visage niais d'une gosse, des bras d'une maigreur enfantine et des seins de petite fille. Il émanait d'elle une sorte d'innocente sexualité, mais c'était quelque chose de trop subtil pour qu'il y fût sensible pour l'instant.

Karen Leacock ne faisait pas l'affaire non plus pour les mêmes raisons. Elle semblait n'avoir pas plus d'une vingtaine d'années, et elle était encore plus maigre que Linda Murchieson; elle avait un visage décharné, des lèvres minces, un nez idem; bref, un vrai sac d'os.

Son regard fut attiré par Prude Walker.

Que de rondeurs! Elle était toute en rondeurs, mais sans être trop grasse. Elle devait être douce à toucher, douce et tendre.

Elle vit qu'il la regardait, elle rougit, se mit à glousser et baissa les yeux. Puis elle lui lança un coup d'œil en coulisse et sourit.

Il y avait quatorze lits dans la maison. Deux au rez-de-chaussée où logeaient Haldemann et Schoen. Six au premier et six au second. Toutes les femmes avaient des chambres individuelles, ainsi que la plupart des comédiens. Arnie Kapow, le menuisier, partageait une chambre au rez-de-chaussée avec l'électricien Perry Kent. Tom Burns, le régisseur, en occupait une au troisième avec Alden March, l'un des deux premiers rôles masculins.

Quatorze lits et dix chambres avec un seul lit.

Dix chambres où il aurait pu entraîner Prude Walker et apaiser sa fringale. Quatre ans; dix chambres; quatorze lits. Ces nombres tournoyaient dans sa tête, en une ronde où se mêlaient son image et celle de Prude Walker.

Elle alla s'installer au guichet de la location juste après le déjeuner. Mais le fou fut obligé de rester avec les autres ; il lui fallut passer avec eux dans la salle des répétitions et entendre une lecture de la pièce. Puis Arnie Kapow emmena les hommes travailler au théâtre. Ils passèrent sept heures à descendre des toiles de fond des cintres, à les rouler et à les ranger au fond du plateau.

Il était une heure du matin lorsqu'ils s'arrêtèrent enfin et regagnèrent tous en chœur la maison pour manger un morceau dans la cuisine avant d'aller se coucher. Le fou éprouvait une délicieuse fatigue, une agréable somnolence l'envahissait. La cuisine était claire et douillette ; les visages autour de lui marqués d'une lassitude satisfaite.

Comme c'était bon ! Il en avait presque les larmes aux yeux.

Il était si épuisé, quand ils regagnèrent enfin leurs chambres, qu'il ne pensa même plus à Prude Walker. Il se contenta d'entrer dans sa chambre, de se déshabiller et de se glisser dans les draps frais. Il s'endormit aussitôt.

Le jeudi matin, il s'éveilla dans les mêmes dispositions. Il était ravi de l'esprit de camaraderie qui régnait à la table du petit déjeuner, de la façon toute naturelle dont les autres l'acceptaient. La fringale qui l'avait tourmenté la veille avait complètement disparu.

Mais elle revint peu à peu en cours de journée. Le matin, les hommes travaillèrent avec Arnie Kapow et transportèrent à l'extérieur des toiles que les filles devaient laver. Prude Walker leur apporta deux fois du café. Elle était la seule à porter une jupe et un corsage : les autres filles étaient toutes en blue-jeans. Du haut des cintres, le fou regardait Mary Ann McKendrick et Prude Walker, et le désir lentement renaissait en lui.

Il se fit plus pressant après le déjeuner. Ralph Schoen avait commencé la première répétition. Il n'avait pas besoin de Linda ni de Karen, aussi se remirent-elles à travailler pour Arnie, mais il lui fallait tous les hommes.

Ralph leur distribua les textes. Puis, pendant que les autres attendaient, Ralph s'attaqua à la première scène entre Loueen Campbell et Richard Lane.

Loueen Campbell jouait le rôle d'une veuve joyeuse, élégante nymphomane qui avait le don de la repartie. Dès cette première répétition, rien qu'à la lecture du texte, elle travaillait à mettre au point l'interprétation de son personnage. Elle portait un corsage blanc et un pantalon de gabardine noire; elle avait un corps robuste, solidement sanglé dans ses vêtements. Son visage dur et un peu amer convenait au personnage qu'elle incarnait; il ajoutait une très légère touche de vulgarité à la sensualité de la veuve.

Le fou suivait la répétition sans en perdre une bouchée. À force de contempler Loueen, son imagination se remit à travailler, avec une autre partenaire cette fois, et il parvint à trouver des moyens de la voir seule. Il se mit à inventer des scènes d'amour sans fin avec Loueen Campbell, des scènes où elle se montrait au moins aussi dévergondée que lui.

En fin d'après-midi, il lui fallut se rendre aux toilettes, ce qui l'arracha à ses rêveries. Comme il n'y avait pas de w.-c. au rez-de-chaussée, il fut obligé de monter au premier et, en redescendant, il croisa Prude Walker dans l'escalier.

— Salut, fit-elle en souriant. Comment ça marche, avec ce vieux salopard de Ralph?

Il la contempla, incapable, l'espace d'une seconde, de trouver un seul mot à dire. Mais il fallait absolument prononcer quelques mots, sinon ce silence allait devenir bizarre.

— Ça va très bien, murmura-t-il enfin.

Elle continua son chemin en souriant et, au moment où elle passait à sa hauteur, elle lui jeta encore un coup d'œil en coulisse. Il s'arrêta à six marches du rez-de-chaussée, mais sans rien trouver à ajouter.

Il n'était vraiment pas malin, sur ce plan-là. Il avait appris à se débrouiller, mais seulement d'une certaine façon, en usant de silence et de tromperie. Mais savoir parler aux femmes, c'était tout autre chose.

Il se retourna pour la suivre des yeux. Elle tortillait de la croupe en montant l'escalier, ce qui faisait valser sa jupe de côté et d'autre. Elle portait des mocassins et des socquettes blanches et elle avait les jambes nues. En levant la tête, il eut une vision fugitive de ses jambes

nues jusqu'à mi-cuisse. Des cuisses pâles et pleines d'ombre, dissimulées sous la jupe.

Oui, c'était celle-là qu'il lui fallait. Pas Loueen Campbell, ni Mary Ann McKendrick, ni aucune autre fille. Il lui fallait Prude Walker.

Primo, parce qu'elle avait une silhouette toute en rondeurs; et ensuite parce qu'elle lui lançait des regards en coulisse.

Il l'entendit monter au second et, au bout d'une minute, il la suivit.

Toutes les portes étaient fermées sauf une. Il s'approcha et regarda. Elle était assise sur le lit et ôtait sa chaussure droite; sa jambe droite était croisée très haut sur sa jambe gauche, retroussant sa jupe jusqu'aux hanches. Une flaque de soleil éclairait ses cuisses nues.

Elle le vit planté là et se leva d'un bond en ramenant sa jupe sur ses jambes. Elle était furieuse et lança :

— Eh bien, qu'est-ce que vous fichez là ? Vous jouez les voyeurs ?

Il lui adressa un sourire inquiet, hésitant, et dit :

— On s'ennuie trop en bas.

Il avait prononcé ces mots d'une voix insipide, sans conviction.

— Écoutez, dit-elle, allez-vous-en ! Vous voulez que j'aille me plaindre à Bob Haldemann ?

Il entra alors dans la chambre, les mains tendues dans un geste suppliant.

— Je voudrais simplement qu'on soit amis, dit-il.

— Vous avez de drôles de façon de vous y prendre !

Elle se dirigea en socquettes vers la penderie, et prit une autre paire de chaussures, des chaussures de tennis blanches, qui lui rappelèrent l'hôpital et le docteur Chax.

Ce fut alors plus fort que lui. Il traversa la pièce et lui caressa les bras; il sentait la chair tiède ployer sous ses doigts.

— Prude ! dit-il. Allons, allons... écoutez-moi !

Elle recula, plus fâchée qu'effrayée, et lui continua d'avancer. Elle essaya de le repousser, mais il lui empoigna les bras et refusa de la lâcher.

— Soyez gentille, Prude, implora-t-il dans un souffle rauque. Soyez gentille...

— Laissez-moi tranquille, espèce de détraqué ! Vous voulez que je me mette à hurler ?

Si elle hurlait, des gens viendraient. On se méfierait de lui. On l'interrogerait. Il serait démasqué et renvoyé au docteur Chax.

Il ne pouvait pas la laisser crier.

Il ferma le poing droit et la frappa au visage.

Elle ouvrit de grands yeux et tomba à la renverse, tout en pivotant sur elle-même dans sa chute, car, de sa main gauche, il lui tenait toujours le bras droit.

Mais elle n'avait pas encore perdu connaissance ; elle avait les yeux grands ouverts ; sa bouche aux lèvres peintes, mais désormais teintes aussi de sang, était prête à lancer un cri. Alors, il la frappa encore.

Elle tomba par terre, renversée par le coup. Il s'affala sur elle, emporté par son élan, et brusquement, de tout son être ardent et plein de vitalité, elle se mit à se tortiller sous lui. Elle se débattait pour essayer de se libérer, mais toute cette agitation de la jeune femme le mettait au supplice, son envie se muait en une douleur physique, en une nécessité absolue.

Il fallait qu'elle cesse de le repousser, qu'elle cède et qu'elle le laisse assouvir son désir ; qu'elle renonce désormais à s'enfuir...

Les mains du fou trouvèrent la gorge de Prude et se resserrèrent sur elle.

L'oreille droite de Prude était tout contre sa bouche ; il avait son odeur musquée dans les narines. Il murmura :

— Ne vous débattiez pas, Prude, ne m'obligez pas à vous faire mal. Je ne veux pas vous martyriser. Je voudrais qu'on prenne du bon temps, tous les deux, Prude, ne m'obligez pas à vous faire mal. Cessez de me repousser, Prude. Cessez et je vous lâche la gorge.

Mais elle se débattait de plus belle. Elle se tortillait, lançait des ruades et battait des bras. Son corps se soulevait et faisait mille contorsions sous lui. Si elle avait eu des chaussures, cette lutte aurait fait un vacarme infernal sur le parquet. Bien qu'ils fussent au second et qu'il y eût deux étages entre eux et les témoins les plus proches, quelqu'un aurait quand même pu entendre le bruit et se demander ce qui se passait. Mais elle n'avait que ses socquettes aux pieds. Personne n'entendit.

Il se colla contre elle, de tout son long, de toute sa force, les mains toujours serrées autour du cou de Prude. Il la suppliait de ne pas le

repousser, il lui répétait inlassablement qu'il ne voulait pas lui faire de mal, il l'implorait de lui laisser faire ce qu'il voulait sans se débattre...

Peu à peu, il s'aperçut que ses arguments portaient. Elle se démenait avec moins de violence, ses mouvements se faisaient plus mous; et il lui parlait d'une voix de plus en plus rauque, en lui expliquant ce qu'il voulait d'elle, en lui promettant qu'elle aussi aurait sa part de plaisir. Elle finit par comprendre qu'il ne voulait vraiment pas lui faire mal; elle cessa de lutter et demeura immobile, sous lui, consentante...

Il sourit, satisfait. Il se déplaça légèrement, de façon à pouvoir la caresser de sa main droite, en murmurant :

— Je suis content, Prude. On va pouvoir prendre du bon temps. J'ai été longtemps très seul. Mais pas ici sur le plancher, ça n'est pas agréable. Tu vas te faire mal aux reins. Sur le lit, Prude. Non, ne bouge pas. Je vais te porter sur le lit. Comme une jeune épousée, Prude.

Elle était morte. Il savait qu'elle était morte, mais il ne voulait pas le reconnaître. Non, elle n'était pas morte. Il entendait à son oreille le souffle de la jeune femme, il sentait contre sa poitrine le battement de son cœur à elle. Elle avait simplement peur, elle n'osait plus bouger.

Il la rassura en lui murmurant, en lui répétant inlassablement qu'il ne voulait surtout pas lui faire mal. Il se laissa glisser sur le parquet, puis la souleva et l'installa tout doucement sur le lit.

— Veux-tu que je te déshabille ? lui demanda-t-il.

Elle avait les yeux ouverts, mais elle se contentait de contempler fixement le plafond. Elle refusait de le regarder.

La rage soudain le saisit. Elle voulait lui jouer un tour, lui faire peur. Elle s'amusait à faire la morte. Elle ne voulait vraiment pas coucher avec lui en fin de compte.

— Ah ! tu vas voir ! (Il saisit sa jupe, tira sur la couture et la déchira.) Tu crois que tu vas pouvoir te payer ma tête ! Tu vas voir ça !

Il lui arracha ses vêtements, mit sa jupe et son corsage en lambeaux, si bien qu'il ne lui restait plus qu'une manche de corsage sur un bras. Il passa les doigts sous le soutien-gorge et tira : le tissu se déchira. Il s'acharna jusqu'au moment où elle n'eut plus sur elle que ses socquettes blanches et cette manche de corsage. Ce fut alors qu'il s'abattit sur elle.

Elle ne bougeait toujours pas. Il avait beau faire, il avait beau essayer de l'aguicher, elle ne voulait pas s'animer. Elle refusait de lui faire plaisir. Il la prit, tout en la maudissant et en la suppliant, mais elle refusait toujours de faire le moindre geste.

Quand ce fut fini, il comprit soudain qu'elle était vraiment morte. Elle avait déjà expiré quand il l'avait soulevée pour la coucher sur le lit.

Il s'écarta d'elle, tomba du lit et s'éloigna à reculons. Une terreur superstitieuse l'avait envahi : il en était tout faible et tout tremblant. Il avait profané un cadavre. Le fantôme de Prude n'avait cessé de rester planté au pied du lit pour le regarder consommer cette ignominie.

Il examina la chambre ; autour de lui, il ne voyait que des ombres, des silhouettes et des ténèbres qui s'agitaient et tourbillonnaient confusément, puis disparaissaient sans lui laisser le temps de bien regarder. Il entendit des soupirs, des mots étouffés qu'il ne comprenait pas très bien.

Il sortit en chancelant et dégringola l'escalier jusqu'au premier étage, en fuyant aveuglément, sans but. Mais là, sur le palier du second, il se força à s'arrêter et à rester tranquille en attendant de pouvoir se remettre à réfléchir.

Elle était morte. Le reste n'avait pas d'importance ; ça ne comptait pas. Comment savait-il à quel point elle était morte ? Il l'avait bien entendue respirer, pourtant, il avait senti son cœur battre... Était-ce après, était-ce pendant ou était-ce auparavant qu'elle avait expiré ? Il ne pouvait pas savoir avec certitude quand elle était morte, mais, après tout, quelle importance ?

Qu'allait-il faire, maintenant ? On allait découvrir le corps, tôt ou tard.

Il pouvait s'enfuir. Il pouvait se remettre à fuir, comme il l'avait fait quand il s'était évadé de l'asile d'aliénés.

Mais c'était vraiment trop injuste. Il était heureux ici. Il était en sûreté et il s'y plaisait bien. Il était avec des gens sympathiques. Quelle injustice d'être obligé de renoncer à tout cela, simplement parce que cette idiote l'avait forcé à la tuer !

Est-ce qu'il pouvait rester ?

Il avait un alibi. Il était en bas à la répétition. Bon, il avait quitté la salle quelques minutes, mais tout le monde en avait fait autant, à un moment ou à un autre. On le soupçonnerait sans doute, mais ils seraient tous dans le même cas.

D'ailleurs, il n'était pas dit qu'on croirait que le coupable était un membre de la troupe. N'importe qui aurait pu entrer, absolument n'importe qui. Un inconnu, un rôdeur quelconque.

Il pouvait courir ce risque. S'ils avaient l'air sur le point de l'arrêter, il n'aurait plus qu'à prendre la fuite. Sinon, il pouvait bien se hasarder à rester là.

Il se précipita dans la salle de bains pour se laver le visage et les mains, pour remettre de l'ordre dans ses vêtements et se regarder dans la glace, afin d'être bien sûr qu'il ne gardait aucune trace de ce qui s'était passé. Pas la moindre. Il était net et sans tache. Il pouvait redescendre. Il allait pouvoir rester ici avec tous ces braves gens.

Il les aimait bien, car ils l'avaient recueilli si gentiment... Et, tout à coup, il fut tout triste. Ils avaient tous aimé Prude Walker. Ils allaient bien la regretter.

Il y avait une savonnette sur le lavabo. Il la prit et s'en servit pour écrire sur la glace :

JE REGRETTE

OceanofPDF.com

CHAPITRE IV

Eric Sondgard était rentré depuis trois jours quand on téléphona du théâtre. Joyce Ravenfield, la fille du maire, réceptionniste de la mairie, dont elle constituait d'ailleurs tout le personnel, et qui répondait aux coups de téléphone destinés à tous les services municipaux, y compris à la police, Joyce Ravenfield appela donc le bureau d'Eric Sondgard à quatre heures trente-six très précises.

— Une communication du théâtre, Eric, annonça-t-elle. Il paraît qu'il y a un meurtre là-bas.

— Ils sont toujours en ligne ? (Il n'avait pas réagi au redoutable mot de « meurtre » ; plus tard, il aurait tout loisir d'y réfléchir.)

— Oui, je crois.

— Dites-leur de ne toucher à rien. Appelez Mike ; qu'il aille là-bas. Qu'il se contente de surveiller, qu'il ne fasse rien.

— Bon.

— Tâchez aussi de dénicher Dave. Il doit être au bateau. Dites-lui de venir ici et de s'occuper de la boutique, en attendant que je rentre.

— D'accord. Je réveille le petit ?

Elle parlait de Larry Temple, qui faisait la ronde de nuit et ne s'éveillerait pas avant deux ou trois heures. Sondgard dit :

— Non, laissez-le dormir. Nous n'avons pas besoin de renforts pour l'instant.

— Bon. C'est tout ?

— Non. Avisez aussi le capitaine Garrett, à la caserne de la police d'État. Dites-lui qu'on nous a signalé un meurtre et que je vais voir sur place. S'il y a quoi que ce soit de spécial, je lui téléphonerai de là-bas.

— Parfait, Eric, fit-elle.

Il raccrocha, coiffa sa casquette de policier et quitta le bureau. En bas, il y avait une grande glace fixée au mur. Son regard se vit au passage : silhouette maigre en tenue bleue, avec des bottes poires qui montaient jusqu'au genou. Il avait horreur de l'uniforme.

— Espèce de sale cosaque ! murmura-t-il à l'adresse de son image.

C'était Mike qui avait pris la voiture de ronde, évidemment ! Il s'arrangeait toujours pour l'avoir à sa disposition. Joyce le trouverait sans doute au stand de tir, en train de s'entraîner. Sondgard se dirigea vers le parc de stationnement, à côté de la mairie, et monta dans sa petite Volvo noire. Il gagna aussitôt Broad Avenue et tourna à gauche, en direction du lac.

Le capitaine Eric Sondgard, quarante et un ans, collectionnait les titres. En juin, juillet et août, il portait le titre de capitaine et commandait les quatre hommes qui constituaient la police de Cartier Isle. De septembre à mai, il portait celui de professeur (professeur adjoint, en fait) et il enseignait les humanités dans une localité du Connecticut.

« Vous présentez un drôle de phénomène de dichotomie, capitaine professeur, se dit-il. Une moitié de vous est un humaniste et l'autre moitié une espèce de sbire. Ça fait un curieux mélange, professeur capitaine ! »

Il parlait tout seul. À haute voix. Dès qu'il s'en rendit compte, il poussa un petit grognement de dégoût et alluma la radio de la voiture. Il n'y avait pas d'émetteur régional et les stations éloignées lui arrivaient avec beaucoup de parasites, après s'être frayé un chemin à travers les montagnes, mais, en tout cas, il y avait maintenant du bruit dans la voiture et une partie de ce bruit était nettement une voix humaine. Sondgard n'avait plus l'impression d'être complètement seul et n'avait plus besoin de se parler à haute voix.

Il n'en avait pas toujours été ainsi. Mais six ans de vie conjugale s'étaient achevés, sept années auparavant, par un divorce pénible,

plein d'amertume et de récriminations. Et cette rupture avait notamment eu pour séquelle cette horreur de la solitude, cette crainte de devenir un reclus toujours en train de marmonner, divorcé du monde aussi bien que de sa femme.

C'était une autre séquelle du divorce, cet emploi de sbire qu'il prenait l'été. Janice et lui avaient toujours passé l'été ensemble dans la villa du lac Stenner, mais Janice avait gardé la villa lors du partage. Le premier été sans elle, il était resté dans son appartement, en ville ; le fait de se trouver seul ainsi, à l'époque des vacances, dans cet appartement où il avait si longtemps vécu avec Janice, l'avait presque rendu fou. L'été suivant, il avait pris un poste de moniteur dans une colonie de vacances, non pas parce qu'il avait besoin d'argent, mais simplement pour avoir quelque chose à faire et bénéficier de la présence réconfortante d'autres gens autour de lui ; mais il n'avait pas aimé ça du tout. Cet automne-là, il avait entendu parler, par un élève, d'un poste vacant dans la police de Cartier Isle. La famille de cet étudiant possédait une des propriétés bordant le lac Noir, et grâce à elle Sondgard avait obtenu le poste. Et il s'était surpris à aimer cet emploi. C'était maintenant son cinquième été à Cartier Isle. Il y passerait sans doute tous les autres jusqu'à la fin de ses jours...

Cartier Isle, en fait, était une localité assez originale dans son genre, du moins au cours de la saison où il y séjournait. Aux autres époques de l'année, c'était une paisible bourgade de dix-sept cents habitants dont Mike Tompkins constituait à lui seul toute la police. Mais, en été, c'était une villégiature dont la population atteignait cinq mille âmes. À cette période, les effectifs de la police passaient à quatre personnes : Sondgard, Dave Rand qui, le reste de l'année, exploitait un canot pour parties de pêche, sur la côte de Floride, et l'été pilotait la vedette de la police sur le lac Noir, et enfin un étudiant de Sondgard, qui changeait tous les ans, et qu'il engageait lui-même à la fin de l'année scolaire.

Cette année-là, c'était Larry Temple...

Sondgard aperçut le rouge flamboyant du théâtre, à travers les arbres, bien avant d'avoir pris le dernier virage et débouché sur le parc de stationnement. Juste en face, de l'autre côté de la route, au bord du lac, se dressait l'auberge du Lac Noir, seul établissement commercial existant sur les rives. Il y avait au premier étage une vaste

salle de jeux; tout le monde le savait; Sondgard était au courant, lui aussi, et n'était pas censé intervenir. Il n'en avait pas la conscience particulièrement troublée et sa probité ne s'en offusquait guère; on ne dépouillait aucun pauvre de ses derniers liards à l'auberge du Lac Noir. C'étaient les riches qui y jouaient et on ne faisait pas crédit, si bien que cette activité illicite demeurait assez inoffensive. La police n'avait à intervenir que lorsqu'un automobiliste ivre faisait du scandale à l'auberge.

Sondgard gara la Volvo devant le théâtre et aperçut la voiture de police à l'étincelante carrosserie. «Tiens! Mike Tompkins est donc déjà arrivé!» se dit-il.

Sondgard entra d'abord dans le théâtre et vit Mary Ann McKendrick à la caisse. Elle semblait terrifiée et avait les yeux gonflés comme si elle avait pleuré.

— C'est à côté, monsieur Sondgard. Dans la maison.

— Merci.

Il se rendit donc dans la maison et tomba sur Mike Tompkins planté auprès de la porte dans la salle des répétitions. Une douzaine de personnes étaient assises dans un silence atterré sur les chaises pliantes. Personne ne tourna les yeux vers lui quand il entra. Les gens ne se regardaient pas non plus. Ils contemplaient fixement le plancher, le plafond, ou la fenêtre, et tous avaient le visage crispé par l'émotion.

Sondgard reconnut certains des assistants. Bob Haldemann, le régisseur, Loueen Campbell et Richard Lane, ainsi qu'Alden March, qui avaient joué déjà les années précédentes, Ralph Schoen, le metteur en scène et Arnie Kapow, le décorateur. Les autres, il ne les connaissait pas.

Bob Haldemann finit par se lever en disant :

— Bonjour, Eric. Je suis content que vous soyez là.

— Je suis à vous tout de suite, Bob. Mike? (Il fit signe à Mike Tompkins de sortir avec lui.)

Mike Tompkins, qui avait le grade de sergent dans la police de Cartier Isle, était un grand gaillard d'un mètre quatre-vingt-douze, pesant près de cent vingt kilos, sans la moindre once de graisse. Enfant du pays, né et élevé à Cartier Isle, il n'avait quitté sa ville natale qu'à deux reprises : la première pour aller dans une université du Middle

West où on lui avait offert une bourse parce qu'il était bon joueur de football et la seconde pour s'engager dans les Marines. Il y avait passé une vingtaine d'années et, à trente-neuf ans, il avait pris sa retraite pour revenir vivre au pays avec son épouse japonaise, May. Aujourd'hui, à quarante-quatre ans, il en paraissait à peine trente; c'était un fanatique de la culture physique et de l'alimentation «naturelle». C'était aussi à cause de lui que la police avait une note de munitions si élevée chaque année, car il passait presque tous les jours une grande partie de son temps au stand de tir.

Il était entré dans la police trois ans plus tôt, quand le sergent qui occupait le poste avant lui avait pris sa retraite; depuis lors, il avait complètement métamorphosé la police de la localité. May et lui avaient dessiné le nouvel uniforme, version modifiée de la tenue de parade des Marines, dans un bleu un peu plus clair. Il avait réussi également à amener le maire, Ravenfield, à remplacer le vieux break Chevrolet tout brimbalant par une Ford V8 toute neuve au toit surmonté d'un phare rouge tournant. Il adorait l'uniforme, la voiture et l'occasion qui lui était offerte de pouvoir faire du tir autant qu'il le voulait, mais il s'occupait généralement le moins possible de ses tâches de policier. Il manifesta un soulagement évident et sans vergogne en voyant arriver Sondgard.

Ils passèrent dans le hall et Sondgard referma la porte derrière eux avant de dire :

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Une pestouille terrible, capitaine, une mouscaille effroyable. (Mike était la seule personne au monde à appeler Sondgard «capitaine».)

— C'est bien un meurtre alors ?

— Je pense bien ! Elle est là-haut.

— Une femme ?

— Une jeune fille. Une des actrices. Ça m'a l'air d'être un crime de sadique.

Sondgard se tourna vers l'escalier. Estimerait-on nécessaire qu'il vît le corps ? Il espérait bien que non. À quoi pourrait-il être bon ?

— Vous feriez mieux d'appeler Joyce. Dites-lui de prévenir le docteur Walsh.

— C'est déjà fait.

— Bon. Très bien. Qui a découvert le corps ?

— Un certain Mel Daniels. Acteur lui aussi.

— Bon. Je crois qu'il vaut mieux que je commence par lui.

— Vous voulez que j'appelle le capitaine Garrett ?

Oh ! oui, certainement il y tenait beaucoup. Vivement que le capitaine Barrett grimpe donc cet escalier ! Mais quelque chose lui fit dire :

— Pas encore. Établissons d'abord nettement les faits.

— D'accord, capitaine.

Sondgard revint dans la salle de répétitions.

— Bob, dit-il, y a-t-il un local que je puisse utiliser pour mes interrogatoires ?

Haldemann se leva, enchanté de pouvoir se rendre utile.

— Ma foi, dit-il, la cuisine, je pense. Je crois que ce serait le mieux... À moins que vous ne vouliez vous installer au théâtre. Vous pourriez utiliser mon bureau...

— Non, la cuisine ira très bien. Parfait, Bob, je sais où c'est. (Il regarda autour de lui.) Mel Daniels ?

Un jeune homme au visage couleur de cendres se leva en chancelant. Une vingtaine d'années, vêtu d'un pantalon de gabardine froissé et d'une chemise blanche à manches courtes. Ce fut le professeur Sondgard qui le catalogua : le pitre de la classe, beaucoup de facilité, consacrait cinquante pour cent de ses efforts à ses études, des histoires de temps à autre avec le doyen pour avoir participé à des descentes chez les filles, allumé des feux de joie sur la grand-place de la ville ou peinturluré la statue du fondateur de l'établissement. Mais ce fut le capitaine Sondgard qui lui dit :

— Voudriez-vous venir avec moi, je vous prie ?

Il le précéda dans le hall et dit à Mike Tompkins :

— Quand le docteur Walsh arrivera, conduisez-le tout de suite au premier. Demandez aux autres de rester ici, et je les interrogerai les uns après les autres.

— Entendu. Vous voulez le magnétophone ?

— Ah ! oui. Bonne idée !

Sondgard et Mel Daniels traversèrent le hall et entrèrent dans la cuisine où ils s'assirent chacun d'un côté de la table. Sondgard sortit ses cigarettes et en offrit une au jeune homme qui l'accepta avec gratitude.

— Ça secoue, hein ? fit Sondgard.

— Je ne voudrais pas bisser ça, dit l'autre en ébauchant un sourire mal assuré.

Mike Tompkins arriva sur ces entrefaites avec le magnétophone qu'il brancha ; il mit en place une bobine neuve, installa le micro sur son petit piédestal au milieu de la table et déclara :

— Tout est paré, capitaine.

— Merci, Mike.

Mike repartit pour monter la garde dans le hall et Sondgard mit l'appareil en marche. Tout en se trouvant un tantinet ridicule, il annonça :

— Interrogatoires préliminaires dans l'affaire du meurtre de... Oh ! merde ! (Il arrêta l'appareil.) Comment s'appelait-elle ?

— Prude. Heu... Prude... j'ai oublié son nom de famille.

— Attendez !

Sondgard s'avança sur le pas de la porte et cria à Mike :

— Comment s'appelait-elle ?

— Je ne sais pas.

— Renseignez-vous !

Mike ouvrit la porte de la salle de répétitions et alla se renseigner, puis il revint dire à Sondgard :

— Prude Walker.

— Prude, c'est un surnom, voyons !

— Attendez, fit Mike. (Il repartit aux nouvelles et revint.) Cynthia, Cynthia Walker.

Sondgard se rassit à la table de cuisine, remit la bande magnétique à son point de départ et reprit :

— Interrogatoires préliminaires dans l'affaire du meurtre de Cynthia Walker. 6 juin, seize heures quarante-sept. Premier témoin, Melvin... c'est bien ça ? Melvin ?

— Oui.

— Melvin Daniels.

— En fait, c'est mon nom de théâtre. Mel Daniels. Vous voulez mon vrai nom ?

Sondgard le regarda.

— Votre nom de théâtre me suffit. C'est vous qui avait découvert le corps, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Racontez-moi ça.

— M. Haldemann m'avait dit de monter me choisir une chambre. Au premier étage, toutes les chambres étaient occupées, alors je suis allé au second. J'essayais les portes en en cherchant une qui ne fût pas fermée à clé, car toutes celles qui étaient déjà occupées se trouvaient bouclées. Sa... sa porte n'était pas fermée à clé. Je suis entré, je l'ai aperçue et j'ai vomi dans le couloir. Ensuite je me suis précipité au rez-de-chaussée pour appeler au secours. M. Schoen, le metteur en scène, est grimpé voir parce que je ne voulais pas remonter, et il a téléphoné à la police.

— Et quand avez-vous vu Miss Walker en vie pour la dernière fois ?

— Lorsque je suis arrivé, cet après-midi.

— Vous n'êtes arrivé que cet après-midi ?

— J'ai un jour de retard. Des amis avaient organisé une soirée pour fêter mon départ et...

— Bon. Quelle heure était-il la dernière fois que vous avez vu Miss Walker en vie ?

— À peu près quatre heures moins le quart, je pense. J'ai pris le car à trois heures et Mary Ann McKendrick est venue me chercher en ville à trois heures et demie, peut-être trente-cinq; nous sommes venus directement ici où j'ai fait sa connaissance.

— Vous parlez de Miss Walker ?

— Exactement.

— C'est donc la seule fois où vous l'avez vue vivante ?

— Oui, monsieur.

— Et comment se comportait-elle ? Paraissait-elle avoir peur, être préoccupée ?

— Non, monsieur. Elle... oh ! elle a flirté un peu avec moi...

— Bien.

Sondgard prit son temps pour allumer une cigarette et réfléchir à la question qu'il allait poser ensuite. Il serait bon, sans doute, d'avoir l'emploi du temps précis de tout le monde. Il lui fallait avoir quelque chose à remettre au capitaine Garrett quand il arriverait. Il reprit donc :

— Bon, j'aimerais maintenant avoir un compte rendu précis de vos faits et gestes de cet après-midi, depuis le moment où vous avez vu Miss Walker vivante vers trois heures quarante-cinq jusqu'au moment où vous l'avez trouvée morte à... vers quelle heure ?

— Quatre heures trente.

— Bon, donc quarante-cinq minutes en tout. Oh ! au fait, où était Miss Walker quand vous l'avez vue pour la première fois ?

— Au théâtre. À la caisse.

— C'était à trois heures quarante-cinq. Qu'avez-vous fait ensuite ?

Daniels donna le compte rendu détaillé de ses faits et gestes, au cours des trois quarts d'heure suivants. Comme Haldemann lui avait fait visiter le théâtre en le présentant aux autres membres de la troupe, Daniels put également lui donner des renseignements fragmentaires sur ce que faisaient presque tous les autres durant la même période. Sondgard l'écouta attentivement et, bien que tout fût enregistré, il prit quand même quelques notes. Il pensait qu'elles pourraient lui servir quand il parlerait aux autres.

Sondgard remercia Daniels de son concours et lui déclara :

— Dites au sergent que je voudrais maintenant voir Bob Haldemann. Après, vous attendrez dans la salle des répétitions, s'il vous plaît.

Le capitaine Garrett voudrait sans doute procéder de nouveau à l'interrogatoire de tout le monde. Sondgard se demanda combien de questions importantes il avait oublié de poser.

Haldemann ne tarda pas à se montrer et confirma l'emploi du temps de Daniels, puisqu'il avait été avec lui depuis trois heures quarante. Daniels et lui s'étaient séparés dans le hall, juste avant la découverte du cadavre. Haldemann avait déjà regagné son bureau, et Will Henley, l'un des comédiens, était venu le chercher après que Ralph Schoen fut monté pour constater que Prude Walker avait vraiment été assassinée. De la victime, il dit :

— C'était une fille très gaie, Eric. Un peu flirteuse, je crois, mais sans arrière-pensées.

— Est-ce que quelqu'un aurait pu se méprendre et croire qu'elle avait vraiment des intentions ?

— Je ne vois pas comment. Tout cela était trop innocent. Elle n'avait que dix-neuf ans ; elle s'amusait, voilà tout. Je ne pense pas que personne ait pu s'imaginer qu'elle lui faisait des avances pour de bon. Elle était simplement... je ne sais pas comment vous expliquer ça, Eric. C'était tout bonnement une fille pleine de santé, heureuse de vivre et qui s'amusait beaucoup de découvrir qu'elle était une femme : c'était tout nouveau pour elle. Je suppose qu'elle était vierge ; à vrai dire, je serais extrêmement surpris si elle ne l'était pas.

Il ne put rien ajouter. La victime, comme les autres membres de la troupe, n'était arrivée que la veille. Il ne pensait pas qu'aucun des comédiens eût fréquenté Prude Walker avant de la rencontrer ici. Personne, à sa connaissance, ne s'était montré particulièrement empressé ni particulièrement hostile à son égard depuis vingt-quatre heures que la troupe était rassemblée. Sondgard lui demanda :

— Tous les membres de la troupe sont dans la salle de répétitions ?

— Tous sauf Mary Ann ; elle est à la caisse. Et Tom Burns. Vous vous rappelez, notre régisseur. Il doit être à l'auberge. Je ne l'ai pas vu depuis ce matin.

Sondgard se souvenait bien de Tom Burns. Burns, paraît-il, n'avait pas dessaoulé depuis dix ans. Comme régisseur, c'était un homme précis, compétent et consciencieux, mais dès qu'il cessait de travailler ou de dormir, il buvait.

— Bon, fit Sondgard. Je verrai Tom plus tard. Tenez... dit-il en lui tendant son carnet et son stylo, faites-moi une liste de la troupe pour cette saison.

Haldemann s'exécuta. Lui compris, il y avait quinze noms sur la liste. Sondgard l'examina en secouant la tête. Il en aurait pour des heures à interroger tous ces gens. Il soupira et dit :

— Bon, je vais interroger Arnie, maintenant.

Mais les interrogatoires lui prirent moins de temps qu'il n'avait cru. Arnie Kapow avait passé tout l'après-midi dans l'atelier de Perry Kent tout l'après-midi sur le plateau à régler les éclairages. Aucun d'eux ne

savait rien du meurtre. Ils ne pouvaient pas davantage l'avoir commis : ils avaient un alibi. Les interrogatoires suivants apprirent à Sondgard que Mary Ann McKendrick n'avait cessé d'avoir la grande porte du théâtre sous les yeux entre trois heures quarante et quatre heures trente, et que la porte de derrière, c'est-à-dire l'entrée des artistes, se trouvait à proximité de l'endroit où deux des jeunes comédiennes, Linda Murchieson et Karen Leacock, lavaient des toiles de décors. Elles n'avaient vu personne non plus durant cette période, sauf Mel Daniels et Bob Haldemann.

Après Arnie et Perry, Sondgard interrogea Ralph Schoen, qu'il trouva encore plus gras que l'année précédente, Schoen avait passé tout l'après-midi dans la salle des répétitions au rez-de-chaussée. Les portes étaient fermées, si bien que n'importe qui aurait pu entrer dans la maison sans être vu. Schoen pouvait se porter garant de Loueen Campbell et de Richard Lane, qui avaient surtout répété; aucun d'eux n'avait à aucun moment quitté la salle. Il pensait que tous les autres avaient dû s'absenter un instant au cours de l'après-midi, mais il était incapable de préciser à quelles heures.

Loueen Campbell et Dick Lane, interrogés après Schoen, ne purent que confirmer les précédentes déclarations, sans rien pouvoir y ajouter.

Alden March était le seul autre comédien qui avait déjà joué au théâtre de Cartier Isle les étés précédents. Sondgard le connaissait, tout comme les autres, car il avait pris l'habitude, ces dernières années, de s'arrêter à la maison occupée par les comédiens, en fin de soirée, après la représentation, pour prendre une tasse de café dans la cuisine avec Bob, Ralph et les acteurs.

Alden March entra, jeta un coup d'œil circulaire et remarqua, avec un sourire attristé :

— Nous ne nous retrouvons pas dans la joyeuse ambiance des autres années, mon pauvre Eric. Mais je suis quand même bien content de vous voir.

Alden était homosexuel; ce n'était un secret pour personne. Mais il gardait ses opinions pour lui et ne cherchait point à les imposer à ceux qui ne partageaient pas ses penchants, si bien qu'il n'avait jamais d'histoires. Il parvenait même à passer ses étés sans difficulté en

partageant une chambre avec Tom Burns qui, lui, alliait à une ivrognerie perpétuelle, une lubricité caractérisée, totalement orientée vers le beau sexe.

Alden n'avait rien de particulièrement mièvre, ni aucune des attitudes pseudo-féminines souvent adoptées par les homosexuels. Il était en fait très viril dans ses façons comme dans son physique, ce qui avait amené plus d'une femme à s'offrir à lui pour tenter bravement de lui démontrer l'hérésie de ses errements. Mais aucune de ces missionnaires ne l'avait jusqu'alors converti.

Il n'avait rien à ajouter à ce que Sondgard savait déjà. Il avait passé l'après-midi dans la salle des répétitions. Il s'était absenté à peu près cinq minutes entre deux heures et demie et trois heures, et il se rappelait vaguement que d'autres en avaient fait autant, mais il ne pouvait donner aucune précision d'horaire. Il avait porté toute son attention sur la répétition.

Après avoir entendu Alden, Sondgard s'accorda un répit afin d'examiner les déclarations qu'on lui avait faites et voir s'il n'avait rien négligé d'important. Il avait pour l'instant interrogé huit personnes. Sur ces huit, six avaient un alibi : Arnie Kapow et Perry Kent étaient au théâtre, Ralph Schoen et Loueen Campbell avec Dick Lane dans la salle des répétitions, Bob Haldemann avec Mel Daniels. Daniels aurait dû être vraiment considéré comme hors de cause lui aussi, mais Sondgard hésitait à l'éliminer. Il y avait la vague possibilité que Daniels l'eût tuée lui-même et eût fait semblant ensuite de découvrir le corps. Mais en avait-il eu le temps ? Haldemann l'avait quitté, il était monté et redescendu en courant, le tout en cinq minutes à peu près. Aurait-il pu commettre un meurtre au cours de ces cinq minutes ? C'était peu probable. Il y avait donc là une possibilité, mais pas du tout une probabilité.

Il en était de même d'Alden March. Alden avait pu en fait quitter la salle de répétitions une heure plus tard qu'il ne l'affirmait. Il n'avait pas d'alibi à toute épreuve. Mais Alden était un suspect encore plus improbable que Daniels, s'il s'agissait véritablement d'un crime sexuel.

Sur les huit, Sondgard avait donc six impossibilités et deux improbables. Enfin on pouvait aussi penser que l'assassin était

quelqu'un de l'extérieur, étranger à la troupe.

Il allait tâcher d'examiner la situation froidement. Il allait supposer, pour l'instant, que le meurtrier était une des quinze personnes figurant sur la liste dressée par Bob. Six étaient éliminées, deux presque. Il en restait donc sept, quatre hommes et trois femmes. S'il s'agissait d'un crime sexuel, la liste se réduisait à quatre. Trois comédiens et le régisseur : Ken Forrest, Will Henley, Rod McGee et Tom Burns.

Sondgard ne voulut pas s'y mettre tout de suite et commença par convoquer Linda Murchieson et Karen Leacock qui confirmèrent simplement les dépositions précédentes : ni l'une ni l'autre n'avait vu d'étranger rôder dans les parages. Il ne restait plus maintenant que Mary Ann McKendrick et les quatre hommes.

Sondgard n'avait que très peu de questions à poser à la jeune fille. Elle se contenta d'appuyer la déposition de Mel Daniels, et précisa également que ni Perry Kent, ni Arnie Kapow n'avaient quitté le théâtre par la porte de devant. Enfin elle assura que Bob Haldemann, comme il l'avait déclaré, était revenu au théâtre à quatre heures trente après avoir laissé Daniels à la maison.

Elle ajouta quand même un détail intéressant.

— Quand j'ai ramené Mel Daniels de la ville, Prude était à la caisse. Elle m'a demandé de la remplacer un moment. Elle avait des mocassins qui la serraient et elle voulait mettre à la place des chaussures de tennis.

— C'était à trois heures trente ?

— Je crois. À peu près. Quand je suis arrivée avec Mel Daniels.

— Elle a donc quitté le théâtre à trois heures quarante pour aller à la maison. A-t-elle rencontré quelqu'un dehors, a-t-elle dit qu'elle avait un rendez-vous ?

— Non, elle n'a rien dit. Sauf qu'elle voulait changer de chaussures. Et je n'ai vu absolument personne devant le théâtre.

— Vous ne vous êtes pas inquiétée de ne pas la voir revenir ?

Elle parut un peu gênée.

— Je sais qu'il ne faut pas dire du mal des morts, déclara-t-elle d'un ton un peu guindé. Mais Prude n'avait pas l'air très... consciencieuse.

Franchement, ça ne m'a pas surpris de la voir rester absente près d'une heure.

— Parfait. Merci, Mary Ann. J'aimerais que vous restiez encore un moment si vous le pouvez. Téléphonez à votre mère, si vous voulez. Vous n'avez qu'à attendre dans la salle des répétitions avec les autres.

— Mais il faudrait que quelqu'un reste à la caisse pour répondre au téléphone.

— Bob n'a qu'à s'en charger. Ou bien qu'il envoie un des hommes que j'ai déjà interrogés. Pas une fille.

— Ah ! bon, très bien.

Tom Burns arriva au moment où elle quittait la cuisine. Frisant la quarantaine, il avait près d'un mètre quatre-vingts et présentait quelques signes de délabrement : tendance à l'embonpoint, épaules voûtées... Son visage était rougeaud et ses cheveux, secs et d'un brun roux, commençaient à se clairsemer.

Bien entendu, il était ivre. Pas plus que d'habitude, mais pas moins. L'ivresse chez Tom ne se révélait que dans la prudente lenteur de ses mouvements et de son élocution, ainsi que dans son regard un peu flou. On avait l'impression qu'il avait du mal à accommoder. Il entra en disant :

— Ah ! Voici l'été ! Maintenant, au moins, on est officiellement en été. Notre protecteur est arrivé. Ça fait plaisir de vous voir, Eric !

— Vous êtes resté à l'auberge tout l'après-midi, Tom ?

— Qu'est-ce que c'est que ça, un magnétophone ?

— Oui. Vous étiez à l'auberge ?

Burns fronça les sourcils et prit un air ému.

— C'est grave, Eric ? C'est vraiment grave ?

— Une jeune fille a été assassinée ici, cet après-midi, Tom.

— Assassinée ! Bon Dieu, Eric ! Une des filles de la troupe ? Qui ça ?

— Elle s'appelait Prude Walker.

— Walker. Prude Walker. (Burns se livra à toutes sortes de contorsions faciales pour montrer qu'il réfléchissait intensément. On aurait dit un acteur de film muet, exagérant toutes ses expressions comme pour se parodier lui-même. Il avait une petite moustache en brosse, de la même couleur brun-roux que ses cheveux, qui faisait très film muet, elle aussi.) Prude Walker, répéta-t-il. Voyons, laquelle est-

ce ? Nous ne sommes réunis que depuis hier, vous savez ; il y a trois nouvelles. Attendez. Ce n'est pas la blonde plantureuse ?

— Je n'en sais rien. Je ne l'ai jamais vue.

— Prude... Mais si, ça doit être celle-là. Formidable, Eric, absolument formidable. Un vrai Rubens. Balancée, je ne vous dis que ça. Débordante de chairs succulentes. Et avec ça une croupe de jument, Eric. Des lolos d'un blanc nacré pareils à de gros oreillers !

— Je vous ai dit qu'elle avait été assassinée, Tom.

— Oh ! (Il ouvrit de grands yeux et porta la main à sa bouche comme pour y bloquer les paroles qui risquaient d'en sortir.) Je n'y pensais même pas ! Oh ! mon Dieu, Eric, quelle façon de parler ! Eric, parole d'honneur, je n'y réfléchissais même pas ; je disais n'importe quoi, vous savez comment je suis.

— Mais oui, Tom.

— Assassinée, mon Dieu ! Comment accepter une nouvelle pareille comme ça, à brûle-pourpoint ? On parle d'une fille... je l'ai encore vue ce matin au petit déjeuner... Elle a vraiment été tuée, Eric ?

— Vraiment.

— Bon sang, quel dommage ! Je le dis en toute sincérité, Eric, vous savez. Une jeune fille comme ça, c'est navrant. Quel gâchis ! Allons, voilà que je recommence.

Burns semblait vraiment plus ému et plus déconcerté que Sondgard ne l'avait jamais vu, mais Sondgard comprenait pourquoi. Il ignorait quels ennuis avait éprouvés Burns, mais il devinait que depuis maintes années il avait résolu de les noyer dans l'alcool. Il se maintenait anesthésié par l'alcool, de façon à n'être jamais obligé de prendre quoi que ce soit au sérieux. Mais un événement comme celui-là, le meurtre d'une jeune fille, était une réalité si puissante et si dramatique que Tom Burns ne parvenait pas à la noyer ni à l'estomper.

Pour aider Burns à retrouver ses esprits, tout autant que pour poursuivre l'interrogatoire, le policier revint à sa première question.

— Vous êtes resté à l'auberge tout l'après-midi, Tom ?

— Mais oui, bien sûr. Vous me connaissez. J'y traîne depuis le petit déjeuner. J'ai regardé un moment les voiliers. J'ai refait connaissance avec Henry, le barman.

— Et vous n'avez aucune idée à propos de ce meurtre ? Personne ne vous a semblé en vouloir à cette fille, ou au contraire... heu...

— Avoir envie de se l'envoyer ? Voyons, Eric, tous ceux qui la voyaient avaient envie de se l'envoyer. Mais, si c'est ce que vous voulez dire, je n'ai vu personne la suivre la langue pendante et la bave aux lèvres.

— Oui, c'est à peu près ce que je veux dire.

— C'est quelqu'un d'ici qui a fait le coup ? C'est ça, Eric ?

— Je ne sais pas encore. Ça se pourrait.

— Quelle honte, Eric ! Quelle affreuse honte !

Sondgard arrêta de nouveau le magnétophone.

Il n'avait plus de questions à poser à Tom Burns.

— Voulez-vous attendre un moment avec les autres dans la salle des répétitions ? Et faites venir... (Il consulta la liste de Bob Haldemann.) Faites venir Ken Forrest.

— Entendu. C'est vraiment navrant, Eric. Dommage, que vous ne l'ayez pas connue !

Ken Forrest arriva tout de suite. Il devait avoir dans les vingt-cinq ans, un mètre quatre-vingts, des cheveux noirs taillés en brosse et l'air grave. Sondgard lui montra la chaise de l'autre côté de la table, et Forrest s'assit sans rien dire. Sondgard remit le magnétophone en marche en déclarant :

— Interrogatoire préliminaire de Ken Forrest. C'est Kenneth, votre prénom.

— Oui, monsieur. (Il parlait à voix basse, d'une façon presque imperceptible tout en scrutant Sondgard d'un regard perçant.)

— Parlez un peu plus fort, voulez-vous ?

— Excusez-moi, monsieur. Oui, je m'appelle Kenneth.

— Quelle est votre adresse habituelle ?

— 392 Ouest, Quinzième Rue, New York. Appartement 3 B.

— C'est votre première année ici, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Pourriez-vous me donner un bref aperçu de ce qu'a été votre vie jusqu'à cette année ? Vous comprenez, je ne vous connais pas encore, alors que j'ai déjà eu l'occasion de rencontrer la plupart de vos camarades les années précédentes.

— Oui, monsieur. Vous pensez que le coupable est l'un d'entre nous.

— Je crois que c'est possible, oui.

— Un bref résumé, m'avez-vous dit, monsieur ? Je suis né à Lincoln, dans le Nebraska et j'ai habité là-bas jusqu'à l'âge de dix-neuf ans. Puis je me suis engagé dans l'armée et j'y ai passé trois ans, en grande partie au Japon. Une fois démobilisé, je suis parti pour New York. C'était il y a trois ans. J'ai fait pas mal de métiers, surtout du travail de bureau, et j'ai suivi des cours d'art dramatique. J'ai eu de petits rôles dans deux pièces que donnaient de petits théâtres et j'ai joué en tournée *Love Among the Falling Stars*. L'été dernier, j'ai appartenu à la troupe Kellsville, dans le Maine. J'ai ma carte du syndicat des Acteurs ; c'est pour ça que j'ai pu être engagé ici.

— Pourquoi n'êtes-vous pas retourné cette année dans ce théâtre du Maine ?

— Ils ont fait faillite l'année dernière, monsieur.

— Je vois. Vous n'avez jamais eu d'histoires avec la police ? Je ne parle pas, bien entendu, de contraventions pour stationnement illicite ou de choses comme ça.

Forrest eut un petit sourire crispé.

— Même pas de contraventions, monsieur. Je n'ai jamais eu la moindre histoire.

— Bon. Alors, cet après-midi, vous étiez bien dans la salle de répétitions, n'est-ce pas ?

— En effet, monsieur.

— Avez-vous quitté la salle à un moment quelconque ?

— Oui, monsieur. Vers trois heures, je crois, je suis monté aux toilettes.

— Combien de temps êtes-vous resté absent ?

— Cinq ou dix minutes.

— C'était vers trois heures ?

— Oui monsieur. Je regrette de ne pas pouvoir vous donner une heure plus précise.

— Ça ne fait rien. Vous n'avez pas remarqué si d'autres que vous ont quitté la salle à un moment quelconque ?

— Oh ! si, monsieur. La plupart, en fait. Mais si vous voulez savoir qui est sorti à tel ou tel moment, je crois malheureusement ne pas être

en mesure de vous aider. La plupart du temps, je regardais M. Schoen. Le metteur en scène a un rôle vraiment capital dans toute entreprise théâtrale. C'est de lui, et de lui seul, que dépend le succès de l'affaire ; si la pièce est bien montée, avec des artistes bien dressés et une troupe douée d'un bon moral, ce sera grâce à lui ; en revanche, si elle est mal montée, si les comédiens jouent mal et sont en proie à toutes sortes de rivalités, ce sera sa faute. J'observais donc M. Schoen pour voir sur quel genre de saison je pouvais compter.

— Ah ? Et à quelle conclusion êtes-vous parvenu ?

— Vraiment, je ne crois pas que ce soit un festival particulièrement brillant, monsieur.

C'était tout ce qu'il pouvait dire. Sondgard lui posa quelques autres questions, mais sans résultat. Il n'avait pas remarqué d'inconnu dans les parages, il n'avait vu personne manifester un intérêt particulier à l'égard de Prude Walker ; il n'avait observé chez elle aucune appréhension, la dernière fois qu'il l'avait vue, le matin même au petit déjeuner.

Ce fut ensuite le tour de Will Henley. C'était un garçon trapu, dans les trente ans, au visage empâté, qui aurait pu convenir au Falstaff de Shakespeare. Il portait un pantalon marron et une chemise polo fauve, tendue sur son torse puissant et son ventre plus massif encore. Il s'assit, Sondgard fit son annonce habituelle avant de demander :

— Votre adresse ?

— 192 Ouest, Soixante-douzième Rue, New York.

— C'est votre première saison ici ?

— S'il y a une saison, oui.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Ce... Je peux fumer ?

— Allez-y.

Sondgard attendit qu'Henley eût allumé une cigarette, sans se presser. Il se demanda si c'étaient les façons habituelles d'Henley ou bien s'il cherchait à se montrer désagréable parce que Sondgard était flic, ou parce qu'il regrettait tout simplement d'avoir accepté cet engagement pour l'été.

Comme Henley, après avoir enfin allumé sa cigarette, se taisait toujours, Sondgard répéta sa question :

— Qu'entendez-vous par : s'il y a une saison ?

— Nous sommes censés débiter dans une dizaine de jours. Si cet assassinat n'est pas tiré au clair d'ici là, est-ce que vous nous laisserez ouvrir le théâtre ?

— Pourquoi pas ?

Henley haussa les épaules.

— Très bien, dit-il, comme si la question se trouvait réglée pour l'instant. Mais s'il y a d'autres meurtres ?

— Vous croyez qu'il y en aura ?

Henley désigna de la tête la maison.

— C'est ce qu'ils m'ont tout l'air de penser, eux.

— Pourquoi ?

— Un détraqué ne se contente pas de tuer une fois. Vous estimez que c'est l'un de nous, n'est-ce pas ?

— Pas forcément.

— Eux le croient.

— Et vous ?

Henley haussa encore les épaules et aborda un autre aspect de l'affaire :

— D'ailleurs, dit-il, ils parlent déjà de s'en aller !

— Les autres comédiens ?

— Toute la troupe. Personne n'a envie d'être la prochaine victime !

Sondgard commençait à s'agacer. Les façons de Henley semblaient vaguement laisser entendre qu'on ne pouvait guère compter sur Sondgard pour tirer au clair cette affaire-là et que les gens du cru se trouvaient pour ainsi dire livrés à eux-mêmes. Sondgard ne cessait de se répéter qu'il manquait de compétence et d'expérience dans un cas comme celui-là, mais il n'aimait pas se l'entendre dire par un autre.

Il ne réussit pas à dissimuler son irritation lorsqu'il dit :

— Nous ferons de notre mieux pour éviter qu'il y ait une nouvelle victime. Mais auparavant, je voudrais bien reprendre l'interrogatoire.

Comme toujours, Henley répondit en haussant les épaules. Tout, dans son attitude, disait qu'il ne craignait nullement d'être déçu par Sondgard puisque, de toute façon, il ne s'attendait pas à grand-chose de sa part.

— Pour commencer, je voudrais que vous me donniez un bref *curriculum vitae*. Ce que vous avez fait, où vous avez vécu.

— Bien sûr ! (Même dans ces deux mots, il y avait un je-ne-sais-quoi de vaguement insultant. Henley secoua les cendres de sa cigarette, puis se renversa sur sa chaise, les yeux au plafond, et se mit à réciter.) Je suis né à Boston et j'ai grandi un peu partout dans le vaste monde. Mon père est officier. Il voulait que j'entre à West Point, mais une enfance passée dans des bases militaires m'a suffi. Je me suis engagé lors de mon dix-huitième anniversaire, et ça a réglé la question. Mon père ne me pardonnera jamais d'avoir été simple soldat. Quand j'ai été démobilisé, au moment de mon vingt et unième anniversaire, je suis parti pour Los Angeles. J'ai été démobilisé au Texas et j'étais prêt à aller n'importe où. Je me suis donc rendu à Los Angeles. J'ai traîné là un an, j'ai fait la connaissance de quelques acteurs et je me suis intéressé au théâtre. Mais là-bas, la grande ambition des gens, c'est de devenir le héros d'une série de westerns, et ça, vraiment, c'est aussi moche que l'armée. Je suis donc parti pour New York. J'ai joué dans quatre pièces, toutes dans de petits théâtres ; j'ai obtenu trois petits rôles à la télévision, l'un dans un mélo, un autre dans une scène de foule et un autre encore dans un film publicitaire : j'étais membre d'une équipe de rugby et nous cavalcions sur un terrain en nous lançant une boîte de flocons d'avoine. L'avant-dernier été, j'ai joué dans la troupe du «Théâtre sous tente» à Pillicoke, en Pennsylvanie. L'été dernier, j'étais dans la troupe du «Cheval Noir», à Estes Park, dans le Colorado. Et cet été, me voilà ici.

— Vous ne passez jamais plus d'un été dans le même théâtre ?

— Pourquoi pas ? Ça me permet de changer de villégiature chaque été !

— Je comprends. Et que faites-vous pour gagner votre croûte, à New York, quand vous ne jouez pas ?

— Je touche l'allocation de chômage.

— Vous suivez des cours d'art dramatique ?

— Non. C'est trop tarte. Ça ne sert qu'à donner des illusions aux paumés !

De nouveau, c'était le professeur Sondgard plutôt que l'inspecteur Sondgard qui examinait et cataloguait ce jeune homme. Encore un

type d'étudiant qu'on rencontre dans les universités : arrogant, avec des idées bien arrêtées, mais l'esprit vif et capable d'appuyer ses vantardises en jouant la comédie. Ce genre d'individus ne pouvaient généralement compter que sur la souplesse et les facultés d'adaptation de la jeunesse ; mais, une fois la jeunesse envolée, ils restaient amers et déçus.

Un peu moins agacé depuis qu'il avait situé Henley, Sondgard lui demanda :

— Quel âge avez-vous ?

— Vingt-sept ans.

Il ne lui restait donc que quelques années avant le déclin. Il ferait bien d'en profiter. Sondgard jeta un coup d'œil sur ses notes et reprit :

— Avez-vous jamais eu d'ennuis avec la police ? À part des histoires de stationnement et des choses comme ça ?

— Ivresse et tapage sur la voie publique, une fois à Los Angeles, dit Henley avec une belle insouciance. On avait organisé une petite fête, en bande, sur la plage... Ça a un peu dégénéré.

— C'est tout ?

— C'est tout.

— Bon. Revenons à cet après-midi. Vous étiez à la répétition.

— Si on peut employer ce terme.

— Ça ne vous a pas plu ? demanda Sondgard.

— Des amateurs qui touchent un cachet, voilà ce que c'est, dit Henley.

— Aujourd'hui, c'était la première journée de répétitions, n'est-ce pas ?

— On n'a pas besoin de sentir un œuf pourri pendant une heure pour savoir qu'il est mauvais.

— Bon, nous n'avons pas à nous occuper de ça. Donc, vous étiez à la répétition. Avez-vous quitté la salle à un moment quelconque ?

— Bien sûr. De toute façon, pour la plupart d'entre nous, c'était une perte de temps de rester là, Campbell et Lane étaient les seuls à répéter !

— À quelle heure êtes-vous sorti ?

— Vers deux heures et demie.

— Et pendant combien de temps ?

— Un quart d'heure, vingt minutes. Je suis monté fumer une cigarette.

— Vous êtes donc revenu vers trois heures moins le quart.

— À peu près.

— Oui, à peu près. Vous rappelez-vous avoir vu encore quelqu'un s'absenter à un moment quelconque pendant l'après-midi ?

— Je pense bien ; ils sont tous sortis, tôt ou tard. Ça n'était pas ce qu'on appelle un après-midi « inspiré ».

— Est-ce que quelqu'un est sorti après que vous êtes allé fumer une cigarette ?

— Je n'en sais rien, dit Henley en haussant les épaules. Oui, je suppose. Je n'y ai guère fait attention.

— Mais vous ne vous passionniez pas non plus pour la répétition. À quoi pensiez-vous ?

— À New York. Je me disais que j'aurais dû rester là-bas, cet été. (Il eut soudain un sourire extraordinairement franc et charmant.) Je savais bien que ça arriverait, avant même que cette fille se fasse tuer.

— Avant qu'elle se fasse tuer ?

— Vous ne l'avez jamais vue à l'œuvre, non ?

— Non.

— C'était une allumeuse... Alors quelqu'un a fini par s'enflammer !

— À vous aussi, elle a fait des avances ?

Le sourire de Will Henley se fit cette fois ironique.

— Je porte un pantalon, dit-il. Ça veut donc dire que oui. Mais ça ne veut pas dire que je l'ai tuée. Je n'ai pas besoin de les tuer, moi !

— Bon, dit Sondgard en se demandant ce que Joyce penserait de ça en tapant l'interrogatoire à la machine. Je crois que c'est tout. Voulez-vous m'envoyer Rod McGee ?

— Certainement.

Henley se leva et Sondgard comprit alors pourquoi on lui avait fait incarner un joueur de rugby dans un film publicitaire. Sans être particulièrement grand – environ un mètre soixante-dix – il avait quelque chose de massif. Au premier abord, il donnait l'impression d'être gras, mais il ne l'était pas. Will Henley était bien bâti et sans doute très costaud.

Henley sortit et, une minute après, Rod McGee entra. Le contraste entre les deux jeunes gens était frappant. McGee était tout mince et sec comme un coup de trique. Il semblait irradier de l'énergie nerveuse; il eût suffi, semblait-il, de le toucher pour faire jaillir une étincelle. Alors que Will Henley paraissait un peu plus que ses vingt-sept ans, Rod McGee avait l'air plus jeune que son âge. Il avait un visage osseux dénué de charme, des yeux bruns extraordinairement brillants et l'air ardent et passionné d'un adolescent.

Il entra d'un pas vif et se précipita vers la chaise.

— Rod, c'est le diminutif de quoi ? Robert ?

— Non, je m'appelle Fredric, et ça a donné Fred, et puis Rod.

— Bien. Excusez-moi un instant. (Il mit le magnétophone en marche et dit.) Interrogatoire préliminaire de Fredric McGee dit Rod McGee. Quel âge avez-vous, Rod ?

— Vingt-six ans.

— Et quelle est votre adresse ?

— Vous voulez celle de mes parents ou celle où j'habite à New York ?

— Vous avez une adresse fixe à New York ?

— Oui, 37 A Carmine Street.

— Avez-vous déjà travaillé dans ce théâtre avant cet été ?

— Non, jamais. Je suis arrivé hier. C'est la première fois que je viens dans la région : ça me plaît.

— Bon. Maintenant, voulez-vous me donner votre *curriculum vitae*. Où vous avez vécu, ce que vous avez fait, notamment au théâtre.

— Bon, voyons... Vous voulez des adresses ?

— Non, simplement la ville et à quelle période vous avez habité là.

— Bon, attendez. D'abord, Albany, dans l'État de New York. Je veux dire que c'est là que je suis né. Et que j'ai été élevé. J'ai fait des travaux à mi-temps quand j'étais gosse... Ça vous intéresse ?

— Non, pas particulièrement.

— Bon, alors en sortant de l'école supérieure, je suis allé... Oh ! vous voulez le nom de l'école ?

— Ce n'est pas votre enfance qui m'intéresse principalement.

— Oh ! Bien... Et l'université ?

— Vous êtes allé à l'université ?

— Oui, monsieur, bien sûr. À Monequois, dans l'État de New York. J'ai suivi les cours d'art dramatique et de littérature américaine pour la licence. Et puis j'ai fait mon service, juste en sortant de l'université. On m'a fait faire mes classes au Texas, et puis on m'a envoyé dans le New Jersey et à Rhode Island. Revenu à la vie civile, je suis allé à New York suivre des cours de théâtre. J'avais une lettre d'introduction de mon professeur de Monequois pour Jule Kemp. Le professeur, vous connaissez ? Et j'ai travaillé avec lui depuis.

— Vous avez joué en tant que professionnel ?

— Oh ! Jule n'aime pas que ses élèves fassent ça, vous savez ; mais j'ai tenu deux ou trois rôles. J'ai joué dans un spectacle pour enfants le samedi et le dimanche en matinée. Et puis des petits trucs à la télévision ; j'ai joué un feuilleton pendant trois semaines.

— Vous avez une carte du syndicat des Acteurs ?

— Oui, bien sûr. J'ai fait mon apprentissage il y a deux ans au théâtre de Binghamton, dans l'État de New York.

— Pourquoi n'y êtes-vous pas retourné cet été ?

— Oh ! vous savez, ce n'est pas une troupe à demeure comme ici ; là-bas, ils font des tournées...

— Bon, parfait. Et l'été dernier ?

— Oh ! l'été dernier, je suis resté à New York. J'avais trouvé un filon pour une boîte qui fabrique une lotion solaire : *Bronzo*. Je faisais le démonstrateur dans les prisunics, les grands magasins. De la bonne camelote, d'ailleurs.

— Vous avez eu d'autres emplois à New York, en dehors du théâtre ?

— Oh ! bien sûr. J'ai travaillé pour une entreprise de déménagement, les Frères Scappali. Et je travaille pour le service de la voirie chaque fois qu'il neige ; vous savez, je déblaie. Et j'ai eu un moment un boulot dans un H.L.M. de la Cinquième Rue Est. J'apprenais à jouer la comédie à une bande de gosses. On a monté : *Notre patelin*. C'était pas mal.

— Bon, dit Sondgard en souriant.

Le contraste entre Rod McGee et Will Henley allait plus loin que dans leur aspect physique. Rod était le garçon plein d'ardeur et de bonne volonté, qui à l'université faisait toujours partie du Comité des

Fêtes, qui n'avait jamais plus de 12 et jamais moins de 6, qui prêtait son argent à tort et à travers et qui, à une réception chez un professeur, aidait la maîtresse de maison à passer les rafraîchissements. Pas par calcul, mais simplement parce qu'il était comme ça.

Sondgard posa la question suivante seulement pour le principe, car il s'attendait à une réponse négative.

— Vous n'avez jamais eu d'ennuis avec la police, à part les contredanses pour stationnement aux endroits interdits et ce genre de choses ?

— Oh ! non. Pas jusqu'à maintenant. C'est-à-dire... Je suppose que je n'ai pas ce que vous appelleriez des ennuis en ce moment, hein ? En tout cas, je n'avais encore jamais eu l'occasion de parler à un policier, sauf peut-être pour demander mon chemin.

— Bon, très bien. Maintenant, cet après-midi. Vous avez passé tout le temps à la répétition, n'est-ce pas ?

— Oh ! naturellement. Dites donc, croyez-vous que nous allons pouvoir continuer ? Oh ! je sais bien que ça paraît terriblement sans cœur de parler de ça, juste après la mort de Prude, mais on discutait justement et on se demandait, vous comprenez...

— Je pense que la pièce sera montée, dit Sondgard en souriant. Il faut que le spectacle continue, en dépit de tout, vous vous souvenez ?

— Bien sûr, je sais. Mais nous étions quelques-uns à penser que ce ne serait peut-être pas possible. Je ne sais pas ; moi, je trouve qu'au fond ça n'a pas grande importance...

— Attendez. (Sondgard trouvait que Rod McGee était le plus difficile de tous à interroger. Il ne cessait de prendre la tangente et il fallait un bulldozer pour le remettre dans le droit chemin.) Pour en revenir à cet après-midi, insista Sondgard, vous dites que vous avez passé *tout* votre temps à la répétition ?

— Oui, bien sûr. Nous avons commencé à...

— Oui, je sais à quelle heure vous avez commencé. (Mais à peine avait-il prononcé cette phrase que Sondgard le regretta ; il craignait de s'être montré bourru. Rod McGee était certainement plein de bonne volonté et ce n'était pas sa faute si, dans son empressement, il se montrait brouillon. Sondgard reprit, plus doucement :) Mais je me

demandais si vous étiez resté tout le temps dans la salle. Vous n'êtes pas du tout sorti pour...

— Ah ! pour aller aux lavabos ! lâcha-t-il. Oh ! mais si ! Vraiment, je suis désolé ! Je ne savais pas ce que vous vouliez dire. Bien sûr. Je suis allé deux fois aux w.-c.

— À quel moment ?

— Peu après deux heures, je crois, et peut-être vers trois heures et demie, quatre heures moins le quart.

— Vous n'avez vu personne dans la maison ni la première ni la seconde fois ?

— Non. Dites, vous croyez que c'était un rôdeur ?

— Ça se pourrait.

— Il y en a qui disent qu'à votre avis c'est l'un de nous. Ça en ferait une histoire, dites donc !

— En effet. Maintenant, avez-vous par hasard remarqué... ?

Mais il ne termina jamais sa phrase. Mike Tompkins passa à cet instant la tête dans l'entrebâillement de la porte et dit :

— Capitaine, je peux vous voir une seconde ?

— Quoi ? Oh ! oui. Tout de suite. (Il arrêta le magnétophone et dit à Rod McGee :) Je crois que c'est tout. Merci de votre concours. Voudriez-vous retourner avec les autres maintenant ? Dites-leur que j'arrive dans un instant.

— Entendu, dit McGee en se levant.

Mike attendait avec impatience sur le pas de la porte, l'air soucieux. Sondgard se leva à son tour et s'approcha en disant :

— Qu'y a-t-il, Mike ?

— Quelque chose que je voudrais vous montrer.

Sondgard le suivit, tous deux emboîtant le pas à Rod McGee dans le hall. McGee entra dans la salle des répétitions. Tom Burns attendait au pied de l'escalier. Il était d'une pâleur anormale.

— C'est Tom qui a découvert ça. Personne d'autre n'est encore au courant.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Il faut que vous voyiez vous-même. Venez, Tom.

— À votre service, dit Burns, mais plutôt à contrecœur, il faut l'avouer.

Les trois hommes montèrent l'escalier et Mike les conduisit dans la salle de bains.

— Tenez, capitaine.

Sondgard regarda dans la direction qu'indiquait Mike. Sur la glace, au-dessus du lavabo, en grosses lettres d'une écriture enfantine, on pouvait lire *je regrette*. Les lettres, tremblées et mal dessinées, occupaient toute la surface du miroir, et le dernier E ne tenait même pas en entier sur la glace. On avait appuyé si fort contre la glace que des morceaux de savon restaient collés çà et là, formant des protubérances sur les lettres. D'autres menus fragments étaient tombés dans le lavabo. La savonnette elle-même, toute pétrie, se trouvait dans le porte-savon.

Sondgard regarda ce griffonnage, en proie soudain à une vague de pitié. Un pauvre être affolé avait tracé ces mots. Sondgard ne doutait pas de la sincérité de ces regrets. Ce malheureux, encore inconnu, poussé par le mal qui lui rongeaient le cerveau, avait violé et tué. Puis, frappé de terreur et de remords, il était venu ici regarder son propre visage dans la glace et griffonner dessus cet appel au pardon.

C'était un fou. Pas simplement une intelligence bornée et rusée, ni une brute, mais une âme rendue informe par la démence. Tout comme Sondgard avait situé et classé les gens qu'il avait interrogés, en essayant de les comprendre, il esquissait maintenant par la pensée le portrait de ce malheureux qui, pour la seconde fois, avait laissé la trace de son passage. Si le carnage en haut était l'œuvre d'un M. Hyde, ce message sur le miroir exprimait certainement l'indignation d'un docteur Jekyll. C'était Jekyll que Sondgard plaignait d'avoir à partager avec Hyde la même carcasse.

Mike, qui avait généralement la voix forte, s'était mis à parler tout bas.

— Vous voulez que j'appelle le capitaine Garrett maintenant, capitaine ?

Le capitaine Garrett ?

Non, pas cette fois. Le capitaine Garrett était un chasseur d'hommes. Or ce malheureux criminel ne pourrait être traqué ; il allait falloir le comprendre. Le capitaine Garrett, à la vue de ce message, aurait-il compris ce qu'il sous-entendait ?

— Il y a peut-être des empreintes sur ce savon, observa Mike en s'adressant à lui-même, plutôt qu'à Sondgard.

Bien sûr. Voilà ce que Garrett verrait. Un indice menant aux mains d'un homme, mais pas à son âme.

C'était certainement un de ceux qui attendaient dans la salle du bas. Sondgard en était désormais convaincu aussi sûrement que si le coupable était venu le lui avouer à l'oreille. Après avoir commis son crime, en descendant l'escalier, il s'était arrêté pour faire disparaître les traces de ce qu'il avait fait. Et pourquoi? Pour être présentable lorsqu'il allait retrouver le groupe qui l'attendait en bas. Et à qui destinait-il ce message? À ses compagnons, pour implorer leur compréhension. Un étranger venu du dehors n'aurait pas laissé ce message ici.

On l'aurait trouvé dans la chambre de la victime, ou alors il serait arrivé par la poste : des capitales d'imprimerie découpées maladroitement dans un journal.

Le meurtrier était ici, dans cette maison. Sondgard lui avait parlé. Il le trouverait.

— Capitaine, vous voulez que j'appelle le capitaine Garrett?

— Non, dit Sondgard. Pas encore. Nous allons nous charger de ça nous-mêmes pour le moment.

OceanofPDF.com

CHAPITRE V

De l'autre côté de la route, un peu à gauche, apparaissait le seul endroit éclairé dans cette nuit noire. C'était un immeuble de ciment à un seul étage qui resplendissait de lumière. Des éclairages de diverses couleurs brillaient à toutes les fenêtres. Sur le côté, un vaste parc de stationnement presque vide était illuminé par des projecteurs. Une enseigne au néon proclamait sur la façade :

AUBERGE DU LAC NOIR

Restaurant – Dancing Bar

Mel se dirigea de ce côté-là; il marchait les mains dans les poches, les épaules voûtées pour se protéger la nuque contre l'obscurité. Il fut soulagé lorsqu'il pénétra dans la zone éclairée qui entourait l'auberge. Ôtant les mains de ses poches, il traversa alors le terre-plein goudronné et s'avança sous la véranda.

La façade de l'auberge était dans le style plantation du Sud, avec colonnes, véranda et porte blanche. Mais, à l'intérieur, on avait complètement renoncé à prolonger cette illusion. C'était le décor classique de n'importe quel bar américain. Un comptoir en fer à cheval occupait le centre de la salle; des compartiments étaient disposés de chaque côté.

Le bar était presque désert. Il n'y avait qu'un barman et pas de serveuses. La saison n'était pas encore assez avancée. Deux hommes, assis au bar, bavardaient tout en grignotant des amandes et en buvant de la bière. Un homme et une femme – lui, le teint coloré, l'air riche ; elle, très apprêtée, l'allure d'une créature de luxe – étaient installés l'un en face de l'autre dans un box. Enfin, quatre membres de la troupe occupaient un autre compartiment sur la droite : Tom Burns, le régisseur, dont Mel avait fait la connaissance juste avant le dîner, et trois comédiens : Ken Forrest, Will Henley et Rod McGee, tous trois comme lui nouveaux venus à Cartier Isle.

Mel s'approcha de leur table et demanda :

— Est-ce qu'une bouteille de whisky vous conviendrait ou voulez-vous continuer à la bière ?

Tom Burns releva la tête et accueillit ces mots par un large sourire :

— Voilà qui est parlé ! Trouvez-vous une chaise. Et amenez-vous pour l'autopsie.

— J'arrive.

Mel alla au bar se chercher une bière. Puis, comme il n'y avait place dans le box que pour quatre personnes, il s'empara d'une chaise et l'apporta.

Rod McGee, le type maigre, plein d'entrain et d'ardeur, disait :

— D'ailleurs, qu'est-ce que vous pensez du flic ? Comment s'appelle-t-il, déjà ? Sondgard ? Comment le trouvez-vous ?

— C'est un gars extrêmement capable... commença Tom Burns, mais Will Henley lui coupa la parole en disant :

— Moi, je n'ai pas une bien bonne opinion de lui. Si vous voulez mon avis, il n'est pas foutu de reconnaître une grange entre deux maisons, cet idiot-là !

— Ça fait pas mal d'années que je connais Eric, observa alors Tom Burns ; mais je crois qu'il pourrait bien vous épater un jour !

— C'est un professeur, précisa Ken Forrest.

Il avait une voix basse, un peu hésitante.

— Un professeur ? dit Mel. Professeur de quoi ?

— D'anglais, dit Tom Burns. Je ne me souviens pas pour l'instant où il enseigne. Dites donc, à qui c'est le tour d'aller chercher à boire ?

— À vous, dit Henley.

Mais Rod McGee était déjà debout.

— Non, c'est à moi, dit-il. Cinq bières. D'accord, Mel ?

— D'accord.

McGee s'éloigna et Mel se tourna vers Ken Forrest.

— Alors, ce n'est pas un policier à plein temps ?

— Non. C'est un professeur.

— Il ne travaille ici que l'été, expliqua Burns.

— Ça, alors, c'est pas mal ! ricana Henley. Un flic à mi-temps ! Mais ce n'est qu'un amateur, bon sang ! Vous vous attendez vraiment à le voir arrêter un assassin un peu marle ?

— Marle ? répéta Ken Forrest.

Il avait la voix toujours sourde, les façons d'un homme timide, qui n'était pas sûr qu'on l'accepte dans une conversation générale.

Henley répliqua aussitôt :

— Bien sûr, marle ! Bougrement plus que notre prof d'anglais !

Forrest se replia encore un peu plus dans son coin et examina son verre vide. Ce fut Mel qui renvoya la balle à sa place.

— Je ne trouve pas qu'il se soit montré si malin ! Il s'est conduit comme une bête, oui ! Pour moi, ça n'a rien d'astucieux.

— Pourquoi pas ? On dit bien rusé comme un renard, vous connaissez l'expression ?

Henley avait un ton agressif ; il se pencha sur la table et dit d'un ton renfrogné :

— Voilà une maison pleine de monde, nous étions peut-être, je ne sais pas, combien ? Dix ? Et ce type arrive, tue quelqu'un sous notre nez et repart sans laisser le moindre indice qui puisse laisser deviner qui c'est ni d'où il est venu. Vous n'appellez pas ça de l'intelligence, vous ?

— Alors, reprit Mel, vous croyez que c'est quelqu'un de l'extérieur ?

— Je n'en sais rien, mais qu'est-ce que ça change ? L'un de nous, peut-être. Dans ce cas, il est encore plus malin. Il a réussi à nous quitter, à commettre son crime et à revenir sans qu'aucun de nous se doute de ce qu'il avait fait. Avouez tout de même que ce type-là n'est pas stupide. Je ne dis pas que ce capitaine Machintruc soit stupide, je dis seulement que cet assassin connaît son boulot et que l'on ne peut pas en dire autant du capitaine Machintruc ! C'est peut-être le

meilleur professeur d'anglais du monde, mais pas un flic. Voilà ce que je dis, moi !

Rod McGee revint sur ces entrefaites avec la bière et on parla d'autre chose. Ils discutèrent un moment au sujet du festival de cet été-là. Est-ce qu'il y en aurait un malgré tout ? Bob Haldemann leur avait dit à tous la même chose : il espérait qu'il y en aurait un, mais il ne pouvait pas encore en être sûr.

Ils avaient chacun des avis très différents. Tom Burns pensait que le théâtre ouvrirait, mais sans doute avec un retard de huit jours ; Will Henley estimait, lui, et déclarait bruyamment qu'il n'y aurait pas de festival cette année-là. Une fois cette histoire réglée, la plupart des membres de la troupe n'auraient qu'une envie : quitter ce pays le plus vite possible, si bien qu'il n'y aurait plus personne pour jouer aucune pièce. Ken Forrest, lui, affirma tranquillement qu'à son avis les représentations auraient lieu, mais sans donner d'autres explications. Rod McGee dit que, pour sa part, il était disposé à rester si Haldemann, qui avait l'air d'un type si impressionnable, s'en allait. Il trouverait peut-être de mauvais goût de continuer à monter des pièces.

Mel n'avait pour l'instant pas d'opinion bien arrêtée ni dans un sens ni dans l'autre, aussi ne dit-il rien. Il pensait, en fait, à tout autre chose. Pour la première fois, il commençait à croire que le tueur était très probablement un membre de la troupe, peut-être même un de ceux assis à cette table. Il les regarda, à la lumière de cette révélation, en essayant de deviner si l'un de ces visages n'était qu'un masque dissimulant un meurtrier.

Tom Burns ? C'était de toute évidence un gros buveur, il n'y avait qu'à le regarder. Il avait, à l'égard de la vie, une attitude pleine de nonchalance. Le meurtre de Prude Walker avait-il pu être déclenché par l'alcool ? Tom Burns, ivre, pouvait avoir tenté de la séduire et, voyant ses avances repoussées, l'avoir tuée dans une crise de rage éthylique...

Et Will Henley ? C'était le plus grand et le plus fort de ceux qui se trouvaient là ; il aurait très bien pu rosser et étrangler la malheureuse sans lui laisser la possibilité de s'enfuir ou de crier au secours. Il venait de vanter l'astuce du meurtrier ; était-ce simplement pour épater les

camarades? C'était peut-être lui, ce tueur si débrouillard, qui se moquait d'eux?

Ou alors Ken Forrest. Silencieux, renfermé, étrangement peu loquace. L'assassin pourrait être un de ces individus qui dissimulent leurs sentiments, les gardent tout au fond de leur cœur sans s'extérioriser ni se défouler de temps à autre et qui éclatent tout d'un coup?

Ou encore Rod McGee. Empressé, aimable, charmant. Peut-être n'était-ce encore là qu'un masque dissimulant une personnalité ténébreuse?

Une fois épuisée la question de la saison d'été, ils passèrent aux anecdotes et se racontèrent mutuellement des hâbleries à propos de ce qui avait pu leur arriver au théâtre, dans l'armée et à l'université, et Mel abandonna pour un moment ses réflexions morbides.

Le groupe, peu à peu, devenait de plus en plus animé. Ils avaient tous besoin d'un changement de rythme, d'une diversion susceptible de rompre le maléfice que ce meurtre venait de projeter sur leur vie. Ils l'avaient trouvé. Des souvenirs, on glissa aux histoires drôles, toutes plus sales les unes que les autres.

Ils riaient tous si fort et se coupaient si souvent la parole que l'on ne parvenait même plus à bien saisir toutes ces plaisanteries obscènes. Au milieu de l'hilarité générale, frôlant le fou rire et la crise de nerfs, Will Henley se dégela et devint presque charmant. Ken Forrest sortit de sa coquille et se mit à rire à gorge déployée, et Rod McGee s'installa avec eux et cessa d'avoir l'air prêt à se lever subitement pour aller cirer tout un tas de chaussures. Quant à Tom Burns, son regard était de plus en plus brillant, son nez de plus en plus rouge et son élocution de plus en plus pâteuse.

Ils finirent par quitter l'auberge à une heure et quart et seulement sur les objurgations pressantes du barman. Will Henley se mit à chanter dans la nuit. Ils tanguaient sur la route, en se tenant par la taille et par les épaules. Des lumières s'allumèrent dans la maison qui se dressait devant eux et des têtes apparurent aux fenêtres, mais ils n'en tinrent aucun compte. Ils avaient besoin de détente, aussi bien le meurtrier que ses quatre compagnons qui, bien malgré eux, partageaient sa dramatique crise de conscience. Peu leur importait de

voir des visages réprobateurs apparaître aux fenêtres. Ils étaient brindezingues et se fichaient de tout !

Ce fut Rod McGee qui les fit tous taire lorsqu'ils arrivèrent sous la véranda. Ils passèrent aussitôt du tohu-bohu à un silence comique, et pénétrèrent dans la maison à pas de loup, en pouffant et en se bousculant dans l'escalier. Alden March les accueillit sur le palier du premier, l'air furieux et les poings sur les hanches.

— Vous devriez avoir honte, leur souffla-t-il. À un moment pareil !

Ils le huèrent et poursuivirent leur chemin d'un pas toujours aussi mal assuré. Mel, Rod et Will avaient encore un étage à monter pour arriver au second où ils se dirent bonsoir en bafouillant à qui mieux mieux. Mel ouvrit sa porte sans trop de mal, alluma et pénétra dans sa chambre. Il referma la porte derrière lui, se déshabilla en jetant ses affaires au hasard à travers la pièce, éteignit et se glissa au lit.

Trois minutes plus tard, avec une précipitation un peu honteuse, il se releva pour fermer la porte à clé.

OceanofPDF.com

CHAPITRE VI

Le fou se rhabilla. Ses gestes étaient maladroits tant à cause de l'obscurité et de son énervement, que par suite des effets de toute la bière qu'il avait ingurgitée. Il y avait quatre ans qu'il n'avait pas bu d'alcool et c'était sans doute aussi pour cette raison qu'il avait pu se remettre si rapidement. Ce soir-là, il n'était pas ivre, mais sa bonne humeur et son allégresse se trouvaient sensiblement stimulées par la bière.

Il n'alluma pas le plafonnier. Quand il fut habillé, il sortit sans bruit de sa chambre et referma la porte à clé derrière lui. Une ampoule de vingt-cinq watts éclairait vaguement le couloir. Le fou descendit au rez-de-chaussée avec précaution pour ne pas se faire remarquer. Cela semblerait étrange qu'il voulût ressortir à plus de deux heures du matin, mais il était absolument obligé d'aller faire un tour en plein air. Il avait besoin de marcher dehors un moment, avec le ciel seulement au-dessus de sa tête. Il voulait courir s'il en avait envie et rire tout haut.

La porte de la maison était fermée à clé. Il la tira simplement derrière lui sans la refermer à clé et traversa sans bruit la véranda et le terre-plein pour gagner la route. Là, il tourna à droite, dans le sens opposé au lac Noir et prit la direction de la ville.

Au fur et à mesure qu'il marchait, son euphorie ne cessait de croître. C'était merveilleux, la liberté ! Il agita les bras en décrivant de grands

moulinets. Ses doigts ne rencontraient que le vide. Rien ne le retenait, rien. Il sauta en l'air, se mit à courir, puis à bondir et à danser sur la route. Abrité par la nuit, protégé par son intelligence et par sa force, il avait conquis sa liberté. Il l'avait bien méritée et, maintenant il la savourait...

Pas de murs ! Pas d'«infirmiers» brutaux, aux mains impitoyables ! Pas de serrures ni de barreaux ! Pas de questions ! Pas de «traitements» ! Pas d'ordres, de règlements ni de contraintes !

La liberté !

Il rit tout haut et se mit à pousser des cris de joie. Il bondissait sur la route, il dansait, valsait, en proie à une allégresse folle, en s'ébrouant comme une créature longtemps gardée en cage.

Mais soudain, il s'immobilisa complètement. Deux images qui se chevauchaient plus ou moins lui étaient venues à l'esprit pour former une sorte de parallèle qu'il n'avait pas remarqué auparavant. Le bureau du docteur Chax. La cuisine où l'inspecteur Sondgard les avait tous interrogés. Les images se superposaient, comme deux clichés pris sur la même pellicule ; mais elles ne se fondaient en une seule image qu'à l'endroit précis où, dans les deux cas, il y avait mouvement. Dans le bureau du docteur Chax – qu'il s'appelât docteur Reed, docteur Peterby ou docteur Samuelson, leurs cabinets se ressemblaient tellement ! – et dans la cuisine où le capitaine Sondgard procédait aux interrogatoires dans ces deux locaux régnaient le calme, une pesante immobilité sauf en un point ! à l'endroit où les bobines tournaient, chacune à une vitesse différente et où la bande s'engouffrait dans la gueule du petit appareil qui gobait vos paroles. Il avait reconnu le magnétophone dès qu'il était entré. Ça lui avait donné un coup, en fait, mais ensuite il avait oublié, tant il était soulagé de constater que le capitaine Sondgard ne parvenait pas à le démasquer ni à percer son déguisement.

Mais maintenant ça lui revenait. Le docteur Chax existait, figé dans l'immobilité, à part ce mouvement irrégulier du magnétophone aux bobines qui ne tournaient jamais à la même vitesse. Et maintenant le capitaine Sondgard, à son tour, se trouvait pétrifié à cette seule et même exception près.

Était-ce un signe ? Un présage ? Un avertissement ?

Devait-il en conclure que le capitaine Sondgard présentait un danger ? Se pouvait-il que le capitaine Sondgard eût un rapport direct avec le docteur Chax ? Pouvait-il être le docteur Chax en personne, sous un déguisement, en train de lui jouer un de ses sales tours, essayant de le prendre au piège, et sachant depuis le début qu'il était bel et bien Robert Ellington ?

Il restait planté au milieu de la route. Toute sa joie et sa confiance s'étaient soudain évanouies. Il secoua la tête et poussa un gémississement de détresse, comme il l'avait fait devant la maison où il avait été obligé de tuer les deux vieillards. Mais c'était fini, tout ça, il avait la certitude maintenant qu'il ne serait jamais plus obligé de tuer. Il se rappelait bien avoir tué Prude Walker, mais il n'en gardait qu'un souvenir vague, sans retrouver avec précision les détails ni les raisons ; d'instinct il savait pourtant qu'il avait eu de bonnes raisons ; mais maintenant, maintenant qu'il s'était cru libre, est-ce que tout allait recommencer ?

Il ne pouvait plus se permettre de courir de nouveaux risques. Il n'allait pas retourner là-bas, à l'hôpital psychiatrique, il n'allait pas retomber entre leurs griffes. Il ne pouvait plus s'exposer encore à des risques pareils ; il fallait intervenir là où le danger menaçait.

Cette fois, il ne fallait pas rater l'occasion, il fallait en finir avec le docteur Chax d'une façon radicale. Cette fois, il fallait tuer le docteur Chax.

Il contempla l'asphalte. Où était-il à ce moment-là, le docteur Chax qui se faisait appeler capitaine Sondgard ? Dans quel recoin se cachait-il ? Est-ce qu'il se frottait les mains à la lueur jaunâtre de sa lampe de bureau, tout en combinant les tortures qu'il allait infliger le lendemain ?

Si seulement il savait ! Si seulement il savait où trouver ce capitaine Sondgard ce soir-même, il pourrait en finir tout de suite, et être une bonne fois en sûreté !

Demain. Il faudrait voir ça demain. Il serait obligé de se montrer rusé, prudent, précautionneux. Il fallait que personne ne le soupçonne. D'une façon quelconque, sans éveiller de soupçons, il lui faudrait découvrir le repaire du capitaine Sondgard. Et alors, demain soir, il pourrait lui régler définitivement son compte.

Demain soir !

Cette idée le calma mais ne lui fit pas retrouver son entrain de tout à l'heure. Il ne revint pourtant pas vers la maison, mais reprit son chemin en direction de la ville. Il marchait plus tranquillement maintenant, le visage grave, les yeux baissés sur la chaussée, immédiatement devant lui.

Et puis, du coin de l'œil, il aperçut le portail.

Il leva la tête pour le contempler. C'était un grand portail de fer aux gros barreaux verticaux reliés par des ferronneries rococo. Une lourde serrure retenait les deux battants montés chacun sur un pilier de briques massif, couronné de ciment.

Il examina encore le portail et se rembrunit; son regard erra à droite, puis à gauche de cette grille.

Il était bel et bien parqué dans une clôture !

Il ne l'avait pas remarquée jusqu'alors; il n'avait pas fait attention... C'était une haute clôture de fils de fer, des milliers de losanges métalliques reliés ensemble pour l'enfermer. Et là où la clôture s'interrompait, des briques de ciment, du fer et une énorme serrure !

C'était intolérable ! Du fond de sa gorge, il poussa un grognement et arrondit les épaules. Ses poings se crispèrent. Il était pourtant *libre* maintenant. Ce n'était pas possible !

Bon, bon... Il allait relever le défi. Ils allaient voir à qui ils avaient affaire. Ils allaient voir ce qu'il pensait de leurs tracasseries.

Il s'approcha de la grille et empoigna les barreaux de fer. Ils étaient rugueux et glacés par l'humidité de la nuit. Derrière, dans l'ombre plus épaisse, un chemin étroit serpentait parmi les arbres. Tout n'était que ténèbres.

Il se mit à grimper. Les ornements de ferronnerie, entre les barreaux, lui facilitèrent la tâche. En haut, il fit très attention, car les barreaux se terminaient en fer de lance. Il les enjamba prudemment et se mit à redescendre.

On avait voulu le provoquer ? Eh bien, on était servi ! Est-ce qu'on s'imaginait qu'un portail de fer allait l'arrêter ? Il était libre maintenant, libre et fort de la certitude de sa liberté. Il ne leur permettrait jamais de recommencer à le brimer et à le restreindre.

Il s'éloigna du portail et s'engagea sur le chemin. Il n'avait pas fait six pas qu'une lumière vint soudain l'éblouir. Une voix bourrue lui intima :

— Ne bougez pas !

Le choc, la surprise, cette lumière aveuglante dans les yeux, la brusque peur, tous ces éléments réunis le désarçonnèrent. Machinalement, il se déroba et rentra dans sa coquille. Brusquement, la créature prit le dessus, et la minuscule étincelle de Robert Ellington se tapit dans son coin sombre. Son double n'avait qu'à se charger de ça, après tout !

Mais l'adversaire qui se manifesta n'était pas celui qu'il s'attendait à voir surgir. Ce n'était pas le personnage composite qui s'était imposé à lui dans le courant de la soirée. C'était un autre être, une créature de l'ombre dont il n'avait qu'un souvenir vague, qui datait de longtemps, très longtemps, d'une période antérieure à son séjour à l'hôpital psychiatrique. Battu et dompté par les soins du docteur Chax, il était resté invisible depuis ce temps-là, enterré au fond de son inconscient. Mais une fois la liberté reconquise, il avait recommencé lentement à émerger. Les meurtres qu'il avait été obligé de commettre lui avaient donné de nouvelles forces, et cette soudaine surprise, ce choc, cette lumière aveuglante lui avaient fourni l'occasion qu'il attendait.

Il ne lui restait plus qu'une faible étincelle de connaissance qui chercha à reprendre la haute main. Cet être, cette chose-là, ce ne pouvait pas être Robert Ellington ! Bestiale, brutale, infecte, elle n'avait rien à avoir avec lui, il était impossible qu'il l'ait portée pendant tout ce temps-là au fond de lui-même.

La torche électrique apparut devant lui, légèrement à droite. Le fou se tourna dans cette direction et avança.

La voix de l'homme qui tenait la lampe cria plus haut :

— Ne bougez pas ! Restez où vous êtes ! Je vous préviens, je suis armé !

Le fou fit un bond en avant. Une balle, une seule, passa très au-dessus de son échine, puis le pistolet et la torche électrique dégringolèrent sur la chaussée. La lampe s'éteignit en tombant.

L'obscurité était totale maintenant, mais le fou n'avait pas besoin de voir. Ses mains crispées trouvèrent du tissu, un poignet. Un poing lui

frappa l'épaule, puis la tempe. Ses mains se déplacèrent, étreignirent un poignet, un bras, appuyèrent de toutes leurs forces. Il y eut un claquement sec et étouffé; le garde poussa un hurlement. La main crispée du fou se mit à labourer le visage qui hurlait, se referma sur lui, parvint à étouffer les clameurs d'effroi.

Le garde mourut bien avant que le fou eût cessé de briser, de déchirer, de marteler. Dans le silence de la nuit, on entendait de petits coups sourds, accompagnés d'une sorte de clapotis.

Le fou se releva enfin. Il avait les mains et les avant-bras tout poisseux. Le visage aussi. Une odeur tenace et fétide lui emplissait les narines.

Il continua d'avancer sur le chemin.

Il arriva enfin à une maison, vaste immeuble qui se dressait au bord du lac, entouré de pelouses, enveloppé de ténèbres.

Il en fit le tour et hésita à y entrer. Il n'avait pas de vraies pensées, rien que de vagues impressions. L'impression de danger. L'impression que le garde avait cherché à l'empêcher de s'avancer jusque-là; il devait donc y avoir dans cette demeure quelque chose de précieux à ses yeux. Mais, par-dessus tout, le fou éprouvait le sentiment d'un danger.

Le danger émanait de la maison. Elle était si grande, si vaste! Elle était flanquée d'un grand garage; on devinait un hangar à bateaux sur la berge. Tout cela irradiait des ondes redoutables. Le fou rôda un instant autour de la maison. S'il avait rencontré quelqu'un dans le parc, il aurait tué encore, mais, d'instinct, il évitait les abords immédiats de la grande villa.

L'impression de danger, ces allées et venues sans but, cette inaction qui suivait soudain l'action violente, tout se combinait pour affaiblir la créature qui inspirait désormais les faits et gestes du fou, pour la rendre mal à l'aise. Lentement, à regret, elle abdiqua, mais pas aussi complètement qu'auparavant. Maintenant que cette créature avait connu le goût de la liberté, elle n'allait pas accepter de se laisser emprisonner.

Peu à peu, le fou s'avisa donc vaguement des nouveaux dangers auxquels il s'exposait. Il était désemparé, incapable de penser clairement. Il ne gardait pour ainsi dire aucun souvenir de la demi-

heure qu'il venait de vivre, mais il se savait couvert de sang. C'était le seul détail vraiment précis qu'il avait présent à l'esprit.

Il était désemparé, tout faible, et seul.

Planté au bord du lac, dont la surface noire s'étendait devant lui, il voyait aussi les pelouses remonter en pente douce vers la maison, derrière lui, vers cette grande villa et ses dépendances dont on devinait les silhouettes massives à gauche. Il était minuscule, il était trop faible pour se mesurer à tout cela. Nu et sans défense, cerné par les pelouses et par l'étendue uniformément plate et lisse du lac, il avait l'impression de n'être qu'un insecte si infime et si frêle qu'en respirant trop brusquement il risquait de se rompre les os.

Il ne lui restait plus maintenant qu'à tourner les talons et à courir, à courir comme un dératé, en déployant ses courtes jambes, en agitant ses petits bras, à courir droit devant lui sur la surface bombée de la terre jusqu'au moment où il en crèverait. Mais la distance qu'il parviendrait ainsi à parcourir avant sa mort serait si infime que les instruments de mesure les plus sensibles et les plus délicats ne parviendraient même pas à l'enregistrer.

Il leva les yeux. Au-dessus de lui, il n'y avait rien. Absolument rien ; le néant qui s'enfonçait dans le firmament tel un cri de désespoir, pour disparaître finalement dans le vide des espaces infinis. Et, par-delà tout cela, à des distances incommensurables, les étoiles scintillaient d'un éclat glacial, redoutables points brillants tout en haut du ciel...

Il s'affala par terre. Il se trouvait tout au bord, entre la pelouse et le lac ; le sol y était froid et humide. Ses doigts se mirent à gratter machinalement la terre. Des larmes ruisselaient sur ses joues et traçaient des sillons dans les traînées de sang qui lui maculaient le visage. Un désespoir affreux se mit à déferler sur lui comme des vagues de brume. Ses pensées étaient des plus confuses ; il agitait la tête d'avant en arrière et des larmes teintées de sang tombaient sur la pelouse. Des regrets, des désirs confus hantaient son âme désemparée.

Il ne pouvait plus croire à son intelligence, à sa force, à sa puissance. Il ne pouvait plus croire qu'il réussirait toujours, qu'il demeurerait libre à tout jamais.

De ce désarroi et de ce désespoir naissait peu à peu une force d'un tout autre caractère. Il allait continuer à vivre, non pas parce qu'il

était sûr de son triomphe final, mais parce que c'était son rôle, parce que c'était le rôle qu'il avait à jouer. Même si la défaite semblait certaine, il fallait qu'il s'obstine jusqu'au bout, car c'était la seule tâche qu'il eût à accomplir.

Il allait d'ailleurs combattre avec tout autant d'acharnement. Il était engagé à fond. Il n'y avait qu'un changement : il avait perdu un élément de son être intime. Jamais plus il ne retrouverait l'allégresse qui l'avait soulevé peu auparavant... Jamais plus il ne ferait des bonds et des entrechats sur une route, par une nuit noire.

Il se releva en vacillant et s'efforça péniblement de coordonner ses mouvements et de garder l'équilibre. Ses idées, peu à peu, devinrent plus claires et il parvint à penser à l'avenir immédiat.

Il lui restait encore des choses à faire. Sondgard-Chax continuait de dresser sa silhouette menaçante, mais loin de lui; ce serait pour demain ou pour plus tard... Le problème immédiat, c'était de passer la nuit sans encombre.

Il lui fallait se laver, puis rentrer à la maison. Il allait aussi être obligé de faire disparaître toutes les traces qu'il aurait pu laisser malgré lui, et qui risquaient de mettre Sondgard-Chax sur sa piste.

Il fit un pas en avant et descendit tout habillé dans le lac; il avança jusqu'au moment où l'eau lui arriva à la poitrine. Alors il se pencha en avant et plongea la tête dans l'eau glacée. Il se lava le visage et les mains et frotta ses vêtements pour essayer de faire disparaître le sang. Tout dégoulinant, il finit par sortir du lac.

Ses vêtements et ses chaussures étaient alourdis par l'eau. Mais il avait le visage frais et l'esprit clair. Il repartit vers la maison des comédiens.

Il eut du mal, cette fois, à escalader le portail à cause de ses vêtements trempés, mais il y parvint; il retomba lourdement de l'autre côté en se meurtrissant l'épaule. Il se remit debout et marcha le long de la route en se massant l'épaule. Il déambulait sans entrain, désormais, à pas pesants. Il avait perdu tout son enthousiasme de naguère.

À son retour, la maison était toujours plongée dans l'obscurité; seule, une lampe brûlait dans le vestibule. Avant d'entrer, il ôta ses chaussures, noua les lacets ensemble et se les accrocha autour du cou.

Puis il pénétra dans l'entrée et referma soigneusement la porte à clé derrière lui.

Il s'apprêtait à monter quand il jeta un coup d'œil vers le fond du vestibule où se trouvait la cuisine. Il s'aperçut tout à coup qu'il avait très faim. Il n'avait généralement pas beaucoup d'appétit, mais cette fois la faim lui tenaillait l'estomac. Il fut pris soudain d'une telle fringale que ses mains se mirent à en trembler.

Il entra dans la cuisine plongée dans l'obscurité. Il n'alluma pas le tube fluorescent du plafond et se contenta de la petite lampe, au-dessus de l'évier. Il ouvrit la porte du réfrigérateur et dénicha une bouteille de lait, un pain de mie et un pot de confiture de framboises. Il s'assit à la table de la cuisine et se fit une tartine qu'il arrosa d'un verre de lait.

Il lui fallut une seconde tartine et la bouteille de lait tout entière pour apaiser sa faim. Il resta assis encore un moment à contempler le mur.

C'était de ce côté-là qu'était assis Sondgard-Chax. Lui était en face et répondait aux questions. Le magnétophone était posé là, à droite.

Hébété, le regard encore perdu dans le vague, il tendit la main gauche et prit le pot de confiture de framboises qu'il renversa. La confiture se mit à couler sur la table et à tomber par terre par grosses gouttes. Sa main droite étreignait toujours le couteau qu'il venait d'utiliser pour manger et, sans même regarder ce qu'il faisait, il s'en servit pour racler ce qui restait de confiture dans le fond du pot et la renversa sur la table.

Puis il se leva. Il lava dans l'évier la bouteille de lait vide, l'assiette sur laquelle il s'était préparé des tartines, et le pot à confiture. Il les laissa à égoutter et revint vers la table.

Il entreprit alors d'étaler la confiture sur toute la surface de la table. Il commença par se servir du couteau, comme il avait tartiné la confiture sur le pain, mais au bout d'un instant, il l'abandonna et n'utilisa que ses doigts. Quand il eut terminé, il recula pour juger de l'effet. Ses vêtements étaient toujours trempés et informes; il avait ses chaussures pendues autour du cou et les mains barbouillées de confiture.

La table ressemblait désormais à une énorme plaie béante, ensanglantée et grumeleuse. Il la regarda sans la voir vraiment. Il avait le regard vague et brumeux, comme s'il pensait à autre chose.

Il enfonça les mains dans cette plaie. Ses doigts y tracèrent des traînées et des gribouillis qui n'avaient aucun sens. Puis il se mit à pétrir toute cette confiture et, brusquement, il tourna les talons et gagna l'évier d'un pas décidé. Il rinça le couteau, puis le robinet là où il avait laissé des traces de confiture.

Juste avant d'éteindre, il jeta encore un coup d'œil sur la table. Pourquoi avait-il fait ça ? Ça ne rimait à rien !

Il tourna alors le commutateur et monta dans sa chambre.

OceanofPDF.com

CHAPITRE VII

Le téléphone reprit haleine, puis se remit à sonner. L'appareil se trouvait tout au fond du salon, si bien que Sondgard dut se lever, passer ses pantoufles et sortir de sa chambre en traînant les pieds. Il traversa le salon, décrocha et dit : « Allô ? » d'une voix un peu pâteuse.

C'était Joyce Ravenfield. Elle semblait avoir très peur.

— Eric, vous pouvez venir ? Tout de suite ?

— Quelle heure est-il ?

— Six heures dix.

Il ferma les yeux et se frotta le front. Il était resté debout jusqu'à deux heures du matin à écouter, sans résultat, les bandes des interrogatoires de la veille.

— Où êtes-vous ? demanda-t-il.

— Au bureau... Non. Attendez ! Ne venez pas ici. Je suis navrée. Eric. Je suis un peu perdue... Laissez-moi réfléchir une seconde.

— Bien sûr !

Il ne demandait pas mieux. Il avait besoin, lui aussi, d'un moment pour retrouver ses esprits. Il se laissa tomber sur le canapé et essaya de mettre un peu d'ordre dans tout ça. Il était six heures dix et Joyce l'appelait au téléphone. Sans compter qu'elle avait l'air dans tous ses états !

C'était bizarre : ça n'arrivait jamais à Joyce. Joyce ne se démontait jamais. Elle connaissait son métier sur le bout du doigt.

Si elle était bouleversée à ce point-là...

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il, soudain parfaitement réveillé.

— Il y en a eu encore un autre, dit-elle. Larry Temple vient de me donner un coup de fil.

Larry était l'étudiant qui travaillait dans la police pendant l'été et qui faisait les rondes de nuit.

— Un autre quoi ? dit Sondgard, voyons, Joyce ? Vous voulez dire un autre meurtre ?

— Pardonnez-moi, Eric, c'est tellement stupide ! (Elle semblait sur le point d'éclater en sanglots.) Dire que je suis venue au bureau, que j'ai perdu tout ce temps ! Je n'ai pas réfléchi, j'ai sauté dans la voiture... Il doit y avoir vingt minutes maintenant.

— Calmez-vous, Joyce, calmez-vous.

— C'est bien ce que j'essaie de faire ! s'écria-t-elle. Larry m'a téléphoné parce qu'il ne connaît pas encore votre numéro et qu'il a trouvé le mien dans l'annuaire. Je lui ai promis de vous appeler tout de suite ; mais au lieu de ça, je me suis habillée et je suis allée au bureau. Je ne sais pas ce que j'ai.

— C'est encore une fille, Joyce ? Bon sang ! dites-moi !

— Non, pas une fille. Vous connaissez la propriété des Lowndes ? C'est un garde. On l'a découvert ce matin ; on a alerté Larry et il m'a téléphoné. Et là-dessus, comme une idiote, je...

— Bon, reprenez-vous, bon sang ! Larry est là-bas ?

— Oui, je... oui.

— Bon. Appelez le docteur Walsh. Et Mike. Dites à Mike... Dites-lui qu'il n'a pas besoin de venir tout de suite, mais qu'il se tienne prêt. Et prévenez Dave en lui disant de ne pas prendre cette foutue vedette aujourd'hui, mais de rester à proximité d'un téléphone, à tout hasard. (Il s'agissait de Dave Rand, le type de Floride qui pilotait la vedette de la police, en été.)

— Entendu, Eric, dit-elle. Et... Voulez-vous que je téléphone à Garrett ?

Sondgard se frotta le front ; il sentait la migraine venir. Il finit par répondre :

— Croyez-vous que ce soit nécessaire ?

— Je ne sais pas, Eric. Franchement, je ne sais pas.

Il secoua la tête ; il n'en savait rien non plus.

— Attendons, dit-il enfin. Attendons de voir.

— Bon, Eric. Je vais rester au bureau, au cas où vous auriez besoin de moi.

— Parfait. Appelez Larry, et dites-lui que j'arrive.

— D'accord.

Sondgard raccrocha et se leva. Il était éveillé maintenant, mais la migraine se précisait. Il traversa le salon, entra dans la salle de bains et avala deux comprimés d'aspirine avec un grand verre d'eau. Puis il ôta son pyjama et prit une brève douche froide. Trois minutes après, il se frictionnait en toute hâte, regagnait tout nu sa chambre et s'habillait.

Sa Volvo était rangée auprès du garage. Il prit un chiffon sous le siège pour essuyer la buée sur le pare-brise, puis s'installa au volant et sortit en marche arrière dans la rue.

Il n'était pas encore six heures et demie quand Sondgard arriva à l'entrée de la propriété pour apercevoir la voiture de ronde à la carrosserie bleu et blanc arrêtée dans le parc, juste après le portail grand ouvert. Une Mercury noire stationnait à côté. Sondgard se rangea près des deux autres voitures et s'approcha du petit groupe au bord de la route.

Il y avait Larry Temple, l'air jeune et frêle dans son uniforme bleu. Il était accompagné de deux hommes plus âgés, à l'air peu commode, en uniforme gris foncé, et dont la poitrine s'ornait, à gauche, d'un écusson. Sondgard s'aperçut en s'approchant que chaque écusson portait un numéro entouré de la raison sociale : *Agence transcontinentale de vigiles*.

En le voyant arriver, l'un des gardes vint à sa rencontre en disant :

— Vous êtes le capitaine ?

— Oui. Je suis désolé de ne pas être arrivé plus tôt, mais il n'y a que vingt minutes qu'on m'a prévenu.

— Eh bien, vous avez fait vite. Venez voir un peu.

Ce n'était pas beau à voir. Un uniforme pareil à celui que portaient les deux vigiles gisait par terre. Mais celui-là était tout taché, maculé et déchiré ; et il contenait les restes démantibulés d'un être humain.

— Edward Cranshaw, dit le garde. C'était son nom. J'ai déjà prévenu la famille.

— L'identification... commença Sondgard, mais il fut obligé de s'interrompre. (Il se détourna et avala sa salive, en se félicitant de ne pas avoir eu le temps de prendre de petit déjeuner avant de venir. Il avait un goût âcre dans la bouche, et ça se bornait à ça. Il fit une nouvelle tentative.) L'identification ne va pas être facile, dit-il.

— Oui, à cause du visage, je sais. Ce n'est pas par le visage que je l'ai identifié. Mais les deux derniers doigts de la main gauche, vous voyez ? Ils manquent. Il les avait perdus à la guerre.

— Oh ! Oui, je vois.

Sondgard alla rejoindre les vigiles et celui qui avait déjà parlé reprit :

— Tout d'abord, j'ai cru que c'était une bête qui l'avait attaqué. Je ne sais pas ce qu'il y a comme gibier dans la région, je me suis dit que ça pouvait être un couguar ou un ours. Mais ça ne collait pas. Pas de trace de morsures. Il est très démoli, mais il n'a pas été mordu ; alors je suppose que c'est un homme qui a fait le coup.

— En effet, dit Sondgard.

— Ce meurtre que vous avez eu au théâtre, hier... Vous ne croyez pas que ça ait un rapport ?

— Si, je le pense.

Le garde se tourna vers le cadavre de son collègue en secouant la tête.

— Je me suis dit que ça ne devait pas être une histoire de vengeance personnelle, reprit-il. Eddie n'était pas de la région. Personne ne le connaissait, à part Frank et moi. Oh ! Au fait, je suis Harry Down, et voici Frank Reilly.

— Eric Sondgard.

Ils échangèrent des poignées de main. Larry Temple dit :

— Je ne sais pas si j'ai bien fait, monsieur Sondgard. (Il lui parlait comme un étudiant qui s'adresse à son professeur, plutôt qu'à la façon d'un policier ayant affaire à son capitaine.) Je ne savais pas votre numéro, et il n'est pas dans l'annuaire. Alors, j'ai pensé à Miss Ravenfield.

— Vous avez bien fait, Larry.

Sondgard se dit qu'il devrait bien faire figurer son numéro dans l'annuaire. La compagnie de téléphone ne publiait pas les numéros

des estivants dont le téléphone ne fonctionnait que trois mois par an, sauf si les abonnés acquittaient une redevance spéciale. Sondgard n'avait pas trouvé jusqu'alors que ça en valait la peine, puisque tous ceux qui pouvaient avoir besoin de lui téléphoner connaissaient son numéro ou pouvaient le toucher par le bureau, mais maintenant il avait changé d'avis. Il en parlerait au maire Ravenfield cet après-midi ; peut-être qu'il pourrait même obtenir que la municipalité paie la redevance à sa place, puisqu'il s'agissait d'une dépense dans l'intérêt d'un service public.

Harry Down, le plus loquace des deux gardes, dit alors :

— Eddie a tiré un coup de feu, mais je ne sais pas s'il a touché son agresseur ou non. Il y a du sang partout ; il est vrai que ça peut fort bien être celui d'Eddie.

— Personne n'a entendu le coup de feu ?

— Non. Frank a circulé en voiture presque toute la nuit, à surveiller la propriété de l'autre côté de la route. C'est là que nous avons le plus d'ennuis avec les amoureux et les gosses qui font des histoires. Ils ne viennent pas de côté-ci, au bord du lac, mais ils s'imaginent que, là-bas, c'est sans surveillance, la nuit. Eddie était donc à pied, auprès de la grille, et Frank en voiture de l'autre côté ; moi, je dormais à la maison.

— À quelle heure l'avez-vous découvert ?

— Frank l'a trouvé vers cinq heures trente. C'est bien ça, Frank ? Cinq heures et demie ?

— Cinq heures trente-deux, dit Frank. (Il allumait une cigarette, en protégeant la flamme de sa main bien qu'il n'y eût qu'une faible brise.)

— Alors, reprit Harry Down, il est tout de suite venu me prévenir à la maison. Nous avons commencé par fouiller la maison, mais il n'y avait personne ; rien n'avait été volé ; pas de porte ni de fenêtre forcée ; alors nous sommes revenus sur les lieux, et puis Frank est reparti avec la Mercury, il a rencontré votre collègue et l'a alerté.

— C'était à cinq heures quarante, précisa Larry. (Il semblait enchanté de pouvoir indiquer l'heure avec une telle exactitude et un peu gêné à la pensée que les autres pussent croire qu'il faisait du zèle.) J'ai suivi la Mercury jusqu'ici, dit-il, j'ai vu le corps et j'ai demandé

alors à téléphoner. Je suis allé à la maison donner un coup de fil à Miss Ravenfield, puis je suis revenu attendre ici. Elle m'a appelé, il y a un instant sur le radio-téléphone de la voiture en me disant que vous arriviez.

— Le docteur Walsh ne devrait pas tarder... (Sondgard se tourna alors vers les deux gardes. À Frank, le taciturne, il dit :) Vous n'avez vu personne durant toute la nuit ? Ni sur la route, ni ailleurs ?

Frank secoua la tête.

— Personne, dit-il. Et pourtant j'avais l'œil. Je ne dors jamais dans la voiture quand je suis de garde dans les bois. J'ai cru à un moment entendre quelqu'un chanter. J'étais arrêté, vous savez, et j'étais descendu de voiture pour regarder. J'ai entendu ça au loin. Ça aurait pu être sur la route ou bien la radio d'une voiture, peut-être...

— À quel moment ?

— Aux environs de trois heures, je crois. Je n'ai pas fait très attention. Ça n'avait pas l'air de venir de la propriété.

— Quelqu'un qui chantait ? (Sondgard regarda le corps, puis détourna rapidement la tête.) Est-ce que le portail était ouvert ou fermé quand vous êtes revenu et que vous avez découvert le cadavre ?

— Fermé. Le meurtrier a dû passer par-dessus.

— J'ai vérifié dehors, dit l'autre garde, Harry. Aucune trace de pneus. Personne ne s'est arrêté sur la route ici la nuit dernière, sinon ça se serait vu.

— Il a donc dû venir à pied. Et il ne s'est pas aventuré jusqu'à la maison ?

— Je n'en sais rien. En tout cas, il n'est pas entré. Il n'a même pas essayé.

— Les portes et les fenêtres sont fermées ?

— Toutes sans exception, assura Harry. Je vérifie tous les soirs avant de me coucher.

Sondgard regarda la grille, jeta un coup d'œil sur le corps, puis examina le chemin privé qui menait à la maison et au lac.

— Il a escaladé la clôture. Il a tué. Puis il a fait demi-tour et il est repassé par-dessus le portail.

— Fallait qu'il soit saoul ou dingue, observa Harry. Vous avez vu ce qu'il a fait à Eddie ?

— C'est un fou, dit Sondgard.

Un téléphone sonna. Sondgard tressaillit et regarda autour de lui dans les bois, très déconcerté.

— Excusez-moi, dit Harry qui se dirigea tranquillement vers la Mercury. (Il ouvrit la portière gauche, tendit la main et prit sous le tableau de bord un combiné.) Ici Down, dit-il. (Il écouta.) D'accord. On arrive. (Il raccrocha et regarda Sondgard.) Vous voulez venir ? C'est le vieux Lowndes. Il a trouvé quelque chose.

— Bien sûr. Vous, Larry, attendez ici le docteur Walsh. Je reviens tout de suite.

Larry acquiesça sans entrain. De toute évidence la perspective de voir leurs forces divisées en deux ne lui souriait guère. Il n'avait que vingt ans, c'était un des élèves favoris de Sondgard, un de ces rares étudiants qui, chaque année, donnent l'impression de savoir qu'ils ne savent pas tout, qui ont envie d'apprendre et qui sont disposés à croire, que les professeurs connaissent maintes choses qu'eux-mêmes voudraient bien apprendre. Il était venu en s'attendant à régler la circulation tout l'été, comme Sondgard d'ailleurs. Sondgard lui avait confié le service de nuit parce qu'en général c'était plus tranquille et plus simple que le service de jour, et aussi parce qu'il pensait que Larry prendrait à ce travail un plaisir romanesque. Ni l'un ni l'autre ne s'attendait à devoir monter la garde auprès du cadavre d'un homme sauvagement assassiné. Larry tenait beaucoup mieux le coup que Sondgard n'aurait pu s'y attendre. En partie, sans doute, parce que Harry et Frank étaient là. C'étaient de toute évidence des professionnels, et le jeune homme ne voulait surtout pas avoir l'air d'un novice inexpérimenté devant eux.

Sondgard et Harry montèrent donc dans la Mercury ; Harry se mit au volant. Au moment où ils s'engageaient sur le chemin, Sondgard dit en montrant le téléphone :

— C'est commode, ce machin-là !

— Il est relié directement à la maison. C'est un walkie-talkie perfectionné. On peut nous appeler quand on est en patrouille, s'il arrive quelque chose. Si quelqu'un essaie de pénétrer par effraction ou Dieu sait quoi.

— Qu'est-ce que M. Lowndes a trouvé ?

— Quelque chose d'écrit, à côté du lac.

— D'écrit ?

Mais Harry n'en savait pas davantage et ils firent le reste du trajet en silence. Harry stoppa la voiture au bout du chemin, devant le garage que les deux hommes contournèrent pour se diriger vers le lac.

Everett Lowndes se trouvait planté là, au bord de l'eau. C'était un grand vieillard tout sec, vêtu d'un pantalon de velours et d'un gros chandail gris tricoté. Sa crinière blanche étincelait au soleil. Il vint à leur rencontre.

— Eric Sondgard ! Content de vous revoir.

— Comment allez-vous, monsieur Lowndes ?

Ils se serrèrent la main et Lowndes dit :

— Ce sont de tristes circonstances pour se retrouver. Venez.

Ils le suivirent jusqu'au bord de l'eau. Le garçon s'arrêtait à quelques mètres du lac ; à cet endroit-là il n'y avait plus que de la terre meuble noirâtre et humide.

— Il faut se placer sous un certain point de vue pour pouvoir lire ça, dit Lowndes. C'est tracé sur la terre. Je viens de l'apercevoir en descendant. Là. Vous voyez ?

Sondgard vit en effet. Trois mots l'un sous l'autre, griffonnés dans la terre, en caractères hésitants. Aucun mot n'était d'ailleurs tout à fait terminé :

ROBERT

ROBERT

ROBERT

— Il est donc venu jusqu'à la maison, dit Sondgard.

— Mais sans entrer, dit Lowndes. Nous en avons la certitude.

— Il laisse des messages, dit Sondgard d'un ton songeur. C'est le second.

— Vous croyez que c'est le même individu ? Celui qui a tué la fille hier ?

— J'en suis presque sûr.

— Et vous dites qu'il a laissé un autre message ? Mais ça, on ne peut guère appeler ça un message.

— Le premier en était un. Écrit au savon sur la glace : « *Je regrette.* »

— Vous croyez, dit Harry que c'est un de ces types qui ont vraiment envie de se faire prendre ?

Vous savez, le genre : « Arrêtez-moi, sinon je vais faire encore un malheur. » !

— Peut-être. Il n'est pas sain d'esprit, c'est tout ce que je sais. Je ne peux donc pas deviner ses intentions.

— Vous pensez que c'est son vrai nom ? fit Lowndes.

— Sans doute. Le mort s'appelait Eddie, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Harry.

— Et il n'y a personne ici qui s'appelle Robert, ajouta Lowndes.

Sondgard détourna les yeux du lac pour regarder dans la direction de la route. Il fronçait les sourcils, pour essayer de voir clair dans *toute* cette affaire.

— Il a escaladé le portail, reprit-il. Je ne pense pas qu'il soit venu pour tuer Eddie. Il ne savait sans doute même pas qu'Eddie était là. Et, s'il avait vu Eddie, certainement Eddie l'aurait vu aussi.

— Et Eddie ne l'aurait pas laissé franchir le portail, dit Harry. Ce n'est pas une grille qu'on passe d'un saut.

— C'est vrai. Il l'a donc escaladée, il s'est engagé sur le chemin et c'est alors qu'Eddie l'a aperçu. Ils se sont battus, il a tué Eddie et puis il a continué jusqu'ici. Il n'a pas cherché à pénétrer dans la maison ni dans... Et le garage ? Et le hangar à bateaux ?

— Nous avons vérifié, assura Harry. Fermés à clé hier soir tous les deux. Toujours fermés à clé ce matin.

— Bon. Alors il est donc descendu jusqu'au bord du lac. Puis il a dû s'asseoir, ou s'agenouiller. Et il a écrit ce nom par terre. Sans doute son propre nom. Mais peut-être pas... En tout cas, il s'est relevé, a tourné les talons et est reparti.

— Vous savez, dit Lowndes, ça peut paraître bizarre de dire ça alors que le cadavre de ce pauvre Eddie Cranshaw est encore à peine froid, mais je crois que je plains cet homme. Je croyais le voir, quand vous décriviez ses gestes... C'est vraiment une créature bien lamentable, un être réduit au désespoir.

— Oui, mais il est aussi rudement dangereux, remarqua Harry.

— Je vous l'accorde.

— Je comprends ce que vous voulez dire, répondit Sondgard. J'ai eu la même impression.

Il se retourna vers le chemin et vit la voiture de ronde qui se dirigeait vers la maison.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Il remonta la pente, les deux autres lui emboîtant le pas.

Sondgard parvint au bord du chemin juste au moment où Larry freinait brutalement. Il était encore plus pâle et ouvrait de grands yeux. Il se pencha pour crier par la vitre de droite ouverte :

— Monsieur Sondgard ! On vous réclame d'urgence !

— Qui ça ? Le docteur Walsh est là ?

— Oui, monsieur, mais il est arrivé quelque chose. Il est encore arrivé quelque chose au théâtre.

OceanofPDF.com

CHAPITRE VIII

Mel ne pouvait plus dormir.

Il repoussa le drap et la couverture et s'assit sur son séant. Il prit sa montre, la fixa à son poignet et la regarda, persuadé qu'il était éveillé depuis une demi-heure au moins. Il constata qu'il n'était que six heures vingt-cinq.

Il se leva, pourtant, s'habilla, prit ses cigarettes et en mit une entre ses lèvres. Mais avant même de l'allumer, il devina le goût qu'elle allait avoir et il la remit dans le paquet. Il prit une serviette et traversa le couloir pour gagner la salle de bains ; il se lava la figure et les mains, puis revint s'habiller, passa une chemise propre qui se mit aussitôt à lui démanger les omoplates.

Il descendit dans l'intention d'aller à la cuisine se préparer une tasse de café, mais lorsqu'il arriva au rez-de-chaussée il changea d'avis. Dans l'état d'énervement où il était, mieux valait ne pas toucher à un réchaud ni à des assiettes susceptibles de se casser. Peut-être l'auberge était-elle ouverte, ou peut-être en tout cas y trouverait-il un employé qu'il pourrait circonvenir et amener à lui préparer une tasse de café.

Il ouvrit la porte de la maison et sortit dans l'air frisquet ; un soleil jaune-orange était suspendu à un mètre quatre-vingts au-dessus de l'horizon, juste au niveau des yeux, à la hauteur où il était le plus désagréable.

Il détourna la tête en battant des paupières, jeta un coup d'œil vers la droite et vit trois voitures garées devant le théâtre. Il y avait la Continental blanche qui, il le savait, appartenait à Loueen Campbell, laquelle jouait pour le plaisir et non pas pour l'argent, et la MG rouge de Bob Haldemann. Mais la vieille petite Dodge poussiéreuse s'y trouvait aussi. C'était la voiture de Mary Ann McKendrick. Que diable faisait-elle là, à une heure aussi matinale ?

Il résolut d'aller voir.

Il descendit de la véranda et traversa le gravier pour gagner le théâtre. Mais toutes les portes étaient fermées. Il y en avait huit, huit portes vitrées alignées côte à côte, il voulut les pousser ; elles étaient toutes fermées à clé.

Elle avait laissé sa voiture là ? Elle était rentrée chez elle sans voiture ?

C'était stupide. Il frappa à la porte la plus proche. Puis il donna quelques coups de pied. Et enfin il vit une des portes intérieures s'ouvrir et Mary Ann l'examiner de l'autre bout du hall. Elle le reconnut, s'approcha et, derrière la vitre, demanda :

— Qu'est-ce que vous voulez ? (La voix semblait étouffée et lointaine.)

Il se contenta de la regarder. Il ne savait pas comment répondre à sa question en cinq ou six mots ; or cinq ou six mots, c'est à peu près tout ce qu'on peut dire à travers une porte. Elle attendit ; lui aussi, et il finit par se borner à l'essentiel en criant à travers la paroi vitrée :

— Je voudrais une tasse de café.

Elle parut surprise et répondit sur le même ton :

— Je n'ai pas de café !

— Écoutez, croyez-vous que le bistrot... (Il tourna la tête et désigna du menton l'auberge.) soit ouvert à cette heure-ci ? (Ça ne marchait pas. Il la regarda d'un air malheureux par la vitre.) Est-ce qu'il faut gueuler comme un âne pour se faire entendre ou quoi ?

— Il y a du café dans la cuisine, répliqua-t-elle, en tournant les talons.

— Bon sang !

— Qu'est-ce que vous avez encore ?

— Écoutez, cria-t-il. Vous n'avez pas besoin de fermer la porte à clé... Ce n'est pas la peine... Ce n'est pas moi qui l'ai tuée, bon Dieu !

— Je n'ai jamais dit que vous l'aviez tuée !

— Le capitaine m'a innocenté, je n'aurais pas pu matériellement faire quoi que ce soit de ce genre, étant donné mon emploi du temps.

— Tant mieux pour vous ! cria-t-elle en essayant de prendre un ton sarcastique. Mais moi, j'ai du travail à faire.

— À six heures du matin ?

Elle s'approcha de la porte et le dévisagea fixement.

— Vous êtes ivre ?

— Non ! J'ai la gueule de bois !

Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Il eut l'impression que sa tête éclatait et que le soleil mordait comme un fer rouge. Il fit une grimace et porta la main à son front.

— Allons, ça ne fait rien ! murmura-t-il trop bas pour qu'elle l'entendît. Ça ne fait rien du tout.

Il fit alors demi-tour. Mais, derrière lui, il y eut une série de déclics et elle ouvrit la porte. Lorsqu'il se retourna, elle était sur le seuil et lui souriait.

— Chaque fois que je vous vois, articula-t-elle, vous avez la gueule de bois. Ça vous arrive tous les jours ?

— Sauf le jour des Cendres.

— Vous voulez qu'on vous fasse une tasse de café, c'est ça ?

— Je ne sais pas quand M^{me} Machin vient préparer le petit déjeuner et, si j'essayais maintenant, je ferais sans doute sauter la maison.

— Elle ne va pas venir du tout. Elle a téléphoné hier soir. Le meurtre l'a affolée. Elle reviendra quand le monstre aura été arrêté, et pas avant. C'est le mot qu'elle a employé : monstre.

— Le terme convient tout autant à celle qui l'a utilisé !

— C'est vrai, vous la connaissez. Alors je suppose que ça ne vous gêne pas d'avoir encore la gueule de bois aujourd'hui ?

— Merci. (Il allait prendre une cigarette, puis changea d'idée. D'abord du café. Puis une autre pensée lui vint à l'esprit.) Vous travaillez vraiment à six heures du matin ?

— Il n'est pas six heures, il est six heures et demie. Et en effet je travaille. Du moins, je travaillais avant votre arrivée.

— Vous travaillez toujours à six heures du matin ?

— Six heures et demie rectifia-t-elle. Non. Mais il y a beaucoup à faire, et je crois que je n'aurai guère la possibilité de travailler dans le courant de la journée. (Elle sourit et lui tapota le bras.) Venez je vais vous faire du café.

Ils repartirent vers la maison. Tout en marchant, il lui demanda :

— Au fait qu'est-ce que vous fabriquez ici ? Je veux dire, je sais quelles sont vos fonctions : publicité, assistante du metteur en scène et tout ça, mais comment ça se fait-il ? Vous voulez devenir comédienne ?

— Non, c'est plus bête que ça. (Elle parut tout à coup beaucoup moins entendue, plus jeune, plus timide.)

Comme elle n'ajoutait rien, il insista.

— Qu'est-ce que c'est donc ?

— Metteur en scène. (Elle dit cela si doucement, d'un ton si hésitant que ce fut à peine s'il l'entendit ; mais dès qu'elle eut prononcé ce nom, elle retrouva des forces et les mots se précipitèrent.) Je veux devenir metteur en scène, Mel. Je sais, ça n'est pas un métier de femme, mais c'est ce que je veux. J'ai tant d'idées, là-dessus, il y a tant de choses que je voudrais faire ! J'ai des brochures à la maison, des centaines, pleines d'indications de mise en scène ! J'ai des distributions toutes faites : vous ne pouvez pas savoir quelles distributions j'aimerais pour certaines pièces. Et le cinéma !

Ils s'étaient arrêtés sous la véranda. Elle était devant la porte, le visage brillant d'animation.

— Je voudrais avoir mon théâtre, mettre en scène des pièces, en trouver de nouvelles, les monter dans un style nouveau. J'ai tout cela dans ma tête et j'en apprends davantage tous les jours. Peu m'importe les tâches matérielles que j'ai à accomplir. Je veux bien m'occuper de la publicité, faire du café ou me fourrer dans le trou du souffleur ; je suis prête à tout, rien que pour être dans le coup et pour continuer à apprendre. Vous voyez ?

Il était trop tôt pour que Mel vît grand-chose avec netteté, mais il comprenait l'ardeur de la jeune fille, et il y réagissait comme il le faisait toujours en présence d'un emballement désintéressé, avec le désir de prêter son concours mais aussi avec un sentiment de tristesse, parce que ce genre d'ardeur durerait rarement longtemps dans un

monde où l'on n'en avait pas vraiment l'emploi. Il répondit d'un ton plus sérieux et plus compréhensif qu'il n'aurait cru :

— Alors, vous devriez aller à New York. Vous n'arriverez à rien ici.

Elle s'effondra tout d'un coup, comme si elle éprouvait déjà un avant-goût d'échec.

— Je sais, dit-elle. Mais je suis lâche. J'ai vingt-deux ans ; si jamais je dois démarrer, il faut que ce soit maintenant. Mais vous ne pouvez pas imaginer à quel point New York m'effraie, Mel. Ici, je peux me donner l'illusion que je continue à apprendre, à emmagasiner des connaissances, à me préparer pour le grand jour. Mais aller à New York... Je ne connaîtrais personne. Je ne saurais même pas par où commencer ni quoi faire. Si je voulais être comédienne, je pourrais commencer par jouer de petits rôles, sans doute, et faire une carrière peu à peu.

Mais il n'y a pas de petits rôles pour les metteurs en scène !

— Vous avez déjà fait de la mise en scène ?

— Oh ! non, jamais, jamais. (Elle secoua la tête avec agacement.) Juste au lycée et dans de petits spectacles de patronage, et puis il m'est arrivé de remplacer Ralph dans quelques scènes ici, c'est tout.

— Eh bien, vous avez fait la connaissance de gens de New York, ici... Vous ne pouvez pas vous faire des relations ici, voir des gens susceptibles de vous aider quand vous irez à New York ou de vous présenter à quelqu'un qui pourrait vous être utile ?

— Je ne sais pas, peut-être... (Elle secoua la tête.) Je suis lâche, voilà tout. Je ne sais pas si j'irai jamais ou non. Peut-être que je me contenterai de lancer le théâtre d'ici pour la saison d'hiver et que je continuerai à m'occuper de la publicité pour la saison d'été jusqu'à ce que je meure à soixante-treize ans, sous les traits de la vieille originale du patelin ! Tenez, venez, je vais vous faire du café.

Elle poussa la porte et traversa le hall en direction de la cuisine. Il la suivit en disant :

— Écoutez, pourquoi ne pas aller... ?

— Non. Je ne veux plus parler de ça pour l'instant.

— Plus tard, alors.

— C'est ça, plus tard.

Ils poussèrent la porte battante de la cuisine et tous deux découvrirent la scène en même temps.

La table de cuisine, couverte d'une matière rougeâtre, avec une masse écœurante de matière rouge en fragments mous, comme si on avait haché menu de la viande crue et qu'on l'eût arrosée de sang et que tout eût commencé à se coaguler et à sécher !

Et tracées à grands traits tremblants qui mettaient à découvert par endroits le dessus de la table, des lettres proclamaient :

C'EST BOBBY

Mary Ann, adossée au mur, contemplait le spectacle, les yeux exorbités, une main sur la bouche. Elle marmonna d'une voix éperdue et à peine perceptible :

— Vous feriez bien d'appeler la police, Mel. Vous feriez bien de vous dépêcher d'appeler la police.

OceanofPDF.com

CHAPITRE IX

C'EST BOBBY.

Sondgard, assis sur une chaise de cuisine, les bras croisés sur la poitrine, examinait l'inscription avec une irritation croissante. D'abord : *Robert, Robert, Robert*; maintenant : *C'est Bobby*. Et avant : *Je regrette*.

— Il veut se faire boucler, murmura Sondgard.

C'était ce qu'il y avait d'exaspérant. Cette malheureuse créature, ce monstre pitoyable et irritant, voulait se faire interner. Il voulait qu'on l'arrête, qu'on le punisse, qu'on l'enferme dans un endroit où il ne ferait plus de mal. Il ne pouvait pas se décider à aborder le premier policier venu pour se rendre; alors il choisissait la solution qui lui semblait la meilleure. Il laissait des messages. Il laissait entendre au monde qu'il regrettait ses crimes; il les avait commis malgré lui et voulait qu'on l'empêche de continuer. Il révélait donc au monde qui il était : Robert, Bobby...

Il n'y avait qu'un seul Robert au théâtre, et c'était le producteur, Robert Haldemann. Mais on appelait toujours Haldemann, ou Bob; jamais Robert ni Bobby. Haldemann, Sondgard en était sûr, se désignait lui-même sous le nom de Bob, et non pas celui de Robert ni de Bobby.

D'ailleurs, Haldemann n'avait matériellement pas pu commettre le crime. En tout cas, pas le premier, le meurtre de Prude Walker. Son

emploi du temps ne permettait même pas de le soupçonner.

«Il veut se faire prendre, se répétait Sondgard. Il veut se faire prendre. Il nous laisse des indices, il essaie de nous mettre sur la voie. Mais nous sommes trop stupides pour comprendre.»

Il leur avait pourtant donné pas mal de renseignements. On pouvait être sûr maintenant que c'était la même personne qui avait tué Prude Walker et Eddie Cranshaw. On pouvait être sûr que le coupable était l'un des occupants de la maison. Après avoir inscrit son prénom dans la terre, près de la villa de Lowndes, il était revenu ici laisser un nouveau message pour éviter toute erreur. L'auteur du double meurtre se trouvait ici, dans la maison, et il s'appelait Bobby.

Ou du moins le nom de Bobby devait avoir un rapport quelconque avec lui et permettait de retrouver sa piste. Son prénom, en fait, ne pouvait certainement pas être Bobby. Sondgard avait une petite piste de suspects et aucun ne s'appelait Bobby.

Il repassa la liste dans son esprit ; quatre noms :

Tom Burns
Ken Forrest
Will Henley
Rod McGee

Tom Burns ? Il y avait bien Bobby Burns, le poète écossais. Le prénom était-il censé conduire au nom de famille et de là à un autre Burns ayant un prénom différent ? Ça semblait passablement tiré par les cheveux, mais un esprit malade se livrait à de bien tortueuses démarches. Sondgard ne savait trop qu'en penser.

Bon. Et les autres ? Ken Forrest. Pas de rapport avec le prénom de Robert, ni de Bobby. Pas même une similarité d'initiales. Il n'y avait pas non plus de Robert Forrest qui fût célèbre. Il en était de même pour Will Henley. Et Rod McGee ? McGee avait dit que Rod était un diminutif de Fredric, mais ça pouvait tout aussi bien être celui de Robert. Il y avait en tout cas une similarité d'initiales : R dans les deux cas.

Sondgard secoua la tête, de plus en plus agacé. C'était pire que des mots croisés. Pire qu'un texte archaïque sans traduction. Pire que les romans policiers que tant de ses collègues de l'enseignement, mais pas de la police, s'obstinaient à écrire chaque été ; ces romans où la clé du mystère se trouvait toujours en rapport avec la spécialité de l'auteur, une signature à l'envers dans une édition princeps du *De civitate Dei* de Gutenberg, une faute d'orthographe dans le mot kurde désignant un oiseau, une inscription sur un vase de la dynastie Ming ou des traces de minéraux insolites relevés sur le manche d'un kris malais.

Non, cette fois-ci, il n'y avait pas de jeu de mots. Le Bobby griffonné sur la table était bien un prénom, comme le confirmait le Robert du message précédent. Le meurtrier laissait une trace menant directement à lui, en donnant à deux reprises ce nom. D'une façon ou d'une autre, on devait établir un quelconque rapprochement entre ce prénom-là et le criminel.

Sondgard se rappelait avoir pensé, en voyant le premier message griffonné sur la glace de la salle de bains, qu'il avait peut-être affaire à un être atteint de dédoublement de la personnalité, à un Jekyll-Hyde, à un malade mental chez qui le côté Hyde, c'est-à-dire l'élément maléfique, avait réussi à l'emporter. Et voilà maintenant qu'il se demandait si ces deux personnalités distinctes n'opéraient pas simultanément, ou presque, dans ce même corps.

Mais comment trouver Hyde, si Jekyll ne savait même pas qu'il existait ?

Hier, bien sûr, dans le cadre habituel d'une enquête, il avait demandé à la police de procéder à des vérifications sur l'identité de presque tous les membres de la troupe. Si Hyde s'était déjà manifesté, un service de la police avait pu tomber un jour ou l'autre sur Jekyll. Mais Hyde ne s'était peut-être révélé que récemment et n'avait encore aucun méfait à son actif. Ou encore, puisque tous les suspects avaient habité ces dernières années à New York, Hyde avait pu se manifester là-bas sans avoir été repéré jusqu'alors par la police new-yorkaise. La ville était si vaste et la criminalité si forte qu'un grand nombre de crimes demeuraient fatalement impunis.

Tous ces suspects lui avaient assuré qu'ils n'avaient jamais eu d'histoires avec la police. Sondgard voulait bien les croire. C'était

tellement facile à vérifier ! Si la personnalité Jekyll du meurtrier avait été impliquée dans une autre affaire, ne serait-ce qu'en qualité de témoin, il l'aurait dit et il aurait eu une histoire toute prête. Mentir là-dessus, quand la police pouvait si facilement savoir la vérité, ne servirait qu'à attirer sur soi les soupçons.

Ce qui impliquait un Jekyll connaissant l'existence et les activités de Hyde, ce qui n'était pas nécessairement vrai. Mais si Jekyll ignorait effectivement tout de Hyde, il n'avait aucune raison de mentir, car il ne pouvait pas se douter qu'il eût quelque chose à dissimuler.

D'ailleurs, songea-t-il avec accablement, ce n'était pas forcément un cas Jekyll-Hyde. Il pouvait très bien n'y avoir qu'une seule personnalité dans le coup : celle de l'assassin pour peu qu'il fût capable de présenter au monde un visage sans reproche, puis de faire volte-face pour aller commettre les meurtres les plus abominables.

Ce qu'il fallait, c'était découvrir si l'un des quatre suspects avait, par hasard, suivi un traitement psychiatrique. Il pourrait demander à la police de leur ville natale et à celle de New York de procéder à une enquête. Avec Will Henley, ce genre de recherches allait s'avérer difficile : Henley était un fils d'officier, élevé aux quatre coins du monde. Mais s'il avait présenté des troubles mentaux, son père avait dû le faire examiner par un psychiatre militaire. Sondgard n'aurait qu'à adresser une demande de renseignements à l'armée.

Mais tout cela allait prendre du temps, beaucoup de temps. Or, le meurtrier ne leur accordait aucun délai. Ce n'était pas un de ces déments à l'ancienne mode qui ne tuaient qu'une fois par mois, quand la lune était pleine ou quand leur femme avait ses règles ; celui-là avait tué deux fois en deux jours. Et, à part la cruauté bestiale qui caractérisait les deux crimes, les meurtres ne se ressemblaient absolument pas. L'un était un crime sexuel ; la victime avait été étranglée et l'assassinat avait eu lieu en plein jour. Dans l'autre, la victime était un homme entre deux âges qui avait été déchiqueté et mis en pièces ; le crime avait été commis la nuit. Le premier assassinat avait un mobile d'ordre sexuel ; mais on ne voyait pas le mobile du second.

— Si on pouvait trouver *pourquoi* il a escaladé ce portail, marmonna Sondgard, on pourrait l'avoir. Il devait avoir une raison, si

insensée, si invraisemblable fût-elle. Oui, il fallait bien qu'il eût une raison... Ah ! si seulement on pouvait découvrir laquelle...

Il parlait encore tout seul !

— Tiens ! Voilà que je me remets encore à débloquer ! fit-il.

Il se leva brusquement. Il fallait perdre cette habitude de monologuer de cette façon-là ; sinon c'était lui qu'on allait finir par embarquer au lieu du meurtrier.

Si ça continuait, il allait se mettre à découper des poupées en papier !

Des poupées en papier. Et si... ?

Pas forcément des poupées en papier. Mais quelque chose. Peut-être y avait-il quelque chose, une trace quelconque laissée par Hyde...

Fermement résolu, il sortit à grands pas de la cuisine. Larry Temple et Mike Tompkins étaient tous deux dans le hall. Larry, pâle et défait tant à cause du manque de sommeil que de ce qu'il avait vu ce matin-là, Mike encore penaud à la suite de sa maladresse de la veille à propos des empreintes : il avait voulu relever les empreintes laissées par le fou sur la savonnette mais, au moment de prendre la photo, le savon avait glissé et cet imbécile de Mike, sans réfléchir, l'avait rattrapé au vol. Ça ne serait sans doute pas arrivé si Sondgard avait appelé Garrett, qui aurait fait relever les empreintes par un de ses hommes...

Mais Sondgard avait désormais pris l'affaire en main et à lui de se débrouiller. Il s'avança dans le hall et s'enquit :

— Rien de neuf ?

— Rien, dit Mike en secouant la tête.

— On ne leur a pas dit pour Cranshaw ?

— Non. Ils croient toujours qu'il n'y a que la table de cuisine.

— Bon. Je reviens.

Sondgard fit jouer la porte, pénétra dans la salle des répétitions et referma la porte derrière lui. Quinze personnes assises sur des chaises pliantes tournèrent la tête vers lui, l'air inquiet et curieux. Onze hommes et quatre femmes. Parmi les hommes, il y en avait un, l'un des quatre suspects, qui était l'assassin. Et dans le reste, n'importe qui pouvait être sa prochaine victime.

Sondgard s'approcha du fond de la salle, du côté du divan et de la table, dans la partie dégagée où normalement ils auraient dû être en train de répéter la pièce de la semaine prochaine. Peut-être pas dès ce moment-là, tout de même : il était à peine huit heures. Nombre des visages qu'il avait devant lui portaient les traces d'une nuit trop courte et d'un réveil trop brutal. Et aucun d'eux n'avait encore pris son petit déjeuner, ni même une tasse de café.

— Vous savez tous ce qui s'est passé, commença-t-il. La nuit dernière, quelqu'un a barbouillé de confiture la table de cuisine et a écrit dessus «C'est Bobby». On peut supposer qu'un nommé Bobby est celui qui a tué Prude Walker. On peut supposer que c'est la même personne qui nous a laissé ce message. Est-ce exact? La même personne a-t-elle tué Prude Walker et rédigé cette inscription? Ou alors se trouve-t-il ici quelqu'un qui connaît le meurtrier, ou qui croit avoir des preuves permettant de le démasquer, et qui nous a confié ce message, parce qu'il, ou elle, a peur d'accuser ouvertement? Si c'est le cas, si l'auteur de ce message n'est pas le meurtrier de Prude Walker, il ne nous a été d'aucune utilité. Il n'a, en fait, servi qu'à embrouiller les choses. Je vais donc lui demander de venir s'expliquer; si ça le gêne de parler devant tout le monde, je serai ici toute la journée; l'auteur du message pourra venir me trouver à sa guise, quand il le voudra.

Personne n'ouvrit la bouche. On n'entendit que des raclements de semelles qui trahissaient la gêne de l'assistance. Sondgard respira alors un bon coup et passa à l'étape suivante.

— En attendant, reprit-il, nous avons décidé qu'il était nécessaire de procéder à une perquisition. Bien entendu, il s'agit d'une perquisition dans vos chambres et dans vos affaires personnelles. Si besoin en est, je peux aller demander un mandat de perquisition à un juge, mais cela prendrait du temps que je préférerais ne pas gaspiller. J'aimerais mieux avoir votre permission. Quelqu'un a-t-il une objection à formuler? Je vous promets que rien ne sera dérangé et que rien assurément ne sera volé.

De nouveau le silence.

— J'ai donc votre autorisation? Vous n'y voyez pas d'inconvénient?

Ils tournaient la tête et se regardaient pour voir si quelqu'un allait protester, car qui pourrait-ce être, sinon l'assassin? Mais personne ne

souffla mot.

— Très bien, dit Sondgard. Maintenant, encore un détail. (Il hésitait, car ce qu'il projetait de faire désormais était dangereux ; ça pouvait se retourner contre lui si ça ne marchait pas. Il n'avait pas eu le temps d'y réfléchir plus tôt, car l'idée ne lui en était venue qu'une fois en présence de tout le personnel du théâtre.)

Bah ! il n'avait qu'à se jeter à l'eau.

— Il y a encore un détail, répéta-t-il. Nous avons ce que nous croyons être une bonne empreinte : celle d'un pouce droit et nous l'avons relevée sur la savonnette dont s'est servi le meurtrier pour écrire « Je regrette » sur le miroir. Nous avons photographié l'empreinte et nous avons envoyé le cliché dans la capitale de l'État pour en obtenir un agrandissement. Nous n'étions pas sûrs alors que le meurtrier de Prude Walker habitait la maison ; c'est pourquoi nous avons simplement demandé que cette empreinte soit examinée au F.B.I. à Washington. Mais, après ce qui s'est passé la nuit dernière, il n'y a plus aucun doute. J'ai donc téléphoné à la police de l'État pour réclamer son concours. Ils seront ici à trois heures, avec leur personnel et leur équipement pour prendre les empreintes de tous les occupants de cette maison. Il nous suffira ensuite de comparer cette empreinte de pouce avec celles que nous aurons prises cet après-midi. Je crois donc pouvoir vous assurer que d'ici ce soir tout sera réglé, mais d'ici là aucun de vous ne doit quitter cet immeuble sans ma permission...

Il s'interrompit, réfléchit à ce qu'il venait de dire et à ce qu'il allait dire ensuite. Le défaut évident de son petit mensonge, c'était l'annonce de cette perquisition. S'il disposait d'un indice aussi précis, capable de leur permettre de démasquer le meurtrier dès l'après-midi, à quoi bon une perquisition ? C'était une question que l'assassin pourrait se poser, et à laquelle il fallait répondre tout de suite. Et puis, au cas où ça ne marcherait pas, Sondgard ferait bien de se ménager une porte de sortie. Il entreprit donc de faire d'une pierre deux coups.

— Je vous l'ai dit, je crois que tout sera réglé cet après-midi. Mais on ne peut pas en être sûr. Je ne sais pas si vous vous y connaissez beaucoup en matière d'empreintes, mais elles sont bien moins utiles et on s'en sert bien moins souvent qu'on ne pourrait le croire d'après la lecture des romans policiers.

«Le meurtrier, par exemple, a laissé des empreintes plein la chambre de Prude Walker, mais elles étaient toutes brouillées, confuses et inutilisables, à l'exception de celle sur la savonnette. Celle-là semble, à première vue, une bonne empreinte. Sur le négatif tout comme sur l'épreuve. Mais nous ne pourrions vraiment dire si c'est une empreinte satisfaisante que lorsque nous aurons la réponse de la police de l'État et qu'on aura fait un agrandissement. Je vous dirai pour l'instant qu'il y a neuf chances sur dix pour qu'elle soit bonne et pour que nous n'ayons pas besoin d'autre chose. Mais il y a, je dois l'avouer, un risque sur dix qu'elle ne soit pas utilisable. Nous avons affaire à un dément ; je ne veux pas perdre de temps ; je ne tiens pas à rester toute la journée à attendre un indice, s'il y a la moindre chance qu'il ne nous rapporte rien.»

Il marqua de nouveau un temps pour récapituler ce qu'il venait de dire. Ça lui parut satisfaisant et il fut un peu surpris de la facilité avec laquelle il pouvait mentir. Peut-être avait-il choisi la mauvaise profession : peut-être aurait-il dû être avocat. Ou faire de la politique : il serait de taille à soutenir un débat télévisé !

Il était content de son mensonge. C'était un mensonge solide, si plein de détails et de faits précis, si bien étayé par des vérités de second ordre qu'il ne voyait pas comment on pouvait le déceler.

Allons ! Ça devait pouvoir marcher.

Dans ce cas, quelqu'un allait tenter de prendre la poudre d'escampette avant trois heures cet après-midi.

Si ça ne marchait pas, Sondgard n'avait aucune idée de ce qu'il allait essayer ensuite.

— C'est tout pour le moment, dit-il. J'imagine que vous avez tous envie de prendre votre petit déjeuner. M^{me} Kenyon ne veut pas venir travailler ici pour l'instant ; je ne pense d'ailleurs pas qu'on puisse le lui reprocher. Alors il va falloir vous débrouiller tout seuls. Nous avons déjà des photos de la table de cuisine, nous n'avons plus rien à faire là-bas, alors vous pouvez y retourner. Je propose que les filles aillent préparer le petit déjeuner. Si vous avez du rabiote, je prendrais bien quelque chose, moi aussi.

Ce fut Mary Ann McKendrick qui la première rompit le silence :

— On peut nettoyer la table ?

— Oui. Allez-y !

Puis Tom Burns.

— Et nous, les hommes ? Vous voulez qu'on reste ici ?

— Pour quelques minutes, oui. Je vais avoir quelques questions à poser individuellement à certains d'entre vous.

Sondgard resta là encore un moment, bien qu'il n'eût plus rien à dire, et tant qu'il fut là personne ne bougea. Puis il tourna les talons et se dirigea vers la porte, rompant ainsi le charme. Les quatre filles se levèrent et quittèrent la salle à sa suite. Elles traversèrent le hall pour gagner la cuisine. Sondgard s'approcha alors de Mike qui lui avait fait signe.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a un reporter d'une agence de presse dehors. Transworld Press. Qu'est-ce qu'on fait ?

— Dites-lui d'attendre une minute. (Sondgard revint sur ses pas, fit coulisser la porte et appela dans le vague brouhaha qui emplissait la salle depuis qu'il était sorti.) Bob, vous pourriez venir une minute ?

Haldemann se leva et se précipita. Il sortit dans le couloir, et Sondgard, après avoir refermé la porte, lui dit :

— Bob, notre premier reporter est là. Vous voulez lui parler ?

— Si vous êtes d'accord, oui.

— Allez-y. Mais je ne veux pas qu'un autre membre de la troupe lui parle, pas plus qu'à un autre journaliste.

— Je le leur ai déjà dit.

— Bon. Autre chose, je ne veux pas qu'on lui raconte quoi que ce soit sur l'enquête : empreintes, perquisition, et tout ça. Vous pouvez tout lui dire à propos du meurtre, lui donner les noms des membres de la troupe et ce genre de renseignements, mais pas de détails sur l'enquête.

— Bien sûr, Eric. Entendu.

— Parfait. Je suppose qu'il va falloir que je lui fasse une déclaration ; je vais donc aller lui parler maintenant et ensuite je vous le laisse. Oh ! au fait... Ne lui dites pas, non plus, que, dans notre esprit, le meurtrier est nécessairement un membre de la troupe. Pour la presse, le tueur pourrait être soit un membre de la troupe, soit un habitant de la ville, soit un simple rôdeur...

Haldemann acquiesça. Il avait l'air grave et préoccupé. Sondgard était sûr qu'il veillerait à ne pas commettre de bévue.

Sondgard le laissa dans le hall et sortit sur le perron pour parler au reporter, un rouquin trapu, l'appareil photo en bandoulière.

— D'accord pour des photos des bâtiments et des lieux, lui dit Sondgard sans préambule. Mais pas de photo des gens.

Le journaliste parut surpris. Il s'attendait sûrement à un ton plus aimable, ou du moins à un bonjour pour commencer.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

— Parce que l'enquête est encore en cours et que je ne veux pas que vous ayez de contact avec personne, sauf avec le producteur qui va venir vous parler dans un instant.

— Je n'insiste pas, dit le journaliste en haussant les épaules. Je prendrai ce que vous me donnerez, et merci.

— Bon. (Sondgard se détendit un peu. Il s'était trop fait de souci tout à l'heure, avec le petit bluff qu'il avait amorcé ; aussi s'était-il montré plus brusque qu'il ne l'aurait voulu avec le reporter.) Je n'ai aucune envie de vous embêter, dit-il. Mais cette enquête n'est pas terminée et je ne tiens pas à y introduire plus d'éléments que je ne puis en vérifier.

— Vous avez des pistes ?

— Bien sûr. Nous les étudions.

— Mais vous ne pouvez pas m'en parler ?

— Pas encore.

— Je pourrais avoir votre nom, monsieur ?

— Eric Sondgard. Capitaine Eric Sondgard, de la police de Cartier Isle.

— Il paraît que vous n'occupez ce poste que l'été, capitaine ; le restant de l'année, vous êtes professeur. C'est bien ça ?

— Exactement. Mais je n'ai vraiment pas le temps de me faire interviewer pour l'instant. Je suis surtout venu ici pour vous poser ce qui vous semblera peut-être une question très bizarre, mais j'aimerais quand même que vous y répondiez.

— Je ferai de mon mieux.

— Bon. Pourquoi exactement êtes-vous venu ?

— Comment ça ? fit le reporter, abasourdi.

— Sur quelle affaire est-ce que je suis ?

— Mais... sur les meurtres !

— *Les meurtres ?*

— Oui, le... (Le reporter était complètement désorienté.)
L'assassinat de la comédienne hier, et le garde qui s'est fait descendre la nuit dernière...

C'était ce que Sondgard voulait savoir : le rouquin avait déjà entendu parler du second meurtre.

— Dans le cadre de l'enquête, dit-il, je n'ai pas parlé aux gens qui sont dans cette maison, y compris l'homme qui va vous recevoir, de ce second meurtre. Ne lui parlez que du premier, vous comprenez ?

— Non, dit le reporter, mais c'est entendu.

— Bon. Quand vous en aurez fini avec lui, dites-le-moi et vous pourrez voir Temple, le premier policier à être arrivé sur les lieux du second crime. Il pourra vous donner tous les renseignements que vous voudrez sur celui-là.

— Très bien.

— Alors, allez-y !

Sondgard tourna les talons, mais le reporter l'appela et lui dit :

— Je suis le premier journaliste à venir, hein ?

— En effet.

— Je peux vous rendre un service, si vous m'en rendez un aussi.

— À savoir ?

— Désignez-moi comme chargé des rapports avec la presse. J'obtiendrai les renseignements des gens à qui vous me laisserez parler, et tous les autres reporters qui se présenteront pourront s'adresser à moi. Je les empêcherai de vous ennuyer.

— Ce serait parfait. Qu'est-ce que vous me demandez en échange ?

— La priorité de l'information quand vous arrêterez le meurtrier.

— Je ne sais pas si ce sera facile.

— Très facile si je suis chargé des relations avec la presse. Laissez-moi seulement dix minutes d'avance sur les autres. C'est tout ce qu'il me faut pour passer mon papier et pour que Transworld donne l'information en premier.

— C'est légal ?

— Bien sûr. Ça n'est pas correct sur le plan professionnel, mais c'est légal. Et comment saura-t-on que c'est votre faute ? Ce sera moi qui ne donnerai pas l'information tout de suite. Vous me l'aurez donnée pour que je la transmette et je ne le ferai qu'avec un décalage de dix minutes. Tout ce que je vous demande, c'est de ne pas remarquer combien de temps je mets à communiquer la nouvelle. D'accord ?

Sondgard réfléchissait. C'était juste, un service contre un autre. Et ce rouquin était en effet le premier. Et puis ce serait pour lui un soulagement de laisser un autre se débrouiller avec la presse.

— Bon, acquiesça-t-il. Et comment vous appelez-vous ?

— Oh ! Votre adjoint ne vous l'a pas dit ? Je lui ai donné ma carte. Harry Edwards.

— Harry Edwards. Parfait. Le producteur s'appelle Bob Haldemann. Il vient tout de suite. Vous pourrez lui parler dans son bureau.

— Merci.

Sondgard revint dans le couloir et dit à Haldemann :

— À votre tour ! Il s'appelle Harry Edwards.

— Bien. Oh ! Eric, pour cette chose dans la cuisine... « C'est Bobby »... Est-ce que j'en parle ?

— Oui, je pense. Une simple relation des faits, c'est tout... Tiens, je me rappelle que j'ai oublié quelque chose. Je vais ressortir avec vous.

Les deux hommes se rendirent sous la véranda. Sondgard fit les présentations, puis dit :

— La raison pour laquelle vous pouvez parler à Bob, c'est qu'il est un de ceux sur lequel ne pèse aucun soupçon. Son emploi du temps est entièrement vérifié.

— Heureux de l'apprendre, dit Edwards en souriant. Je ne sais pas quel effet ça me ferait d'entrer dans ce théâtre vide avec un de vos suspects.

— Ne vous en faites pas !

Sondgard retourna dans la salle :

— Larry, venez une seconde.

Temple arriva, l'air plus pâle et plus crevé que jamais.

— J'aimerais, dit Sondgard, que vous restiez encore un moment. Quand le reporter en aura fini avec Bob Haldemann, il voudra vous

parler du second meurtre. Donnez-lui les renseignements qu'il demande, mais pas un mot de l'enquête, entendu ?

— Bien sûr, monsieur Sondgard.

— Vous feriez mieux de vous asseoir quelque part en attendant qu'il soit prêt. Vous avez l'air de ne pas tenir debout.

— Si, ça va.

— Bon. Et vous, Mike, venez avec moi.

— Où va-t-on ?

— Perquisitionner dans les chambres. Nous allons tout mettre sens dessus dessous.

— Qu'est-ce qu'on cherche ?

— Je n'en sais rien. Qu'est-ce qu'un fou aurait dans sa chambre ? Des poupées en papier découpé ? Un chapeau de Napoléon ? Peut-être qu'il s'adresse des messages, à lui aussi !

— Bon, on peut essayer.

— C'est ce que je pensais.

Sondgard monta deux marches de l'escalier, puis dit :

— Ah ! bon sang ! J'oubliais. Les portes sont toutes fermées à clé. Attendez. (Il ressortit précipitamment et vit Haldemann et Edwards qui entraient dans le théâtre. Il les interpella et ils l'attendirent.) Bob, dit-il, vous avez un passe-partout ? Pour toutes les portes intérieures ?

— Vous faites une perquisition ? dit Edwards. Qu'est-ce que vous cherchez ?

— Pas encore ! lui répondit Sondgard. Ne vous en faites pas, je tiendrai ma promesse. Vous en avez un, Bob ?

— Oui, bien sûr. Dans le bureau. Venez.

Ils entrèrent dans le théâtre ; Haldemann, dans le tiroir de son bureau, prit un passe qu'il remit à Sondgard. Le capitaine repartit, escorté de Mike, et monta entreprendre la perquisition. Larry Temple resta assis au pied de l'escalier, les yeux mi-clos.

OceanofPDF.com

CHAPITRE X

Lorsque Sondgard-Chax eut quitté la salle, ils se mirent tous à parler à la fois, tous sauf le fou. Il resta affalé sur sa chaise, à se mâchonner l'intérieur de la joue, tout en essayant de réfléchir.

Il avait pas mal de sujets de cogitations. Sondgard-Chax le traquait, l'attaquait sur tous les points à la fois.

La perquisition. Voilà qui donnait à penser. Il s'imagina sa chambre, là-haut, en cherchant à voir s'il n'y avait rien qui pût orienter Sondgard-Chax dans ses recherches.

Pas le mobilier, en tout cas. Aucun meuble n'était à lui, tout était là quand il avait emménagé l'avant-veille.

Pas les vêtements, ni la valise. Tout cela appartenait au conducteur de la voiture qu'il avait tué ; rien ne pouvait le mettre sur la piste de Robert Ellington.

Qu'est-ce qu'il y avait encore dans la chambre ? Rien.

Si, encore une chose. La brochure de la pièce qu'ils devaient répéter, avec ses répliques soulignées. Mais ça ne pouvait pas servir non plus.

Il y avait les vêtements qu'il portait la veille. Les chaussures étaient encore mouillées, par exemple. Mais elles étaient sur le parquet de la penderie, il avait des chaussures sèches aux pieds et il n'y avait aucune raison pour que Sondgard-Chax prît ces chaussures-là. Il se contenterait d'ouvrir la penderie, de jeter un coup d'œil, de voir des

vêtements pendus aux cintres, des chaussures par terre, et ce serait tout. Aucune raison de toucher à ces chaussures.

Et même s'il le faisait ? Ses chaussures étaient humides. Il pourrait inventer une histoire pour l'expliquer. Il avait... il avait...

Il avait pris une douche. La veille au soir, il était rentré ivre avec les autres et, au lieu de se coucher tout de suite, il avait pris une douche, mais il était tellement ivre qu'il s'était mis sous le jet sans commencer par se déshabiller. Il avait ensuite ôté ses vêtements. Ça n'était pas plus compliqué que ça.

Ça expliquerait aussi pourquoi ses affaires étaient mouillées. La chemise, le linge de corps, les chaussettes fourrées tout humides dans le sac. Le pantalon trempé pendu dans un coin du placard. Il n'y avait plus, nulle part, de tache de sang, alors ils seraient bien obligés d'accepter sa version. Sans compter qu'il y avait pas mal de gens pour témoigner qu'ils avaient tous passablement picolé la veille au soir.

Voilà pour la perquisition. Il n'y avait rien à trouver, que des vêtements mouillés ; Sondgard-Chax ne les remarquerait sans doute même pas ; et même s'il les remarquait, le fou avait une explication plausible ; par conséquent, la perquisition ne serait pas si redoutable, après tout. Sondgard-Chax perdrait son temps, tout bonnement.

Mais ensuite, il y avait l'empreinte. Ce n'était vraiment pas malin de sa part. Il n'avait à aucun moment songé aux empreintes digitales. Bien sûr, Sondgard-Chax avait reconnu que l'empreinte risquait fort de n'être d'aucune utilité, mais c'était une bien faible possibilité.

Cette histoire d'empreinte était vraiment idiote. Pourquoi avoir écrit sur la glace ? Il ne parvenait maintenant presque plus à se souvenir de ce qui l'avait incité à faire ça à ce moment-là. Il avait été stupide de ne plus penser aux empreintes. Mais il avait oublié tant de choses qu'il avait sues jadis, avant d'être interné ! Il fallait absolument se montrer extrêmement prudent avant d'avoir rattrapé tout ça !

Mais que faire pour les empreintes ? Ils surveillaient sûrement la maison ; alors il ne serait pas malin – et ce serait même très risqué – de filer maintenant. S'il existait un moyen de modifier ses propres empreintes digitales d'ici trois heures, cet après-midi, il ne le connaissait pas.

Neuf chances sur dix. C'est ce qu'avait dit Sondgard-Chax.

Mais était-ce vrai ? Ce n'était peut-être pas neuf chances sur dix. C'était peut-être une chance contre une. Sondgard espérait peut-être seulement que l'empreinte serait lisible. Il essayait sans doute de bluffer pour inciter le fou à s'enfuir.

Sinon, pourquoi effectuer une perquisition ? S'il avait neuf chances sur dix d'identifier l'empreinte, pourquoi perdrait-il autant de temps et d'énergie à perquisitionner ?

Il avait reconnu, oui parfaitement, reconnu, qu'ils ne pourraient être sûrs que quand ils auraient fait agrandir la photo de l'empreinte. Alors, comment savait-il qu'il y avait neuf chances sur dix ?

Peu importait. La seule chose à faire, c'était d'espérer. Espérer que Sondgard-Chax s'était trompé dans son évaluation des chances et espérer que ces chances seraient contre tous les docteurs Chax. C'était la seule façon de parer à cette menace ; attendre de voir si cette comparaison des empreintes allait s'avérer une véritable menace. Ne pas bouger avant trois heures. Mais si les policiers de l'État arrivaient effectivement à trois heures et se mettaient à prendre les empreintes de tout le monde, cela indiquerait que l'agrandissement était bon ; dans ces conditions-là, le fou n'aurait qu'à prendre ses dispositions pour s'échapper avant qu'on prenne ses empreintes. Il y aurait pas mal de pagaille quand les policiers de l'État arriveraient, pas mal de confusion. Il pourrait toujours sauter par une fenêtre du premier étage et prendre ses jambes à son cou.

Voilà qui réglait le second problème. Il n'y avait pas à s'affoler pour la perquisition. Pour les empreintes, attendre et voir. Mais il restait un troisième point à considérer, et c'était le plus dangereux.

C'est Bobby.

Qui avait écrit ça ? Qui avait bien pu aller dans la cuisine, une fois lui couché, pour tracer ces mots dans la confiture dont il avait barbouillé la table ? Qui, dans ce groupe, connaissait ses secrets ? Il y avait quelqu'un certainement. Quelqu'un qui savait que c'était lui qui les avait tués ; et ce quelqu'un, ce même quelqu'un sournois connaissait même son vrai nom !

Était-ce possible ? Il ne connaissait aucun de ces gens-là, il n'en avait jamais rencontré aucun avant mercredi ; alors, comment l'un d'eux pouvait-il en savoir si long sur son compte ?

Il n'avait pas écrit ces mots-là lui-même, il ne pouvait pas. Il repensa à la nuit précédente, et il se rappelait bien avoir, à deux reprises, tracé des lignes au hasard avec ses doigts, mais il n'avait rien écrit. Une fois, c'était au bord du lac, juste avant de laver le sang. Et l'autre fois, c'était dans la cuisine, après avoir répandu de la confiture sur la table. Mais il n'avait rien écrit. Il n'avait aucune raison de faire ça. Il ne se demanda même pas pourquoi il avait barbouillé la table de confiture, il n'y songea même pas.

Quelqu'un savait. C'était la seule explication. D'une façon quelconque, quelqu'un était au courant. La seule explication du : *C'est Bobby*, c'était qu'il y avait vraiment dans les parages un agent du docteur Chax qui ne cessait de le guetter.

Sondgard le traquait, se rapprochait de lui sans cesse. Et voilà maintenant qu'un autre encore le surveillait en silence.

Qui ? Comment pourrait-il faire face à Sondgard s'il lui fallait aussi tenir compte de cet autre ennemi ? Il était indispensable de découvrir qui c'était.

Il regarda les visages qui l'entouraient. Ralph Schoen ? Il avait une sale tête ; il avait l'air assez cruel assurément pour être un de ces espions-là. Mais il devait être trop direct ; il n'aurait pas été homme à prendre des voies aussi détournées. Non, pas Schoen.

Pas Alden March non plus ; il était trop faible ; ç'aurait été plus vraisemblablement un candidat à opposer au docteur Chax plutôt qu'un allié du docteur.

Pas Arnie Kapow, ni Perry Kent ; tous deux étaient trop manifestement ce qu'ils étaient, et rien de plus.

Tom Burns ? Non, trop cynique ; le docteur Chax et ses agents étaient tous d'une sincérité qui sentait la vertu satisfaite et contente d'elle, sans le moindre sens de l'humour.

Un comédien, alors ? Le fou examina les visages et son regard vint se poser sur Mel Daniels.

Mel Daniels.

Il était très jeune, oui, plus jeune que le fou, mais cela ne voulait rien dire. Ils auraient fort bien pu choisir exprès un jeune pour endormir ses soupçons.

Mel Daniels était arrivé avec un jour de retard, comme s'ils n'avaient pas su où l'expédier tant que le fou ne s'y trouvait pas lui-même.

En outre, c'était Mel Daniels qui avait «découvert» le corps de Prude Walker.

Mais oui ! Mais oui ! C'était aussi Mel Daniels qui avait «découvert» le message sur la table de la cuisine !

Après l'avoir écrit lui-même !

Ça se tenait parfaitement : arriver en retard, découvrir «par hasard» tout ce qui était important. Le fou acquiesça en se souvenant de la soirée de la veille ; Daniels le dévisageait quand ils étaient ensemble à l'Auberge. Daniels l'avait asticoté ; il lui avait posé des tas de questions sur le passé qu'il s'était inventé. Il l'avait obligé à se livrer à de prodigieux efforts de mémoire pour se souvenir de ce que lui avait dit le défunt acteur.

Daniels s'était joué de lui ! Il étudiait ses «réactions» ; tout comme ils le faisaient à l'hôpital, les salauds ! Et ce matin encore, avec cette allusion grossière, avec ce « *C'est Bobby !* »

C'était donc Daniels dont il fallait s'occuper, c'était Daniels et non pas Sondgard qui était l'allié du docteur Chax.

Eh bien, il allait leur régler leur compte, à tous deux. À Daniels-Chax, à cause de ce qu'il avait fait et de ce qu'il pourrait encore faire, et à Sondgard parce qu'il «brûlait» parce qu'il commençait à approcher un peu trop près de la vérité.

Et le plus tôt serait le mieux !

Sur ces entrefaites, Karen Leacock, la maigre, apparut sur le seuil pour leur annoncer que le petit déjeuner était prêt. Ils gagnèrent tous la pièce voisine de la cuisine où se trouvait la longue table. La table de cuisine où on avait «trouvé» le message n'était pas assez grande pour eux tous. Le fou se joignit donc à eux. Il avait fait quelques découvertes tout en réfléchissant, et il était parvenu à certaines conclusions. Aussi avait-il fort bon appétit. Il prit quatre galettes pour commencer et s'assit.

Sondgard arriva quelques minutes après et s'installa à la place qu'on lui avait laissée, au milieu de la table, en face du fou. À voir l'air crispé et las de Sondgard, le fou devina que son vis-à-vis n'avait rien trouvé.

Pas même les vêtements mouillés. Le fou observa son persécuteur – ses deux persécuteurs – il les surveilla attentivement pendant que lui-même terminait ses quatre premières crêpes et en prenait trois autres.

Sondgard mangeait lentement, sans entrain; il enfournait machinalement les mets dans sa bouche, à intervalles lents et réguliers. Il avait l'air renfrogné; de toute évidence, il n'avait pas faim, mais il essayait de son mieux de donner le change.

Le fou était ravi. Sondgard avait bien bluffé à propos de l'empreinte. Il n'y avait absolument pas neuf chances sur dix. C'était plutôt moitié-moitié, peut-être même pas. Sinon, l'échec de la perquisition n'aurait pas à ce point déprimé le policier.

Mais Daniels, lui, ce n'était pas la même chose! Il mangeait avec appétit, buvait une tasse de café après l'autre, avalait ses crêpes encore plus vite que le dément, et ne cessait de bavarder avec Mary Ann Mc Kendrick, assise à sa droite. Daniels agitait son couteau et sa fourchette tout en discutant, et Mary Ann McKendrick riait parfois de ce qu'il racontait. À un moment, elle regarda le fou, tout en riant, et il compris aussitôt.

Elle riait de lui!

Daniels la mettait au courant! Il lui parlait d'«expériences», de «recherches», et de toutes ses fascinantes «réactions».

Le fou serra son couteau et sa fourchette; ce qu'il avait dans la bouche lui parut soudain avoir un goût de carton humide. Il se maîtrisa avec peine et se contraignit à rester assis, au lieu de se lever d'un bond pour leur ouvrir la gorge, à tous les deux. Mais ce serait stupide, ce serait le genre de gestes ridicules qu'il s'était permis avant d'être expédié à l'hôpital psychiatrique. C'était parce qu'il avait obéi à ses instincts sans tenir compte des conséquences, qu'il avait été interné. Il avait beaucoup appris depuis lors; et il était bien résolu à profiter de son expérience.

Ne pas suivre ses impulsions sans songer aux conséquences.

Attendre.

Ne suivre ses impulsions que si on est sûr qu'il n'y aura pas de conséquences.

Prévoir.

Agir.

Suivre toujours ses impulsions à condition qu'elles ne vous fassent pas
renier votre vrai moi.

Se montrer adroit et intelligent.

Ce n'était donc pas le moment. Il ne pouvait pas s'occuper d'eux pour l'instant, malgré toute son envie, malgré la façon dont le rire idiot de cette fille lui écorchait les oreilles, malgré les remarques désobligeantes que lui murmurait Mel Daniels à propos du fou.

Et dire qu'il avait voulu gagner l'amitié de cette fille !

Son attention se trouva détournée de Daniels-Chax et de la jeune fille par une conversation qui venait de s'engager à l'autre bout de la table. Arnie Kapow avait posé à Sondgard une question du genre : « Est-ce que l'assassin doit être fatalement l'un des convives ? » et le capitaine répondait :

— Il n'y a plus aucun doute, Arnie. Plus depuis hier soir. La maison était entièrement bouclée, fermée à clé de partout. Le message sur la table n'a pu être tracé que par quelqu'un habitant ici.

— Je croyais, lança Tom Burns, que vous disiez que c'était peut-être un autre, pas forcément l'assassin. Quelqu'un qui serait au courant de quelque chose.

— C'est possible, reconnut Sondgard. Mais je ne pense pas que ce soit probable.

« Moi, je pourrais vous le dire, songea le fou. Vous seriez surpris. C'est Daniels-Chax qui l'a tracé, ce message ! » Le fou éprouvait le violent besoin de lâcher le paquet, de voir leur tête quand il leur dirait ce qu'il savait, pourquoi il le savait ; mais il se contint. Il connaissait bien cette espèce de besoin ; c'était le besoin destructeur, le même instinct qui pousse un homme qui regarde par une fenêtre ou par-dessus le parapet d'un pont à vouloir soudain sauter. Ce besoin était maléfique ; il ne faisait pas partie de son vrai moi ; il pouvait et devait donc ne pas en tenir compte.

Il fallait pourtant dire quelque chose. Il en avait une telle envie ! Il chercha quelques mots, qui ne risquaient pas d'être dangereux et finit par lancer :

— Mais est-ce qu'il n'aurait pas pu s'enfuir déjà ?

Sondgard tourna la tête pour le regarder. « Il a tourné la tête comme un serpent qui va lancer son dard, se dit le fou. Ses yeux sont froids, bleus avec des points gris. Il a le visage osseux. C'est la Mort personnifiée. »

— Je ne pense pas qu'il ait fait ça, dit Sondgard. Il se croit en sûreté parce que nous ne l'avons pas encore pris !

Ralph Schoen intervint alors dans la conversation.

— Il va essayer maintenant, non ? Il faudra bien qu'il file avant que la photo de l'empreinte arrive ici.

Sondgard tourna de nouveau sa tête de mort.

— Il essaiera peut-être, dit-il. D'un autre côté, j'ai dit qu'il y avait une faible chance que le cliché fût mauvais et il peut se décider à courir le risque et à rester. Je l'espère. Je ne voudrais pas le savoir dans la nature. Mais s'il prend quand même le risque, s'il reste, je suis certain que tout se réglera cet après-midi.

Sondgard avait parlé d'une voix sourde mais vibrante, comme certains speakers de la radio. Certains docteurs Chax avaient aussi des voix et des visages de ce genre-là.

Le petit déjeuner touchait à sa fin. On continuait de poser des questions à Sondgard et il répondait à chacun avec la même lenteur appliquée ; sa tête maigre et osseuse se tournait chaque fois vers son interlocuteur ; ses yeux pailletés de gris scrutaient gravement chaque visage.

« Il est dangereux », se dit le fou. Il faut que je lui fasse son affaire aussi. D'abord Daniels-Chax et sa sale garce. Ensuite, Sondgard. »

Tout d'un coup, Daniels prit la parole.

— Dites donc, capitaine, est-ce qu'on peut aller faire un tour, Mary Ann et moi ?

Cette question déplut à Sondgard, le fou le sentit. Le policier hésita puis finit par acquiescer en disant :

— D'accord. Où allez-vous, en ville ?

— Non, en bateau.

— Bon. Mais... (Il passa lentement en revue les visages autour de la table.) Mais, si quelqu'un d'autre veut l'autorisation de quitter la maison un moment, veuillez ne pas me le demander maintenant. Je

vais rester encore ici un moment; vous pourrez venir me trouver individuellement.

« Il ne veut pas me refuser devant tout le monde, se dit le fou. Après tout, est-ce qu'il ne serait pas au courant, par hasard ? »

Daniels sortit de la maison, dorénavant hors d'atteinte. Le lâche ! Il devait savoir qu'il avait été démasqué, que le fou était sur sa piste. Et il devait avoir peur, être terrifié comme ça leur arrivait toujours, quand il était trop tard. Ainsi donc il emmenait avec lui cette idiote, et il fuyait la maison.

Et Sondgard le laissait faire ! Est-ce que ça ne prouvait pas qu'ils étaient de mèche ?

Le fou sentait le désarroi monter en lui, comme de la brume filtrant par une crevasse du plancher. Qui étaient ses ennemis ? Lesquels, parmi ces gens-là ? Combien y en avait-il ? Que savaient-ils au juste ? Dans quelle mesure s'étaient-ils entendus entre eux ?

Daniels était-il vraiment l'agent ? Ou alors était-ce une autre personne, quelqu'un à qui il n'avait même pas pensé ?

Sondgard connaissait-il la vérité ? Temporisait-il simplement pour mieux se prêter aux expériences du docteur Chax ? Ou alors était-il vraiment tout désorienté et, ne sachant plus à quel saint se vouer, attendait-il la photo d'une empreinte qui ne vaudrait peut-être rien ?

Est-ce que Sondgard et Daniels travaillaient ensemble ? Ou alors Sondgard n'avait-il aucun rapport avec le docteur Chax ? Qui sait ! Peut-être était-il en cheville avec un agent du docteur Chax qui n'était pas Daniels et que le fou n'avait pas encore démasqué ?

Il y avait trop de questions, trop de points obscurs.

Il se dit : « Il faut que je parvienne à me maîtriser jusqu'à trois heures. À ce moment-là, je saurai à quoi m'en tenir en ce qui concerne cette histoire d'empreinte ; je saurai quoi faire et l'autre, la créature, sera bien obligée de patienter encore. Mais il faut que je tienne jusqu'à trois heures, sinon, je vais faire un malheur. »

Oui, un malheur...

OceanofPDF.com

CHAPITRE XI

C'était un très vilain canot. D'abord, il était vieux; ensuite, il avait été peint par quelqu'un qui avait plus de ripolin que de bon sens. On avait barbouillé la coque de peinture blanche, à l'intérieur comme à l'extérieur, en couche épaisse et pleine de bavures; ça rappela à Mel certains vieux appartements de Manhattan où les couches se superposaient sur les boiseries, grumeleuses et inégales. Le canot était peint de cette façon-là; sa blancheur aveuglante étincelait au soleil.

Mais il y avait du rouge aussi. Le dingue qui avait remis le canot à neuf possédait sans doute un pot de peinture rouge de reste et il n'avait pas voulu la laisser perdre. Le canot avait donc été peint tout en blanc, avec de gros grumeaux, et par-dessus le blanc, on avait ajouté quelques enjolivures en rouge. Les plats-bords étaient peints en rouge, ainsi que les bancs et les rames.

C'était vraiment un canot affreux. Mais c'était le seul qu'ils avaient.

— Il appartenait aux anciens propriétaires de la maison et de la grange, expliqua Mary Ann. Nous en avons hérité, en somme.

— Je ne savais pas que vous possédiez un bateau pour vous promener sur le lac...

— Il flotte, c'est l'essentiel.

Ils étaient sur une courte et étroite estacade de bois qui s'avancait dans l'eau, au bord du terrain dépendant de l'auberge du Lac Noir. Derrière eux, le parking de l'auberge s'étendait vers la gauche et un

champ couvert de broussailles rejoignait à droite les premières rangées d'arbres. La route serpentait un peu plus loin et, de l'autre côté de la chaussée, se dressaient le théâtre tout étincelant et la maison délabrée.

Une idée frappa soudain Mel, qui observa :

— Ils ont peint le bateau avec ce qui leur restait de peinture de la maison.

— C'est moi.

— C'est vous qui avez fait ça ?

Elle regarda le canot avec un sourire triste et attendri.

— Ça n'est pas très réussi, n'est-ce pas ?

— Vous auriez mieux fait de peindre la maison.

— C'est assez laid, hein ? (Elle se tourna vers la maison.) Au fond, elle a l'air plus laide maintenant qu'autrefois. Je trouve qu'elle ressemble bien plus à une maison hantée qu'avant.

— Elle n'en a pas que l'air. Allez ! Embarquons.

Il lui tint le bras et elle descendit prudemment dans le canot ; puis il lui tendit le sac contenant leur déjeuner qu'ils avaient préparé avant de partir. Elle le déposa au fond – c'était sec – puis elle s'installa sur le banc arrière. Mel dénoua l'amarre et prit place entre les avirons. D'une poussée, il écarta le canot de l'appontement. Mary Ann tourna la tête vers la maison et dit :

— Bob voulait faire repeindre la maison cette année. Il espérait gagner assez d'argent pour ça. Maintenant, Dieu sait si nous pourrions avoir le moindre festival, cette année !

— Et Sondgard, avec son histoire d'empreintes ?

Elle secoua la tête.

— Je crois qu'il bluffe, dit-elle. Pas vous ?

— J'espère que non. Mais je dois dire que j'ai eu la même idée.

— Vous vous rendez compte, si ça continuait ? Tout l'été. Nous ne pourrions pas travailler, nous ne pourrions pas monter de pièces, mais personne n'aurait le droit de partir. Tout l'été ici à traîner dans cette maison sinistre, sans rien à faire, sans pouvoir aller nulle part !

— Ce serait gai ! Oh ! parlons d'autre chose. Si vous tenez à parler de cette vieille baraque, comment ça se fait qu'elle existe encore ? C'est une campagne plutôt huppée, par ici.

— Je sais. (Elle sourit de nouveau, d'un sourire plus juvénile cette fois.) C'était la vieille propriété des Eggstrom. Pendant des années, ce fut la honte du pays, cette baraque !

— Ça l'est encore.

— Vous auriez dû la voir quand j'étais petite fille, avant que les Eggstrom l'aient vendue. La grange était encore pire que la maison à cette époque. Et la cour était encombrée de tout un tas de saletés. Les gens n'arrêtaient pas de signer des pétitions.

— Comment avaient-ils réussi à venir s'installer ici ?

— Ils étaient les premiers. Quand ils sont arrivés, il n'y avait que le lac et c'est tout. Le bourg, à l'autre bout, bien sûr, mais rien d'autre. Cette maison-là a plus de cinquante ans !

— Elle en paraît deux cents.

— C'est la première maison qu'on ait construite de ce côté-ci du lac. Et puis, quand on s'est mis à bâtir toutes ces propriétés, un tas de gens ont voulu racheter la ferme des Eggstrom, simplement pour la démolir, mais les Eggstrom ne voulaient pas vendre. Là-dessus, le vieux est mort et son fils l'a vendue à Bob qui a lancé le théâtre. Maintenant la maison n'est plus la honte du pays, elle fait seulement bizarre.

— Dites-moi, où voulez-vous aller ?

— N'importe où. C'est vous qui avez eu l'idée de canoter.

Il regarda derrière lui.

— Il y a une île là-bas. C'est une propriété privée ?

— Non, elle n'appartient à personne. Personne n'y habite.

— Pourquoi donc ? Ces gens qui dressent des clôtures et des barrières tout autour de leurs propriétés, ça devrait les emballer, une île comme ça !

— C'est trop petit, je pense, et c'est trop marécageux. Et quand il y a un orage, je ne crois pas que personne ait envie de se trouver sur cette île.

Mel leva les yeux vers le ciel, mais le temps se maintenait au beau sans défaillance. Le soleil brillait dans un ciel bleu pâle sans nuage.

Il ne ramait pas vite. Il n'était pas particulièrement pressé d'arriver dans l'île ni ailleurs. Tout ce qui l'intéressait, c'était d'être en tête à tête avec cette fille, et il était parvenu à ses fins. Au petit déjeuner ce

matin-là, ils s'étaient mis à bavarder comme des amis, la glace ayant été rompue à la fois par les confidences de Mary Ann sur ses ambitions théâtrales et par la découverte qu'ils avaient faite ensemble.

À la table du petit déjeuner, l'intérêt qu'il portait normalement à une femme séduisante s'était trouvé accru. Il avait cherché un prétexte pour s'isoler avec elle et l'idée lui était venue d'aller canoter sur le lac. Il lui avait demandé s'il y avait un bateau qu'ils pourraient utiliser; elle avait répondu que le théâtre en possédait un, un petit canot que tous les membres de la troupe pouvaient utiliser. Est-ce qu'elle n'aimerait pas aller faire un tour sur le lac, par un si beau temps, etc., ça les changerait de cette atmosphère sinistre qui régnait dans la maison? Elle pourrait lui montrer les merveilles du lac et ainsi de suite... Volontiers, avait-elle dit, avec plaisir.

Désormais, la seule question qui se posait pour Mel était celle-ci : est-ce que le plus important, pour elle, était de fuir la maison ou de se trouver avec lui? Il aurait bien voulu le lui demander, mais il n'osait pas.

C'était vraiment une journée splendide. Au loin sur l'eau calme, du côté où se dressait la ville, on apercevait une foule de petits yachts aux voiles de toutes les couleurs : orangées, bleues, jaunes; deux sloops qui paraissaient majestueux à côté des minuscules embarcations arboraient en revanche de discrètes voiles blanches.

— Quand allez-vous à New York? demanda-t-il.

— Oh! je ne sais pas, Mel. Un de ces jours.

— Pourquoi pas cet automne? Quand la saison sera finie ici.

— S'il y a une saison.

— N'y pensez plus pour l'instant. Cet automne. Hein?

— Je ne sais pas, Mel.

— Il faut l'annoncer, dit-il. Peut-être pas encore; pas tant que cette histoire pend sur la tête de tout le monde comme une épée de Damoclès, mais quand tout sera arrangé et que, pour changer, nous serons un vrai théâtre d'été. Dites-le à tout le monde, à toute la troupe. Dites-leur : «À la rentrée, je pars pour New York. Si vous pouvez me donner des introductions ou me trouver du travail quelque part, ça m'arrangerait.» Oh! Faites ça, voulez-vous?

Elle fronça les sourcils en se mâchonnant la lèvre inférieure et contempla l'eau qui clapotait contre les flancs du canot.

— Je ne sais pas, Mel, dit-elle.

— Si vous l'annoncez maintenant, vous serez bien obligée d'y aller.

— Je sais bien.

— Et ces gens-là vous aideront, s'ils le peuvent. Je voudrais bien pouvoir vous donner, moi aussi, un coup de main. Vraiment, je vous assure. Mais, vous comprenez, je démarre tout juste, moi aussi. J'aurais besoin de quelques appuis aussi.

Elle le regarda et lui sourit encore.

— Il faut du courage pour faire ce que vous faites, dit-elle. Partir de chez soi et commencer à zéro. Je ne sais pas si j'y arriverai...

— Réfléchissez-y.

— Sûrement.

Il se remit à ramer, puis jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— On est passée cette diable d'île ?

— Tout droit. Je vais vous guider.

— Bon. (Il regarda du côté d'où ils venaient.) On ne voit plus le théâtre, dit-il. Ni la maison.

Elle se retourna elle aussi dans cette direction.

— Tant mieux ! fit-elle.

— C'est bien mon avis. (Il rama un bon coup, puis garda les avirons en l'air, tout dégoulinant d'eau.) Je voudrais vous proposer quelque chose.

— Quoi donc ?

— On ne parle plus de ce qu'on ne voit plus. Pour le reste de la journée, il n'y a plus de théâtre, plus de maison, plus de fou sadique...

— Merveilleux ! dit-elle.

Ils échangèrent un sourire et Mel se remit à ramer en direction de l'île.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XII

Après le petit déjeuner, Sondgard entreprit de déployer ses forces, au cas où l'assassin croirait à son bluff et essaierait de filer avant trois heures. Il était certain maintenant que son bluff ne prendrait pas; la réserve qu'il avait faite en précisant qu'il n'était pas sûr que le cliché fût assez net était suffisante pour le rendre inopérant. Mais il n'avait pas le choix. Il lui fallait se ménager une porte de sortie, car il n'avait tout bonnement pas d'empreinte. Mais en prenant cette précaution, il avait compromis l'efficacité de son stratagème. En fait, il avait perdu son temps.

Sans compter que Arnie Kapow n'avait rien arrangé en lui demandant, au petit déjeuner, s'il s'attendait à voir le fou tenter de s'enfuir. En répondant oui, il faisait croire au fou que toutes les issues étaient bel et bien gardées et que mieux valait rester pour voir si cette histoire d'empreinte constituait une menace sérieuse. En répondant non, il avouait nettement son bluff. Il avait donc tenté de répondre à la fois oui et non, mais il n'espérait guère que cette tactique pût donner des résultats.

On pouvait tout de même escompter, mais c'était là une éventualité bien hasardeuse, que l'assassin allait tenter de fuir. Sondgard était bien obligé de tenir compte de cette possibilité; il lui fallait donc s'assurer que toutes les issues étaient bouclées et en même temps donner l'impression qu'une ou plusieurs d'entre elles ne l'étaient pas.

Ça n'allait pas être commode. D'abord, il n'avait pas assez d'hommes. Lui compris, la police de Cartier Isle ne comptait en tout et pour tout que quatre hommes. L'un d'eux, Larry Temple, était mort de fatigue. Il allait falloir le relever et le ramener chez lui avant qu'il ne s'effondre complètement. Il n'en restait donc plus que trois. Même si l'on ne tenait pas compte de toutes les autres tâches de la police, notamment de la circulation et du maintien de l'ordre en général, il ne lui restait quand même que trois hommes, dont lui. Et la maison, comme toutes les maisons, avait quatre côtés. Il lui manquait donc un agent.

En outre, il avait pour sa part d'autres choses à faire et ne pouvait pas rester bloqué à monter la garde. Ses effectifs se bornaient donc en fait à deux hommes.

Bien sûr, il y avait toujours le capitaine Garrett. Le capitaine Garrett avait sous ses ordres tant d'hommes qu'il ne les connaissait pas tous par leur nom. Le capitaine Garrett pourrait cerner la maison, faire amener des projecteurs et des mégaphones, cuisiner les suspects, chercher des indices...

Non. Il avait trop de raisons, désormais, de ne pas demander le concours du capitaine Garrett; l'une d'elles, et non la moindre, c'était la gêne qu'éprouverait Sondgard pour expliquer sa petite tentative de bluff au capitaine Garrett tant qu'il ne saurait pas si ça allait marcher ou non. Une fois l'assassin arrêté, Sondgard pourrait raconter toute l'histoire au capitaine Garrett, mais pas encore. Ses erreurs, ses gaffes et ses hésitations auraient beaucoup perdu de leur importance lorsque le meurtrier serait en sûreté, derrière les barreaux. Pour l'instant, elles étaient trop évidentes; Sondgard ne voulait pas faire intervenir un professionnel qui risquerait de le ridiculiser.

Il allait donc s'arranger avec ce qu'il avait. Plus tard, il pourrait réfléchir à ce qu'il aurait dû faire.

Il parla d'abord à Loueen Campbell, qui avait une voiture personnelle, le cabriolet Lincoln Continental blanc garé devant le théâtre. Il lui demanda si elle voudrait bien avoir l'obligeance de ramener Larry Temple chez lui, puisque ni Sondgard ni Mike Tompkins n'en avaient le temps.

— Très volontiers, dit-elle avec son sourire sans douceur. Si en échange vous voulez me rendre un petit service.

— Si c'est possible.

— Laissez-moi rester un moment en ville pour faire quelques courses. (Son sourire se fit narquois.) Disons, jusqu'à trois heures et quelques minutes...

Sondgard lui rendit son sourire, mais il lui fallut se forcer un peu.

— Entendu. Vous êtes libre de votre temps.

— Vous êtes gentil, Eric.

Loueen partit, emmenant avec elle un Larry Temple plus endormi qu'éveillé; Sondgard téléphona alors au bureau pour parler à Joyce.

— Pouvez-vous joindre Dave ?

— Je lui ai transmis vos instructions en lui disant qu'il ne devait pas s'occuper de la vedette mais rester à proximité d'un téléphone. Il a promis de ne pas bouger de chez lui.

— Parfait. Appelez-le et dites-lui de venir, mais pas en uniforme. Qu'il se gare devant le théâtre et qu'il attende. Je finirai bien par l'apercevoir et je sortirai lui parler.

— Bon. D'accord.

Mais l'esprit de Sondgard travaillait toujours et remaniait ses projets au fur et à mesure qu'il les concevait.

— Non. Attendez, dit-il. Je ne sortirai pas. Qu'il se gare devant le théâtre à un endroit d'où il puisse voir le devant et le côté droit de la maison. Il n'aura qu'à rester là, à surveiller les parages. Si quelqu'un quitte la maison, je sortirai sur le perron avec lui. Mais si quelqu'un s'en va sans que je l'accompagne, il faudra que David donne trois coups de klaxon et empêche le type de filer. Qu'il fasse bien attention car ça pourrait être quelqu'un qui a déjà tué deux fois.

— Bon, j'ai compris. Comment ça va, Eric ?

— Mal.

— Est-ce qu'une manifestation de confiance, de ma part, pourrait vous reconforter un peu ?

— Oui, si je ne savais pas que vous êtes un témoin plutôt partial en l'occurrence.

— Ça, c'est un point de vue que je qualifierais d'égoïste. Téléphonez-moi quand vous l'aurez arrêté, Eric.

— Promis.

Ensuite, ce fut le tour de Bob Haldemann. Sondgard le prit à part et lui dit :

— Je voudrais vous parler tranquillement un instant, Bob.

— Dans ma chambre. Venez.

La chambre d'Haldemann se trouvait au rez-de-chaussée, en face de la salle des répétitions. Sondgard s'assit sur l'unique chaise et Haldemann au bord du lit. Les volets étaient fermés et le lit défait ; on avait un peu l'impression d'une chambre de malade.

— J'ai des nouvelles à vous apprendre, Bob, dit Sondgard, et j'ai également un service à vous demander.

— À votre disposition, Eric.

— Parfait. Commençons par les nouvelles. Premièrement, notre fou ne s'est pas contenté d'écrire ce message sur la table de la cuisine. Il a fait autre chose aussi. Je suis sûr que le message ne concerne pas le meurtre de Prude Walker mais le second crime.

— Le second crime ?

— Vous connaissez la propriété des Lowndes. Quelqu'un a escaladé la grille la nuit dernière et battu à mort un des gardes.

— Non ! C'est vrai, Eric ?

— Attendez, ce n'est pas tout. Ensuite, il est descendu au bord du lac, près de la maison des Lowndes et a tracé trois fois dans la terre le nom de Robert. Puis il est reparti et il est rentré. Il n'a pas pénétré dans la maison, il s'est contenté simplement d'escalader le portail, de tuer un homme, d'écrire trois fois son nom et de rentrer !

— Robert, dit Haldemann d'un ton songeur. Et dans le message ici, c'était Bobby. Est-ce qu'il essaie de me faire accuser, Eric ?

— Je ne pense pas. Ça ne tiendrait pas et il doit le savoir. Nous avons affaire à un dément, Bob, et c'est ce qui me rend l'enquête si difficile. Pas moyen de savoir ce qu'il veut dire, ni pourquoi il fait telle ou telle chose. J'ai l'impression que si seulement je pouvais comprendre pourquoi il a escaladé cette grille, je serais plus près de lui que je ne le suis maintenant.

— Mais vous n'êtes pas loin, n'est-ce pas ? À trois heures...

— C'est le reste de ce que je voulais vous annoncer : il n'y a pas d'empreinte.

— Quoi ? fit Haldemann, déconcerté.

— Il y a eu une empreinte, ou il a pu y en avoir une, nous n'en sommes pas sûrs. Mais nous n'avons jamais pu la photographier : Mike a tout bousillé. Ce n'était pas sa faute : ça aurait pu arriver à n'importe qui. J'ai bluffé, Bob. J'essaie de faire peur à notre tueur pour qu'il tente de ficher le camp.

— Et si ça ne marche pas ?

Haldemann avait pâli ; de toute évidence, il avait cru au bluff et il était tout désespéré maintenant que s'était évanouie la réconfortante certitude que donnait l'empreinte. Si seulement le meurtrier y croyait avec autant de conviction !

— Je verrai ça à trois heures, dit Sondgard. (Il se renversa en arrière sur sa chaise.) Ces deux nouvelles, ajouta-t-il, sont pour l'instant confidentielles. D'abord l'histoire de l'empreinte, évidemment. Et le second crime, parce que Mike et vous êtes les seuls dans cette maison à le savoir, à l'exception du tueur. Ça peut être utile, bien que je vous avoue ignorer comment ça pourrait nous servir...

Haldemann hocha la tête. Il se frottait les doigts avec un bruit sec.

— Vous vouliez aussi me demander un service, dit-il.

— Oui. Je fais surveiller la maison de l'extérieur, mais je tiens à éviter de nouveaux incidents à l'intérieur. Je voudrais que vous et deux ou trois m'aidiez à avoir l'œil sur les suspects.

— Bien entendu.

— Je ne veux pas que notre assassin pense qu'il est impossible de sortir de cette maison ; il ne faut donc pas que quelqu'un suive chaque suspect dans tous ses déplacements. Il s'agit simplement de surveiller les portes et les escaliers, notamment celui qui mène à la cave. Si vous voyez quelqu'un qui fait mine de vouloir s'éclipser, n'essayez pas de l'arrêter ; venez me prévenir. Je veux être alerté le plus vite possible car Mike et Dave ne sauront qu'il cherche à filer que lorsqu'il sera déjà dehors.

— Bon, Eric.

— Amie pourrait nous aider. Perry Kent aussi.

— Et Ralph ?

— J'aimerais bien que Ralph continue, comme si de rien n'était, les répétitions.

— Entendu. Et Tom Burns ?

— C'est un de mes suspects.

— Tom ? Allons donc, Eric !

— Je m'en tiens strictement aux emplois du temps, Bob, et aux dépositions de tout le monde. Sur le plan chronologique, vous vous trouvez éliminé, ainsi que le jeune Daniels, Arnie et Perry, Ralph, Dick et Alden. Les quatre femmes, aussi, bien sûr. Il reste donc quatre suspects et, à dire vrai, aucun d'eux ne me semble un suspect bien probable. Mais Tom Burns fait partie du lot. C'est un gros buveur, depuis des années, ce qui veut dire que personne ne peut dire avec certitude s'il risque ou non de perdre la tête. Il trouvait la petite Walker à son goût.

— Ça ne tient pas debout ! Je suis navré, Eric, mais ça ne tient pas debout.

— Rien ne tient debout dans cette affaire, Bob. Les meurtres, les messages, rien. C'est l'œuvre d'un esprit détraqué. De toute évidence il est capable d'avoir l'air normal. Alors ça pourrait être n'importe lequel des quatre, et tout aussi bien Tom.

Haldemann secoua la tête d'un air incrédule.

— Vous avez sans doute raison, finit-il par articuler, mais je n'arrive pas à imaginer Tom sous les traits d'un assassin. Ni d'un fou d'ailleurs.

— Bon, moi non plus. Je ne vois aucun des trois autres non plus, d'ailleurs : Ken Forrest, Will Henley et Rod McGee.

Haldemann le considéra d'un air songeur, en remâchant les pensées que lui inspirait chaque nom, puis il secoua la tête.

— Et c'est tout, Eric ? Nous n'oublions pas quelqu'un ?

— Qui donc ?

— Je n'arrive pas... Ces trois garçons sont tous... ils sont normaux, Eric. Je leur ai parlé à tous les trois.

— Moi aussi.

— Si c'est un de ces quatre-là, je ne vois pas comment vous arriverez jamais à le prendre. Je n' imagine aucun d'eux faisant des choses pareilles. Ça se verrait, Eric, enfin ! C'est forcé !

— Pourtant, de toute évidence, ça ne se voit pas !

— Hum ! marmonna Haldemann. Il faut absolument que ce soit quelqu'un d'ici, n'est-ce pas ? Oui, je sais, nous en avons déjà parlé.

— Oui. (Sondgard se leva.) J'ai encore beaucoup à faire, dit-il.

— Qu'est-ce que je dis à Arnie et à Perry ?

— Vous leur indiquez les suspects, c'est tout.

— Très bien.

— Et qu'ils gardent ça pour eux !

— Vous les connaissez. Quand ils disent dix mots par semaine, c'est vraiment un miracle.

— Je sais.

Sondgard alla ensuite trouver Mike qui était resté de faction à l'entrée, et lui dit d'aller se poster derrière la maison d'où il pourrait surveiller en même temps la façade postérieure et le côté droit. S'il entendait Dave Rand donner trois coups de klaxon, il lui faudrait rappliquer dare-dare sur le devant. S'il était en difficulté, il n'aurait qu'à tirer un coup de feu en l'air, mais il ne fallait tirer sur *personne* sans avoir posé d'abord un tas de questions.

Il lui fallut un bon moment pour organiser la surveillance. Il éprouvait la désagréable impression que tout le monde avait filé sans rien dire ; il revint donc dans la maison et procéda à un rapide recensement : à son vif soulagement, il trouva, tout le monde là. Il sortit alors sur le perron pour attendre Dave Rand qui devait le relever.

Lorsque Dave arriva, Sondgard lui fit un signe de la main et descendit le perron pour gagner le théâtre. Mais il ne s'arrêta pas pour parler à Dave.

Harry Edwards, le correspondant de la Transcontinental, était confortablement installé dans le bureau de Bob Haldemann. Assis à la table de travail, il parlait au téléphone. Trois inconnus occupaient la petite pièce, assis sur des tables et sur l'autre fauteuil. À la façon dont ils bondirent sur lui, dès qu'il eut mis le pied dans le bureau, Sondgard comprit que c'étaient des journalistes. Il les congédia en disant :

— Rien à déclarer. Pas encore. Pas encore.

Il s'approcha d'Edwards qui s'empressa de terminer sa conversation téléphonique et de raccrocher.

— J'espère que vous appelez en P.C.V., dit Sondgard.

— Oh ! bien sûr. On sait vivre, à l'agence.

— C'est toi qui le dis ! riposta l'un des autres reporters.

— Pour l’instant, reprit Sondgard, il n’y a que ces trois-là ?

— C’est le total des effectifs, dit Edwards. Mais il en viendra d’autres.

— Bon. Passez la consigne. Tous les journalistes doivent rester ici, dans le bâtiment du théâtre. Je ne veux en voir aucun rôder dehors en regardant par les fenêtres. La maison est surveillée et mes hommes ne sont pas en mesure de distinguer un suspect d’un journaliste ; alors il pourrait y avoir confusion. Un reporter pourrait même se faire flinguer par erreur ; ça m’obligerait à lui faire des excuses publiques, etc... Alors, qu’ils ne sortent pas d’ici, compris ?

Edwards éclata de rire et dit :

— Je vous ai à la bonne, professeur ! Vos désirs sont des ordres.

— Bon.

Sondgard quitta le bureau et ressortit en plein soleil. Il remarqua au passage ce qu’il n’avait pas vu en entrant : Harry Edwards avait collé un écriteau à l’une des portes vitrées :

Bureau de Presse – À l’intérieur, tournez à droite.

Sondgard remercia le ciel de lui avoir envoyé Harry Edwards. Il fit de nouveau signe à Dave, un grand blond au visage rougeaud qui paraissait lourd et pataud sur le plancher des vaches ; puis il revint dans la maison, reprendre sa garde.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XIII

— Quelle heure est-il ?

Mel consulta sa montre.

— Une heure et demie, dit-il.

Mary Ann regarda pensivement l'eau.

— Dans une heure et demie, dit-elle.

— Nous ne devons pas en parler, lui rappela Mel. Nous devons faire de l'exploration.

— D'accord. Je crois que nous ferions mieux d'ôter nos chaussures. (Elle tourna le dos au lac pour examiner l'île.) C'est plutôt dangereux.

— Pas de serpents ?

— On peut dire que vous êtes optimiste, vous ! (Elle sourit en secouant la tête.) Pas de serpents. Pas de lapins, ni d'écureuils ni rien, d'ailleurs. L'île est à nous, à moins qu'il ne débarque des gosses.

— Il en vient ici ?

— Quelquefois. Je venais parfois quand j'étais petite fille. Si elle existe encore, il y a une vieille cabane délabrée de l'autre côté. On y allait autrefois et les garçons jouaient à la guerre. C'était une casemate ; à l'intérieur, se retranchaient les Japonais ; ceux qui attaquaient, c'étaient les Marines.

— Voyons cette casemate.

— Je ne suis pas sûre qu'elle existe même encore. Venez, nous allons d'abord faire le tour de l'île et nous explorerons l'intérieur ensuite.

Mel machinalement lui prit la main et ils partirent tous les deux, en suivant le bord de l'eau. Il n'y avait nulle part de vraie plage; les eaux du lac rongeaient lentement l'île, si bien qu'à l'endroit où la terre rencontrait le lac, il n'y avait généralement qu'une brusque dénivellation de trente ou quarante centimètres, de la boue, des roseaux et des herbes qui poussaient jusqu'au rivage de l'île. Ils étaient obligés d'avancer lentement, sans trop approcher de l'eau.

Ils avaient pris leur temps pour venir, en se laissant bercer sur l'eau jusqu'au moment où le soleil était devenu trop fort. Puis ils avaient découvert un des rares endroits où le terrain remontait de l'eau en pente douce; il y avait même un petit bout de pelouse entouré de buissons et de roseaux. C'était là qu'ils avaient débarqué. Des arbres desséchés et rabougris, mais assez grands pour donner un peu d'ombre poussaient à proximité. Ils étaient restés un bon moment assis sous leurs ombrages à bavarder gentiment de choses et d'autres, à se raconter des anecdotes sur leur vie passée, à faire un peu mieux connaissance. Vers une heure, ils avaient déjeuné; puis, après avoir attendu tout doucement la digestion, ils étaient repartis.

Mel n'était absolument pas sûr de lui. Mary Ann semblait franche, sincère et amicale et elle ne paraissait pas gênée de se trouver là seule avec lui, mais il ne savait pas du tout comment il pouvait interpréter son attitude. Comme elle prenait de plus en plus d'importance à ses yeux, il tenait à ne pas faire le moindre geste téméraire ou maladroit; il s'appliquait à ne pas l'écarter de lui par inadvertance.

Il ne l'avait donc pas encore embrassée. Il y avait songé, plus ou moins constamment, depuis qu'ils avaient abordé dans l'île, mais jusqu'alors il n'avait même pas amorcé un simple mouvement d'approche.

Il discuta la question en son for intérieur. Il se disait qu'après tout elle était venue ici de son plein gré avec lui et qu'au fond elle s'attendait en l'occurrence à être embrassée, n'est-ce pas? Mais Dieu seul savait ce qui se passait dans l'esprit des filles; elle pouvait fort bien ne pas compter sur un baiser. Qui sait si elle ne le considérait pas tout bonnement comme un grand frère!

D'un autre côté, s'il n'essayait pas de l'embrasser et si elle attendait toute la journée qu'il fît le premier pas, est-ce que ça ne serait pas

aussi grave ? Si elle avait envie d'être embrassée et qu'il s'abstint, est-ce que ça ne l'éloignerait pas de lui tout aussi sûrement que si elle ne voulait pas être embrassée et qu'il fît une malencontreuse tentative ?

L'île était très petite, environ cinquante mètres sur trente, et ils se retrouvèrent très vite à l'endroit d'où ils étaient partis. Le canot blanc et rouge dansait toujours au bout de son amure et un petit yacht à voile orange allait et venait en face de l'auberge.

— J'en ai assez, pour l'instant, dit-elle. Si on s'asseyait pour se reposer une minute ?

— Excellente idée.

Il s'assit tout près d'elle et, tout d'un coup, il resta coi. Jusqu'alors, il s'en était bien tiré en racontant des bêtises, mais voilà que maintenant il ne trouvait plus rien à dire.

Alors il l'embrassa.

Comme ça. Par désespoir plutôt qu'autre chose. Le silence était devenu pesant. Faute de mieux, il l'avait embrassée.

Ce fut un tout petit baiser ; ce n'était pas précisément la grande passion. Puis il s'écarta d'elle légèrement, pour la regarder, en écoutant quelque chose qui battait à grands coups dans sa poitrine et en se demandant comment elle allait réagir.

Elle lui adressa un sourire et dit :

— Je croyais que vous n'alliez jamais vous décider !

OceanofPDF.com

CHAPITRE XIV

Deux heures et quart et il ne s'était toujours rien passé. Sondgard marchait de long en large dans la maison, de la porte d'entrée à la cuisine, puis de la cuisine à la porte d'entrée. Derrière les portes closes de la salle des répétitions, on entendait le brouhaha des comédiens qui travaillaient; Ralph Scott se trouvait là avec Dick Lane et Alden March qui avaient à jouer trois scènes ensemble.

Schoen ne pouvait faire répéter les autres, car Loueen Campbell jouait dans de nombreuses scènes et il ne voulait pas que son texte fût lu par un autre. Il avait pour cela des raisons mystérieuses de mettre en scène : pour les premières répétitions, il estimait indispensable la présence des acteurs qui devaient jouer la scène; Sondgard n'avait pas voulu discuter. Mais, de ce fait, les quatre suspects erraient dans la maison, complètement désœuvrés.

En un sens, ça pouvait faciliter les choses. Le meurtrier n'aurait rien pour le distraire. Il serait bien obligé de se dire que le délai de grâce ne se prolongerait pas au-delà de trois heures. Il aurait le temps et le loisir de s'inquiéter.

Mais il était maintenant deux heures et quart et toujours rien. Il était temps, se dit Sondgard, de pousser l'intimidation un peu plus loin. Il interrompit donc ses allées et venues pour se mettre en quête de ses suspects.

Il trouva Tom Burns le premier, assis dans la salle à manger, attablé devant une bouteille et un verre. Il buvait à petites gorgées, mais régulièrement, et crayonnait sur une feuille de papier. Il s'agissait de longues voitures, bardées de chromes. Il leva les yeux en voyant entrer Sondgard et le salua cordialement.

— Soyez le bienvenu, Sherlock Holmes ! Prenez donc un verre.

— Non, merci.

Deux heures auparavant, ils avaient été tous réunis ici pour déjeuner. Le repas avait été aussi peu mouvementé que le petit déjeuner, plus silencieux même. Sondgard poussa un soupir, s'assit en face de Tom et demanda :

— Vous connaissez Eddie Cranshaw depuis longtemps ?

— Eddie qui ?

— Cranshaw. Vous savez, le type maigre à qui il manque des doigts.

Burns fronça les sourcils, fouillant dans sa mémoire. Comme toujours son visage mobile exagérait l'expression, ce qui lui donnait une apparence irréaliste. À moins que l'expression fût vraiment irréaliste ? C'était si difficile de dire l'air que pouvait avoir un dément !

Il finit par secouer la tête.

Je ne connais pas, dit-il. Il lui manque des doigts ? Ce n'est pas un signalement, ça.

— Vous le connaissez, pourtant ; c'est un ami d'Everett Lowndes.

— C'est le type à qui appartient la propriété, un peu plus loin, sur la route ?

— C'est ça.

— Je l'ai rencontré une fois, mais je ne connais pas ses amis. On lui a emprunté un lustre une fois, pour une pièce.

— C'est la seule fois que vous l'avez vu ?

— Je suppose qu'il est venu quelquefois au théâtre ; je ne sais pas exactement.

— Ah ! bon, fit Sondgard en se frottant le front. Et dire, murmura-t-il... Trois meurtres, c'est à peine si j'arrive à y croire.

— Trois ? fit Burns, stupéfait. Je n'ai entendu parler que d'un.

Sondgard le regarda, en battant des paupières d'un air faussement ahuri.

— J'ai dit trois ? Bon sang ! j'espère bien que ce n'était pas un pressentiment.

— Eric, mon bon ami, vous essayez de me mettre en boîte, j'ai l'impression.

— J'en serais bien incapable avec qui que ce soit pour l'instant, Tom. Je suis sur les genoux. Je voudrais simplement qu'il soit trois heures.

— Vous croyez vraiment que j'aurais pu tuer cette pauvre Prude Walker ?

— Qui sait qui a fait quoi ? (Sondgard se leva.) Je m'en vais faire un petit somme sur le lit de Bob, dit-il. À tout à l'heure.

— Amusez-vous bien, Sherlock Holmes !

Sondgard sortit et Burns se versa encore un verre.

Est-ce que ça allait marcher ? Il n'en avait pas la moindre idée ; mais il était disposé à tout tenter désormais. Il allait faire le même numéro à chacun d'eux, dans l'espoir de surprendre une réaction au nom ou au signalement d'Eddie Cranshaw, ou encore à « l'erreur » dans le nombre de meurtres. En tout cas il réussirait peut-être à affoler un peu plus l'assassin, à le convaincre que Sondgard touchait au but.

Il sortit dans le couloir et s'engageait dans l'escalier avec l'intention d'aller en réveiller un autre lorsqu'il croisa Ken Forrest qui descendait.

— Ah ! vous voilà, dit-il. Je vous cherchais.

— Moi ? (Il n'y avait dans le regard de Forrest pas la moindre trace de peur ni de culpabilité. En fait, il souriait, tout prêt à rendre service.)

— Je me demandais depuis quand vous connaissiez Eddie Cranshaw.

— Qui ça ? (Forrest leva les yeux vers la cage d'escalier, comme s'il s'attendait à apercevoir là-haut un nommé Eddie Cranshaw.) Il n'habite pas ici, non ?

— Non, c'est un ami d'Everett Lowndes, un type à qui il manque des doigts.

Si le sourire abasourdi de Forrest était feint, ce gars-là était vraiment le meilleur acteur de la maison.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez, dit-il.

— Vous ne connaissez pas Everett Lowndes ?

— Oh ! je ne sais pas, peut-être que si. (Il se gratta la tête d'un geste puéril ; il avait l'air plus expansif que la veille, sans doute parce qu'il était là depuis plus longtemps maintenant et qu'il commençait à se dégeler.) Est-ce que je l'aurais connu à New York ?

— Non, je ne pense pas. (Sondgard lui rendit son sourire ; c'était peut-être quand même lui le meurtrier, il fallait donc continuer le numéro jusqu'au bout. Il reprit donc :) Ne faites pas attention, je suis crevé. Ce n'était peut-être pas vous qui connaissez Eddie Cranshaw. C'était peut-être Rod McGee, et je me suis trompé. Après trois meur...

Mais le jeune homme ne le laissa pas achever.

— Vous plaisantez, capitaine ? (Il affichait de nouveau un sourire abasourdi.)

— Je plaisante à propos de quoi ? fit Sondgard en fronçant les sourcils.

— Comment ça ? C'était peut-être Rod McGee qui le connaissait ?

— Mais...

La sincérité et l'ahurissement peints sur son visage, Forrest se frappa la poitrine en disant :

— Mais enfin, capitaine, c'est moi Rod McGee !

OceanofPDF.com

CHAPITRE XV

À peine avait-il prononcé ces mots, le fou comprit qu'il avait commis une terrible gaffe. L'espace d'une horrible et vertigineuse seconde, il fut complètement catastrophé, emporté par un tourbillon frénétique, aussi désesparé et ignare que l'enfant qui vient de naître. Il perdit même l'équilibre sur les marches et commença à s'effondrer...

Et puis tout lui revint. Qui il était. Où il était. Comment il était arrivé dans le patelin; ce qui s'y était passé et toute la série d'événements qui l'avaient amené à cette ultime et irrémédiable bétise...

La créature l'avait de nouveau subjugué après le déjeuner. Elle n'avait cessé de se développer au cours de la matinée, puisant des forces au fur et à mesure que la panique le gagnait à l'approche de la limite fatidique de trois heures.

Il était désormais convaincu que Daniels savait tout, qu'il était bien un agent du docteur Chax et que Sondgard était lui aussi au courant. Le docteur Chax avait décidé que l'expérience prendrait fin à trois heures et qu'à ce moment-là ils se précipiteraient tous ensemble sur lui : les docteurs Chax, Daniels, Sondgard, la police de l'État, les infirmiers, tous, tout le monde.

Et puis, soudain, presque avec gratitude, il avait succombé; il avait abdiqué et l'autre créature avait pris le commandement, brusque,

arrogante, intraitable.

Et il était devenu un autre homme !

La mémoire lui revint soudain ; il recommença à comprendre, juste au moment où il put lire sur le visage de Sondgard que lui aussi avait saisi le fin mot de l'histoire, juste au moment où Sondgard, s'écartant un peu du fou, se mettait à ouvrir la bouche pour appeler à l'aide...

Alors le fou exécuta un grand bond en avant.

Taper ! Frapper ! Fermer ces yeux paillétés de gris et courir !

Il sauta par-dessus Sondgard qui s'effondrait à la porte, sortit en coup de vent et s'élança, ventre à terre. Le cor de chasse retentit à trois reprises. Des cris s'élevèrent. La meute aboya sur ses talons.

Il courut à toutes jambes, de toutes ses forces, droit comme une barre de fer, et tout à coup le lac se trouva de nouveau devant lui, étincelant au soleil.

Il continua à courir, l'eau jaillit en gerbes d'écume autour de ses jambes qui s'enfonçaient dans le lac avec des mouvements saccadés, jusqu'au moment où il y eut trop de fond pour qu'il pût continuer à courir. Comme l'eau lui étreignait les jambes, il plongea en avant.

Derrière lui, le cor de chasse retentit encore ; puis il entendit des détonations. Des coups de pistolet et de fusil. Des balles sifflèrent.

Il se mit à nager sous l'eau et se dissimula dans les profondeurs glacées ; il s'y fraya un chemin en poussant à grands coups de pied, en empoignant l'eau à pleins bras. Il parvint ainsi à s'éloigner de plus en plus de la berge. Puis il y eut un moment où ses poumons enflammés cessèrent de fonctionner. Il remonta à la surface.

Il ne regarda pas derrière lui. Il émergea un bref instant, juste le temps de chasser l'air brûlant et d'aspirer une goulée d'air frais et d'apercevoir une sorte d'éclair orange devant lui.

Il se remit alors à nager sous l'eau en direction de cet éclair orange. Sur tout ce fond plat de bleu et de vert, il n'y avait que cet éclair orange. Sans mettre en doute ce phénomène, en se contentant simplement de l'accepter, il se précipita de ce côté-là en brassant l'eau verdâtre de toutes ses forces.

Il revint encore à la surface pour reprendre haleine. Il était bien plus près, cette fois, de cet éclair orange. Il s'aperçut qu'il provenait d'une

voile. Il était loin de la rive, près d'un petit bateau à la voile orange. Il se remit à nager sous l'eau.

Cette fois, avant de réapparaître à la surface, il vit le reflet de la voile qui ondulait devant lui; au-dessus de sa tête, il distingua le fond bombé du bateau. Les dents serrées pour mieux résister à l'envie d'avaler un peu d'air, il avança encore, passa sous la coque et émergea de l'autre côté.

Sa main sortit de l'eau et se cramponna au plat-bord. L'autre main suivit. Il se hissa d'un coup de reins et se retourna par-dessus le bastingage pour tomber finalement sur un couple d'amoureux endormis dans les bras l'un de l'autre, couchés tout nus et tout dorés sur une couverture rose pâle.

Il n'hésita pas. Ils s'éveillaient péniblement de leur torpeur; dans un instant, ils allaient se mettre à protester à grands cris, pour signaler à tous les docteurs Chax où se cachait leur victime. Il frappa la femme de son poing droit, à deux reprises, en plein visage. Les yeux de la fille, à peine ouverts, s'embrumèrent et se refermèrent aussitôt. La main gauche du fou avait déjà saisi l'homme à la gorge et s'y cramponnait comme à la vie même. Sa main droite arriva alors à la rescousse.

L'homme se débattit au fond du bateau comme un poisson géant, en essayant de se débarrasser de l'étreinte des mains qui lui serraient la gorge. Mais le fou tenait bon et, lentement, le poisson géant rendit l'âme.

Le fou revint alors à la femme étendue sans connaissance. Elle ne reprit pas ses esprits; elle ne se débattit pas. Quant au fou, il n'éprouvait pour elle aucun désir charnel; cette nudité féminine n'avait pour lui aucun attrait. Depuis la fameuse fois où tout avait mal tourné, le désir avait cessé de se manifester. Le fou était trop loin désormais de la vie pour garder encore l'instinct de la reproduire...

Avec précaution, en évitant le plus possible de se montrer au-dessus du plat-bord, il les fit lentement basculer dans l'eau. Les corps flottèrent un instant sur l'étendue verdâtre du lac puis coulèrent peu à peu. Les bras esquissèrent comme un geste d'adieu et les cheveux de la jeune femme flottèrent au-dessus d'elle comme une somptueuse traîne...

Il était seul. Sain et sauf. Dans un nouveau havre de grâce. Le fou regarda autour de lui.

Il aperçut dans la barque une bouteille thermos entourée de matière plastique écossaise à moitié pleine. Il goûta à son contenu. C'était de la citronnade. Il y avait aussi des vêtements, ceux de l'homme et ceux de la femme, éparpillés au fond du bateau, comme s'ils s'étaient déshabillés précipitamment, sans penser à ce qu'ils faisaient.

Ses propres vêtements étaient trempés une fois de plus. Il les ôta et les jeta par-dessus bord. Ils trahissaient trop son identité comme ceux qu'il portait quand il s'était enfui de l'asile l'auraient trahi. Il ne pouvait plus être Ken Forrest et sa tentative pour se faire passer pour Rod McGee avait été dès le départ vouée à l'échec.

Il ne pouvait pas laisser l'autre créature reprendre le dessus. Elle était trop dangereuse, incapable de rien prévoir, elle faisait des choses stupides et inutiles. Un vrai gaspillage !

Il essaya les vêtements de l'homme. Les chaussures étaient beaucoup trop petites. Le pantalon lui allait comme tour de taille, mais était trop court de jambes. Quant à la chemise, elle était trop étroite. Il ne put passer que le pantalon.

Il jeta un bref coup d'œil au ras du bastingage, en direction du théâtre rutilant. Est-ce qu'on le poursuivait ? Il ne voyait personne. Mais ce petit bateau avec sa voile orange ne pouvait lui servir bien longtemps de refuge. Il lui fallait en trouver un plus stable, plus durable, pour lui servir en tout cas jusqu'à la nuit. Avec un nouveau nom, de nouveaux papiers d'identité. Le mort, d'après les papiers qu'il y avait dans son portefeuille, s'appelait Frank Marcangelo.

Le fou – Frank Marcangelo désormais – scruta l'horizon, en quête d'un nouveau refuge. La rive était sombre et verte, mais il n'y avait, tout le long, que des propriétés privées où patrouillaient des gardes munis de voitures et d'armes.

Et c'est alors qu'il aperçut l'île.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XVI

Du seuil de la chambre, Sondgard contemplait le cadavre de Rod McGee étalé sur le lit.

— C'est bien, fit-il, c'est bien.

Sondgard avait une estafilade sous l'œil droit; Ken Forrest l'avait griffé avec ses ongles, en essayant de lui arracher les yeux. Il éprouvait une douleur sourde à la nuque, car c'était sa tête qui avait porté quand il était tombé.

Il avait le visage d'un gris de cendre; son regard de glace exprimait une résolution farouche. Quant à son visage, il semblait plus osseux, plus décharné que jamais.

Il avait laissé ça arriver. Pire, il l'avait provoqué. Son bluff avait marché; il avait réussi à débusquer le fou, mais à quel prix!

Bon. Maintenant, il fallait en finir. Plus de ménagements désormais. Il y avait un chien enragé dans la région; il fallait l'abattre comme un chien enragé. L'abattre d'abord, le plaindre ensuite.

Sondgard tourna les talons et descendit précipitamment. Mike Tompkins, au volant de sa belle voiture, faisait vrombir son moteur. Dave Rand était déjà parti en avant, pour préparer la vedette. On avait téléphoné à Joyce Ravenfield qui avait déjà sans doute alerté le capitaine Garrett. Avant le coucher du soleil, toute la région serait cernée par un cordon de police. Des battues allaient être organisées dans tous les environs. Le chien enragé ne serait plus livré à lui-même.

Ses impulsions homicides ne seraient plus facilitées par un policier à la manque, à l'amour-propre stupide, par une andouille qui n'était flic qu'à moments perdus !

Sondgard monta dans la voiture, Mike recula et fit demi-tour pour filer sur la route.

— Qu'est-ce que vous avez trouvé ? dit-il.

— McGee est mort.

— Oh ! Malheur !

— Bouclez-la et conduisez !

Sondgard ne pouvait plus supporter Mike Tompkins en ce moment. Pour un peu, il l'aurait même détesté, peut-être parce qu'il s'en voulait terriblement à lui-même et au monde entier, mais aussi, dans une certaine mesure, parce que Mike Tompkins avait une grande gueule et faisait plus de bruit que de besogne.

Il l'avait envoyé en stage, pour apprendre à relever des empreintes, et, le jour où on le chargeait d'en prendre une, une seule, qui était d'une importance capitale, voilà qu'il bousillait tout avec ses gros doigts ! Il passait des heures tous les jours à tirer sur des cibles et, quand une fois dans sa vie on lui offrait une cible d'importance capitale, il tirait à côté ! Bref, un pauvre crétin en uniforme, vantard, cabochard et rien de plus !

« Il ne vaut guère mieux que moi », songea Sondgard.

Ils roulaient en silence. Mike, en tout cas, conduisait comme un type qui en connaissait un rayon. La sirène hurlait, la voiture prenait les virages en trombe, l'aiguille tremblotante du compteur de vitesse ne descendait presque jamais au-dessous de cent trente.

Ils entrèrent à toute allure dans la ville, en semant l'affolement au carrefour de Broad Avenue et de Circle North et Mike prit le tournant sur deux roues pour s'engager sur le chemin de terre. La voiture stoppa dans un frémissement de toute sa carrosserie sur la jetée, au bout de laquelle Dave Rand les attendait dans la vedette, le moteur tournant au ralenti.

La vedette n'était pas neuve, mais Dave l'entretenait avec soin. En vertu d'un arrêté municipal, c'était le seul engin à moteur autorisé à circuler sur le lac. Sondgard et Mike dévalèrent la jetée et sautèrent à bord, tandis que Dave leur criait de larguer les amarres.

Après cette course folle pour gagner le canot, l'heure et demie suivante parut lente et interminable. Dave avait foncé à l'autre extrémité du lac où était allé le fou; ils se mirent à croiser dans les parages, tout en scrutant la rive à la jumelle. Ils fouillèrent méthodiquement cette partie du lac. Ils ne s'occupèrent pas de l'île : c'était trop loin pour qu'un homme pût la gagner à la nage.

À quatre heures, les premières voitures de la police d'État arrivèrent près du théâtre. Sondgard, à la jumelle, vit le capitaine Garrett planté sur la berge, auprès de l'auberge, qui lui faisait de grands signaux. Il se tourna vers Dave :

— Revenez sur la rive, dit-il.

Ils ne pouvaient pas aborder au petit embarcadère où était généralement amarré le canot du théâtre, mais il y en avait un plus long derrière l'auberge elle-même. Dave approcha doucement; Sondgard et Mike lancèrent les amarres à deux policiers qui s'en emparèrent pendant que le capitaine Garrett sautait à bord.

C'était un homme robuste et cordial, toujours de joyeuse humeur, d'une patience et d'une compétence sans égales. Il serra la main de Sondgard en disant :

— Cette fois, Eric, vous avez un gaillard qui vous donne du fil à retordre, hein ?

— Vous voulez que je vous raconte l'histoire maintenant ?

— Si vous voulez.

Sondgard le mit rapidement au courant; il raconta succinctement les méfaits du fou et les initiatives que lui avait prises de son côté, en soulignant les erreurs qu'il avait commises. Mais le capitaine Garrett le rassura aussitôt en disant :

— Inutile de faire votre *mea culpa*, Eric. Vous avez affaire à un dément. Un meurtrier normal, quelqu'un qui tue pour un mobile, on peut presque toujours mettre la main dessus. Mais un dément, c'est une autre paire de manches. Je trouve que vous vous en êtes bien tiré. Vous l'avez débusqué en un jour, n'est-ce pas ? On ne pouvait pas demander mieux.

— Il y a eu deux morts qu'il n'y aurait pas dû y avoir.

— Vous pensez à cette histoire d'empreinte ? Vous savez, il ne faut pas trop se fier à une malheureuse empreinte sur une savonnette.

Mais, croyez-moi, Eric, la savonnette qui glisse, ça peut arriver à tout le monde. Et ça n'était probablement même pas une empreinte utilisable. Le savon est trop mou : les contours ne sont pas nets.

— Rod McGee est mort, dit Sondgard d'un ton amer.

— Il aurait sans doute été tué de toute façon. Lui ou un autre. Il a été tué parce que vous avez obligé Forrest à se démasquer. Mais si vous n'aviez pas pris cette initiative, combien de personnes auraient été tuées ? Peut-être ce même Rod McGee, plus un tas d'autres. Il ne faut pas vous en vouloir comme ça, Eric, vous avez très bien mené votre affaire. Je ne vois pas comment j'aurais pu faire autrement, moi... Il y a même une ou deux excellentes idées que vous avez eues et auxquelles je n'aurais même pas pensé !

Sondgard n'était pas convaincu, mais il n'insista pas, car c'était perdre son temps. Ils convinrent que la capitaine Garrett dirigerait les recherches sur la rive et que Sondgard resterait à bord de la vedette. Forrest avait dû maintenant regagner la terre ferme, mais peut-être aussi qu'il allait essayer de se remettre à l'eau si les hommes du capitaine Garrett approchaient trop.

Ils passèrent un moment à organiser une liaison radio entre la vedette et une des voitures de ronde par l'intermédiaire du poste de police le plus proche et de Joyce Ravenfield, au bureau. Sur ce, le capitaine Garrett les abandonna et ils se remirent à croiser sur le lac.

Quatre heures. Quatre heures et quart. Quatre heures et demie.

Un flamboiement de couleur attirait sans cesse le regard de Sondgard. Un éclair coloré qui l'agaçait comme une démangeaison. Il essayait de porter toute son attention sur la rive et sur l'eau, aux alentours du canot, mais cette tache orange le harcelait sans cesse. Finalement, cette couleur devint une obsession.

Une tache orange. Une voile orange qu'on apercevait derrière la tête du fou qui nageait quand Mike avait tiré et manqué son coup. Et maintenant, encore une voile orange...

Il se retourna en écarquillant les yeux. Du côté de l'île. Elle restait immobile, là-bas, du côté de l'île.

Ça ne voulait rien dire. Sans doute quelqu'un qui faisait du bateau, et avait fait halte devant l'île.

Mais le fou avait disparu. Et cette voile orange, Sondgard l'avait déjà vue dans les parages.

Il hésita. Une erreur de plus et il ne savait pas ce qu'il ferait... Il se tourna vers Dave :

— Mettez le cap sur l'île, dit-il. Allons jeter un coup d'œil par là.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XVII

C'était une petite cabane, aussi vieille que les montagnes environnantes. La moitié du toit avait pourri, une partie du mur s'était effondrée, et si jamais il y avait eu un plancher, il avait disparu. Les fenêtres ne formaient plus que des rectangles noirs sur ce qui restait de murs encore debout et la porte n'existait plus.

Mel entra, inspecta les lieux et dit :

— Charmant !

— J'espérais bien que ça vous plairait, dit-elle. Les domestiques ont congé aujourd'hui ; alors il va falloir qu'on se débrouille comme on pourra.

— Dans ces circonstances, qui s'en plaindrait ?

La tête leur tournait un peu, à tous deux, et ils ne se rendaient plus du tout compte de l'heure qu'il était. Ils avaient passé un long moment à échanger des caresses et des baisers sans pour ainsi dire parler, et ils ne s'étaient arrêtés qu'en s'apercevant qu'ils en étaient arrivés à un point où il leur fallait renoncer immédiatement à ces jeux ou faire carrément l'amour. Le charme rompu, ils étaient tous deux très énervés, éclataient de rire sans raison, se frôlaient délicatement l'un l'autre, tout en essayant de simuler une parfaite égalité d'âme.

Ils s'étaient de nouveau baignés pour bénéficier de la fraîcheur de l'eau, puis ils avaient passé un moment étendus sur l'herbe à fumer et à bavarder. Ils avaient reparlé de l'avenir de Mary Ann et elle avait

promis, cette fois, qu'elle irait à New York à la rentrée et qu'il la présenterait à tous les gens qu'il connaissait. Après tout, sait-on jamais ? Quelqu'un pourrait peut-être lui trouver un job.

Ils finirent par conclure qu'elle ferait bien de demander à Bob Haldemann de lui confier quelques petits rôles dès cet été pour lui permettre de se faire inscrire au syndicat des Acteurs et essayer de faire un peu de théâtre quand elle arriverait à New York. Elle ne pouvait pas s'attendre à se voir confier une mise en scène dès son arrivée à New York, mais si elle était capable de jouer la comédie convenablement, elle pourrait trouver du travail, rencontrer des gens et, là encore, qui sait ?

Le soleil commençait à redescendre, si bien qu'il était en face d'eux maintenant ; il leur brûlait tellement les yeux qu'ils durent se résigner à changer de place.

— Je ne vous ai toujours pas montré la hutte, lui rappela-t-elle.

— Allons-y, dit-il.

Ils se frayèrent donc un chemin à travers les broussailles, la vase et le sol marécageux qui s'enfonçaient sous leurs pieds nus et arrivèrent à la cabane. Ils inventèrent en marchant une petite comédie, devenant peu à peu Cynthia et Reginald comme dans une comédie sentimentale anglaise, buvant du thé imaginaire dans des tasses imaginaires et se disant combien ils allaient s'ennuyer l'un de l'autre quand elle serait missionnaire à Ceylan et que lui rejoindrait son régiment aux Indes.

Sur ces entrefaites, ils entendirent quelqu'un s'écrier :

— Docteur Chax !

Ils se retournèrent. Mel eut un sourire surpris.

— Ken ! Qu'est-ce que vous fabriquez ici ?

Le fou s'avança, un bâton à la main.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XVIII

Chax.

Le fou avait accosté dans l'île. Il s'était extirpé du petit bateau à la voile orange et il était resté un moment étendu sur le sol humide, tout épuisé. Il n'avait pas l'habitude de gouverner une embarcation à voile ; en outre, la tempête qui faisait rage sous son crâne l'avait mis à bout de forces.

Chax !

Toutes les créatures que le fou avait cru être, toutes les personnalités qu'il s'était attribuées, s'agitaient en lui à ce moment-là, se mêlaient et se confondaient. Même les fausses, celles qu'il avait adoptées en sachant bien qu'il jouait la comédie. Toutes s'enchevêtraient et jacassaient toutes en même temps, affolées comme de simples mortels à la pensée qu'elles allaient être anéanties.

Chax !

Le soleil tapait dur ; il lui rôtiissait la peau ; il lui séchait la sueur qui ruisselait constamment sur son front brûlant et lui couvrait les yeux d'un voile orange. Une fois de plus, c'était toujours comme ça, invariablement, il se retrouvait seul et sans défense ; l'implacable éclat du soleil lui tapait sur le crâne ; il le désignait à ses ennemis, au milieu de ce plan d'eau qui l'entourait. Cette fois, il était bel et bien entouré de tous les côtés, complètement encerclé. Il était cerné par l'eau, et pendant ce temps-là ses ennemis approchaient en rampant,

Chax !

Le fou se leva. Il avançait sans but, sans savoir où il allait, poussé seulement par la certitude qu'on le poursuivait et par ce martèlement qui lui faisait battre les tempes.

Chax !

La bâtisse se dressait devant lui, habilement camouflée. Il s'en approcha, le visage ruisselant de sueur, souillé de boue, les mains et les bras maculés par la terre, parce qu'il avait rampé, ses pieds nus couverts de vase, son pantalon trop court tout crotté.

Chax !

Il était arrivé au coin de la cabane; il le contourna et, en approchant, il aperçut une fenêtre devant lui. Il s'approcha tout doucement.

Chax !

Il s'arrêta sous la fenêtre, et leva la tête pour les regarder.

Chax !

Il s'aperçut alors que c'était Daniels-Chax, le jeune gars qu'il avait démasqué dès le début comme étant une émanation de Chax.

Chax !

Il avançait vers le seuil, se redressa, son bâton à la main.

Chax !

Il entra en prononçant son nom.

Chax !

Et Chax recula, effrayé.

Chax !

On lisait la peur dans ses yeux.

Chax !

La peur aussi dans les yeux de la femme.

Chax !

Le bâton se leva.

Chax !

Dans l'encadrement de la fenêtre apparut alors Sondgard-Chax, un pistolet à la main.

Le fou balançait la tête d'avant en arrière, en poussant des grognements et des gémissements, sans trop savoir quelle était la tête

et quel était le bras, en se demandant par lequel il fallait commencer pour obtenir aussi la destruction de l'autre.

Et Sondgard-Chax, par la fenêtre, articula :

— Je n'ai qu'une chose à faire. Je n'ai pas d'autre solution. La voici...

Et le pistolet cracha l'oubli.

OceanofPDF.com